Salon international du livre rare et des experts en objets d'art

Grand Palais Éphémère, Paris

24 - 26 septembre 2021

LIVRES & OBJETS RARES & D'ART

GRAND PALAIS ÉPHÉMÈRE
PARIS, CHAMP-DE-MARS

24-26 SEPTEMBRE

Librairie Le Feu Follet – Edition-Originale.com

31 rue Henri Barbusse
75005 Paris
France
+33 1 56 08 08 85
+33 6 09 25 60 47

CIC Paris Gobelins
IBAN
FR76 3006 6105 5100 0200 3250 118
BIC CMCIFRPP

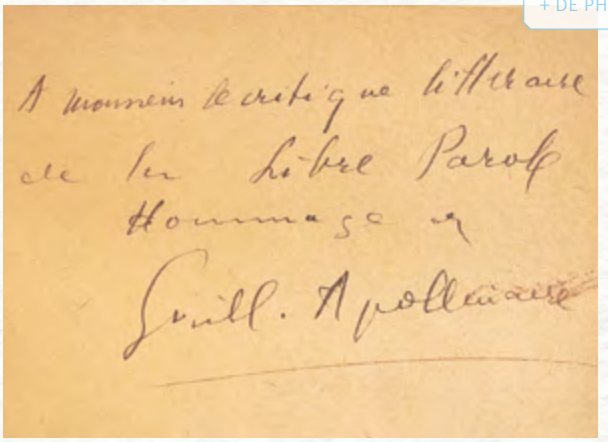
contact@edition-originale.com

1. Guillaume APOLLINAIRE & Pablo PICASSO

Calligrammes

Mercure de France | Paris 1918 | 14,5 x 23 cm | relié

+ DE PHOTOS


A monsieur le critique littéraire de la Libre Parole
Hommage
Guill. Apollinaire

Édition originale, un des exemplaires de première émission numérotés à la presse.

Reliure en demi maroquin marron à coins, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats du même papier, tête dorée sur témoins, couvertures et dos en parfait état conservés.
Ouvrage illustré, en frontispice, d'un portrait de Guillaume Apollinaire par Pablo Picasso.

Bel exemplaire au papier non cassant ce qui est peu fréquent, **rare et étonnant envoi autographe signé de Guillaume Apollinaire : « À monsieur le critique littéraire de** *La Libre Parole*, **hommage de Guill. Apollinaire. »**

Qui pouvait être le destinataire de cette dédicace non nominative mais adressée à un collaborateur du célèbre journal antisémite fondé par Édouard Drumont ?

On connait la position ostensiblement philosémite de Guillaume Apollinaire qui s'enorgueillit dans une lettre de 1899 auprès de Toussaint Luca d'avoir tenté de provoquer Henri Rochefort lisant justement *La Libre parole*, en déployant devant lui *L'Aurore* mais sans oser, regrette le jeune dreyfusard, engager la polémique. En 1902, il marque publiquement sa fraternité avec le peuple juif avec une nouvelle parue dans *La Revue blanche*, *Le Passant de Prague* : « J'aime les juifs car tous les juifs souffrent partout ». Puis dans *Alcool*, il dédiera un poème à la religion hébraïque : *La Synagogue*. Mais c'est sans doute à travers son poème « Le Juif latin », paru dans *L'Hérésiarque et Cie* qu'Apollinaire dévoile, poétiquement, l'essence de son lien particulier avec la judaïté, dont il partage la condition d'éternel étranger, le sentiment de déracinement et la recherche d'identité.
Il peut donc paraître très surprenant que ce poète, dont la seule trace d'engagement politique fut en faveur de Dreyfus, dédicace son œuvre à un journaliste de *La Libre Parole*, fut-il critique littéraire. **Et de fait,** *La Libre Parole* **ne contient aucune rubrique littéraire !**

À quelques mois de la disparition du poète, ce laconique envoi se révèle ainsi être un formidable et ultime pied de nez de l'impertinence poétique à l'intolérance politique...

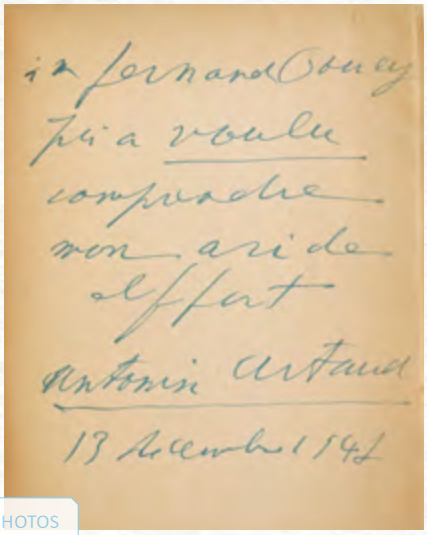
7 500 €

2. Antonin ARTAUD

Van Gogh le suicidé de la société

K Éditeur | Paris 1947 | 13,5 x 17,5 cm | broché

Édition originale sur papier courant.
Minuscules et très discrètes restaurations au verso du premier feuillet blanc.
Important et bel envoi autographe signé d'Antonin Artaud :


à Fernand Pouey
qui a voulu
comprendre
mon aride
effort
Antonin Artaud
13 décembre 1947

+ DE PHOTOS

« **À M. Fernand Pouey qui a voulu comprendre mon aride effort. Antonin Artaud. 13 décembre 1947.** »
Ce reconnaissant hommage est adressé au journaliste libertaire et engagé Fernand Pouey, alors directeur des émissions dramatiques et littéraires à la Radiodiffusion française et à l'instigation duquel Artaud écrivit Pour en finir avec le jugement de Dieu, enregistrée pour l'émission *La Voix des poètes*. Les deux hommes entretinrent une longue correspondance au sujet de ce projet qui fut entièrement réalisé mais censuré la veille de sa diffusion, le 1er février 1948. Fernand Pouey qui, quelques mois auparavant, avait déjà subi la même censure pour *L'Enfant criminel* qu'il avait commandé à Jean Genet, eut le courage de démissionner immédiatement.
Cependant, la reconnaissance d'Artaud pour la compréhension de son « aride effort » est plus précoce et se réfère à la première journée d'enregistrement pour laquelle le poète s'inquiéta que « le réalisateur [...] et [...] tous ceux à qui [il a] eu a faire [sic] comprennent quelles furent [ses] intentions et volontés » (lettre à Fernand Pouey, 11 décembre 1947). La correspondance avec Pouey, comme cette dédicace éloquente, témoigne de la complicité intellectuelle entre les deux hommes. Ensemble, ils vécurent intensément cette ultime aventure radiophonique, sabordée par le directeur de la Radiodiffusion Française – pourtant lui-même fils de poète – Wladimir Porché.

Les envois autographes d'Antonin Artaud sont très rares sur ce texte.

8 000 €

3. Jules BARBEY D'AUREVILLY

Portrait photographique dédicacé de Jules Barbey d'Aurevilly en tenue de roulier normand

Poirel | Paris [ca. 1860] | Cadre : 17 x 20 cm / cliché : 9,5 x 12 cm | 1 photographie encadrée

+ DE PHOTOS

Photographie originale en tirage d'époque sur papier albuminé représentant Jules Barbey d'Aurevilly dans une excentrique tenue constituée d'une limousine et d'une cape de roulier normand.

L'écrivain a apposé sa signature, à l'encre rouge, en bas du cliché.
Le portrait est consigné dans un charmant cadre, présentant hélas quelques accrocs et fissures, sous un passe-partout recouvert d'une tapisserie rose.

Nous n'avons pu trouver que deux exemplaires de cette photographie : l'une, non dédicacée, au Musée Gustave Moreau et l'autre, présentant un envoi, cataloguée lors de la vente de la bibliothèque de J. C. D, amateur normand en 2005.
Rare et étonnant portrait de l'écrivain qui, en 1845 dans son essai *Du dandysme*, faisait l'éloge du raffinement vestimentaire : « Un Dandy peut mettre s'il veut dix heures à sa toilette, mais une fois faite, il l'oublie. Ce sont les autres qui doivent s'apercevoir qu'il est bien mis. »

2 300 €

4. Charles BAUDELAIRE & Félix BRACQUEMOND & COURBET Gustave & Félicien ROPS & Édouard MANET

Les Fleurs du mal

Poulet-Malassis & De Broise | Paris 1857 | 12,2 x 19 cm | relié sous étui

Édition originale imprimée sur vélin d'Angoulême, complète des six pièces condamnées et comportant bien les habituelles fautes typographiques de l'édition originale (« Feurs du mal », erreur de pagination...).

Reliure janséniste en plein maroquin rouge, dos à cinq nerfs, date et lieu dorés en queue, roulettes dorées sur les coiffes, encadrement d'un filet doré sur les contreplats en plein maroquin marron ornés en leurs centres d'un décor estampé à froid d'après le frontispice des *Épaves* de Félicien Rops représentant un squelette dont les bras qu'il brandit sont les branches d'un arbre mort, gardes suivantes de papier peigné, couvertures conservées, doubles filets dorés sur les coupes, toutes tranches dorées ; étui bordé de maroquin rouge, plats de papier caillouté, intérieur de papier rouge, superbe reliure en maroquin doublé signée Chambolle-Duru.

+ DE PHOTOS

René Chambolle et Hippolyte Duru appartiennent à « l'âge d'or de la reliure française ». Leur association débuta en 1861 et leurs reliures étaient particulièrement prisées des grands bibliophiles de la deuxième partie du XIXe siècle.

Notre exemplaire a été enrichi, en tête de l'ouvrage :

– du portrait de Charles Baudelaire gravé par Félix Braquemond, pour la seconde édition des *Fleurs du mal* en 1861.

– du portrait de Charles Baudelaire à son bureau par Gustave Courbet en 1848 et gravé par Félix Bracquemond.

– de deux portraits de Charles Baudelaire peints et gravés par Édouard Manet, sur chine en 1862 et 1865.

– de l'autoportrait de Charles Baudelaire gravé sur chine par Félix Bracquemond en 1848.

– du frontispice de Félicien Rops pour l'édition originale des *Épaves* parue en 1866, avec l'explication du frontispice imprimée en rouge.

Très bel exemplaire parfaitement établi dans une reliure macabre en maroquin doublé de la fin du XIXe et enrichi des plus célèbres portraits du poète des *Fleurs du mal*.

Provenance : bibliothèque de Pierre Duché avec son ex-libris.

38 000 €

LES

FLEURS DU MAL

PAR

CHARLES BAUDELAIRE

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre encloses,
Et que par les escrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

(Théodore Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, liv. II.)

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci.

1857

+ DE PHOTOS

5. [Charles BAUDELAIRE]
NADAR (Félix Tournachon, dit)

Portrait photographique de Charles Baudelaire les mains dans les poches

Nadar | Paris 1862 | Photographie : 5,1 x 8,5 cm / Carton : 6,3 x 10,3 cm | une photographie

Rarissime photographie originale représentant Charles Baudelaire sur papier albuminé, tirage d'époque au format carte de visite, contrecollée sur un carton de l'atelier Nadar 35 boulevart [sic] des Capucines : « Portrait photographique à nous communiqué par Nadar. Fait le même jour que le précédent, mêmes dimensions avec même costume. Le gilet est toujours déboutonné, mais Baudelaire cache ses mains dans les poches de son pantalon. Vu de face, il paraît plus souffrant et plus triste qu'à la précédente épreuve. » (Ourousof, 1896)

« Autre carte de visite du même jour que le n°4.1 précédent [...] un tirage d'époque albuminé se trouve dans les collections du Musée d'Orsay (Provenance : collection Braive puis collection Marie-Thérèse et André Jammes, 1991, acquis par les Musées Nationaux avec le concours du fonds du Patrimoine [...] musée d'Orsay, fiche 39389) » (S. Plantureux, *Charles Baudelaire ou le Rêve d'un curieux*).
Ce cliché, réalisé en 1862, a été commercialisé entre 1862 et 1871, comme en témoigne l'adresse du photographe au dos du carton. Seules deux poses de Baudelaire semblent avoir été retenues lors de cette séance.

« S'il est permis à la photographie de suppléer l'art dans quelques-unes de ses fonctions, elle l'aura bientôt supplanté ou corrompu tout à fait, grâce à l'alliance naturelle qu'elle trouvera dans la sottise de la multitude » écrivait Charles Baudelaire dans le *Salon de 1859*.
On ne connaît que quinze portraits photographiques différents de Baudelaire, réalisés entre 1855 et 1866 (trois séances chez Nadar, trois chez Carjat et une chez Neyt), dont il ne subsiste pour certains qu'un seul exemplaire.

Baudelaire et Nadar se rencontrèrent en 1843 et leur amitié perdura jusqu'à la mort du poète en 1867. Le photographe réalisa au total sept portraits de son ami entre 1855 et 1862. Les deux hommes, plein d'admiration l'un pour l'autre, se rendirent d'émouvants hommages dans leurs œuvres respectives : Baudelaire dédia « Le rêve d'un curieux » (in *Les Fleurs du mal*) au portraitiste qui lui consacra pour sa part, outre des caricatures et des portraits photographiques, un ouvrage sans fard intitulé *Charles Baudelaire intime : le poète vierge* (1911).

Rarissime et bel exemplaire de cette photographie peu connue de Baudelaire par le photographe français le plus important du XIXe siècle.

6 800 €

6. Hervé BAZIN

Vipère au poing

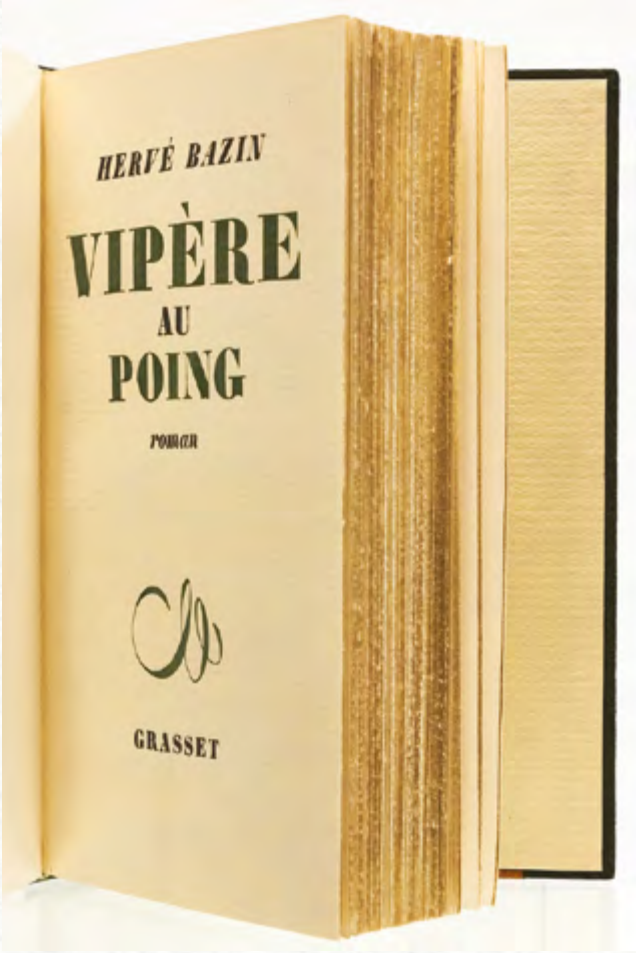
Grasset | Paris 1948 | 12 x 18,5 cm
relié sous chemise et étui

Édition originale, un des 23 exemplaires numérotés sur pur fil, tirage de tête.

Reliure en plein maroquin vert olive, dos lisse, date dorée en queue, plats agrémentés de plaques de maroquin fauve aux contours géométriques à l'intérieur desquelles ont été appliquées des lamelles de maroquin marron évoquant simultanément la peau de serpent et les phalanges d'un poing fermé, toutes tranches dorées, couvertures et dos conservés, chemise en demi maroquin vert olive à bandes, plats de papier blanc, étui bordé de maroquin vert olive, plats de papier blanc, élégante et spectaculaire reliure signée D. H. Mercher.

Très rare et bel exemplaire parfaitement établi.

7 000 €



+ DE PHOTOS

Trois lettres autographes de Blondin à Nimier. Belle manifestation de l'esprit anarchiste qui dirigeait les pas souvent imbibés d'Antoine Blondin, et de la fraternelle et tonitruante amitié qui l'unissait à Roger Nimier.

À propos de la profonde amitié que Blondin témoignait à Roger Nimier et du mythe des Hussards, l'auteur déclara à Emmanuel Legeard qui l'interrogeait : « Ce sont les « hussards » qui sont une invention. Une invention « sartrienne ». En réalité, l'histoire, c'est mon ami Frémanger, qui s'était lancé dans l'édition, qui avait un seul auteur, c'était Jacques Laurent, et un seul employé, c'était moi. Laurent écrivait, et moi je ficelais les paquets de livres. Donc on se connaissait, on était amis, et d'autre part... d'autre part, Roger Nimier était mon meilleur ami. Nimier, je le voyais tous les jours. Je l'ai vu tous les jours pendant treize ans. Mais Laurent et Nimier ne se fréquentaient pas du tout. Ils avaient des conceptions très différentes. On n'a été réunis qu'une seule fois. On s'est retrouvés rue Marbeuf, au Quirinal, pour déjeuner. On a discuté de vins italiens et de la cuisson des nouilles. Pendant deux heures. »

7. [ŒNOLOGIE] Antoine BLONDIN

Lettre autographe signée adressée à son meilleur ami Roger Nimier, véritable passage en revue des plus grands nectars français
« N'oublie pas, pourtant, qu'à côté de Margaux, il y a Lafite et que Latour n'est jamais loin »

LAVAL 23 OCTOBRE 1956 | 13,5 X 21 CM | 2 FEUILLETS & 1 ENVELOPPE

Longue et exceptionnelle lettre autographe signée d'Antoine Blondin adressée au hussard Roger Nimier à son domicile rue de Coëtlogon.

Blondin prévoit un festin gargantuesque et détaille par le menu tous les vins qu'il prévoit de servir en fonction de chaque convive, tout en lançant d'amusantes remarques sur l'ontologie alcoolique de l'Homme : « **Si tu avais simplement lu "Tiens, voilà du Bouddha !" d'Hubert Robert tu saurais : [...] que cet homme dualiste, sans unité intérieure, a besoin de Bourgogne et de Bordeaux** ». 56 lignes sur deux feuillets remplis.
Enveloppe jointe.
Publiée dans *À mes prochains : lettres, 1943-1984*, éd. Alain Cresciucci, 2009, p. 84.

Dans cette superbe missive à son cher « **Pomme à l'eau** » Nimier, l'écrivain prépare une sauterie mémorable. Le buveur invétéré, qui effrayait ses convives par ses frasques avinées, avait affirmé : « Je ne suis pas un écrivain qui boit, je suis un buveur qui écrit ». Il appaire dans la lettre une quantité impressionnante de vins avec les mets du repas ; pensant à ses convives, il prend soin d'ajouter : « **Question des vins, il faut compter avec les personnalités, ne pas travailler dans l'absolu, chercher des rimes. Je crains que Popaul n'ait le chanfrein un peu porté sur le bouquet cosmopolite, dans le genre cocktail extra-chlorydrique à se faire éclater l'ampoule de Vater** ». Très prévenant avec ses futurs hôtes, il adapte son marathon œnologique : « **Considérons donc que le champagne de dessert [...] qui sent un peu la première communion, sauf s'il est administré en injections, risquerait d'indisposer le premier et d'achever le second. Proscrivons jusqu'aux cigares, puisqu'aussi bien nos lascars ne sont pas assez adultes pour se déglacer avec les bières.** » Il s'épanche sur les Sylvaner suisses, les Sauternes, et achève la lettre par un magistral bon mot sur les plus grands Médoc : « **N'oublie pas, pourtant, qu'à côté de Margaux, il y a Lafite et que Latour n'est jamais loin. Tu as peut-être carencé rapidement sur les Côtes de Nuits' Et pourquoi pas les deux** »

Superbe missive de Blondin, le prince de la picole qui s'improvise en sommelier loufoque.

1 500 €

+ DE PHOTOS

8. Antoine BLONDIN

Scène de théâtre autographe et cartes postales commentées adressées à son meilleur ami Roger Nimier

« Voilà le mot qu'il ne fallait pas prononcer… Il a le don de titiller mes vieux sphincters »

Laval 19 septembre 1957 | 17,2 x 22,1 cm (feuillets) ; 10,5 x 14,7 cm (cartes postales) | 2 feuillets, 5 cartes postales & 1 enveloppe

+ DE PHOTOS

Précieuse saynète autographe signée d'Antoine Blondin ainsi que cinq cartes postales avec annotations autographes détaillant les lieux de la scène, adressées au hussard Roger Nimier à son bureau parisien de la N.R.F.

Blondin envoie à son compère Nimier « l'Acte II, Scène XXXII » d'une pièce de théâtre intitulée « La Curée », un dialogue humoristique et surréaliste dans un bistrot de Mayenne entre un Boulevardier, une jeune fille accompagnée de sa petite sœur et une serveuse.

79 lignes sur deux feuillets (3 pages numérotées par l'auteur).
5 cartes postales des vues de Mayenne numérotées et commentées par l'auteur (49 lignes au total).
Enveloppe jointe.

Publiée dans *À mes prochains : lettres, 1943-1984*, éd. Alain Cresciucci, 2009, p. 104-108.

Dans la petite scène de deux feuillets envoyée à Nimier, un pilier de bar (le « Boulevardier ») tente d'approcher une jeune fille (« La Jeunesse ») sortant d'un cinéma : « **Excusez-moi Mademoiselle… […] Je crois que je vous ai déjà vue quelque part… […] Saperlipopette ! Voilà le mot qu'il ne fallait pas prononcer… Il a le don de titiller mes vieux sphincters** ». La conversation se poursuit dans un troquet tandis que dans les cartes postales jointes par Blondin avec les feuillets, Le Boulevardier guette et suit La Jeunesse à travers la ville. Son itinéraire est soigneusement retranscrit à l'aide des cinq cartes des vues de la ville, qui illustrent la scène, indiquant l'endroit précis de tous les événements, ainsi que les horaires auxquels ils se sont déroulés, écrits au dos de chacune d'elles : « **Quand la jeunesse [la jeune fille] sort de l'épicerie en 1, le Boulevardier en 2 s'installe à un mirador de café en 3, la jeunesse après une fausse démarche en 4 revient sur ses pas et passe près du boulevardier 4 bis dont le télémètre indique alors = d = trois mètres 50. Le Boulevardier règle sa bière et s'élance** ».

Le Boulevardier est sûrement inspiré de Blondin lui-même, comme laisse deviner ce passage écrit au dos de la troisième carte postale : « **Le Boulevardier feint de prendre des notes pour son prochain roman. En fait il établit un relevé topographique** ». Ce fameux relevé topographique correspond à la série de cartes postales elle-même, où Blondin indique directement sur les photographies à l'aide de flèches à l'encre bleue la trajectoire des regards des personnages, et de leurs déplacements.

Blondin a touché à tous les genres, et travailla à une pièce de théâtre, *Un garçon d'honneur*, écrite avec Paul Guimard et adaptée d'un sujet d'Oscar Wilde. Crédité lui-même de dizaines d'adaptations, de scénarios et de dialogues pour le cinéma, son chef-d'œuvre *Un singe en hiver* sera cinq ans plus tard interprété et mis à l'écran par des géants du Septième Art, le duo Gabin-Belmondo dirigé par Henri Verneuil. Cet autre face-à-face dans un troquet, adressé à Nimier, ressemble à un dialogue de film : les cartes postales agissent en effet comme un *story-board* de la petite scène manuscrite de Blondin, permettant de visualiser les plans de son dialogue à la manière d'une séquence cinématographique.

Rare création théâtrale de Blondin, aux confins du vaudeville et du cinéma, composée pour Roger Nimier, son ami de toujours et compagnon de festins mémorables.

2 500 €

9. [PORNOGRAPHIE] Antoine BLONDIN

Lettre autographe signée inédite très cochonne adressée à son meilleur ami Roger Nimier depuis Réalmont (Tarn) *« Ce grand pendard [...] me fout sondard en cul »*

Laval [cachet postal 1959] | 16,9 x 17,7 cm | 1 feuillet, 1 coupure de presse & 1 enveloppe

Délicieuse lettre autographe aux accents rabelaisiens probablement inédite, signée par Antoine Blondin, adressée au hussard Roger Nimier à son bureau parisien de la N.R.F.

L'écrivain écrit depuis un hôtel de Réalmont (Tarn), et se met dans la peau d'une femme de chambre passablement illettrée narrant ses exploits sexuels avec l'écrivain, prénommé « Monsieur Antouane » dans la lettre.
20 lignes sur un feuillet quadrillé.
Blondin y joint la coupure d'un de ses articles de *L'Équipe* sur une course automobile ainsi qu'une carte de l'hôtel Restaurant Noël Galinier à Réalmont dans le Tarn, où est inscrit le menu de son repas : « Écrevisses / Saumon / Côtelettes d'agneau / Cèpes / Conneries ». « Vins : Pas identifiés ». Enveloppe jointe.

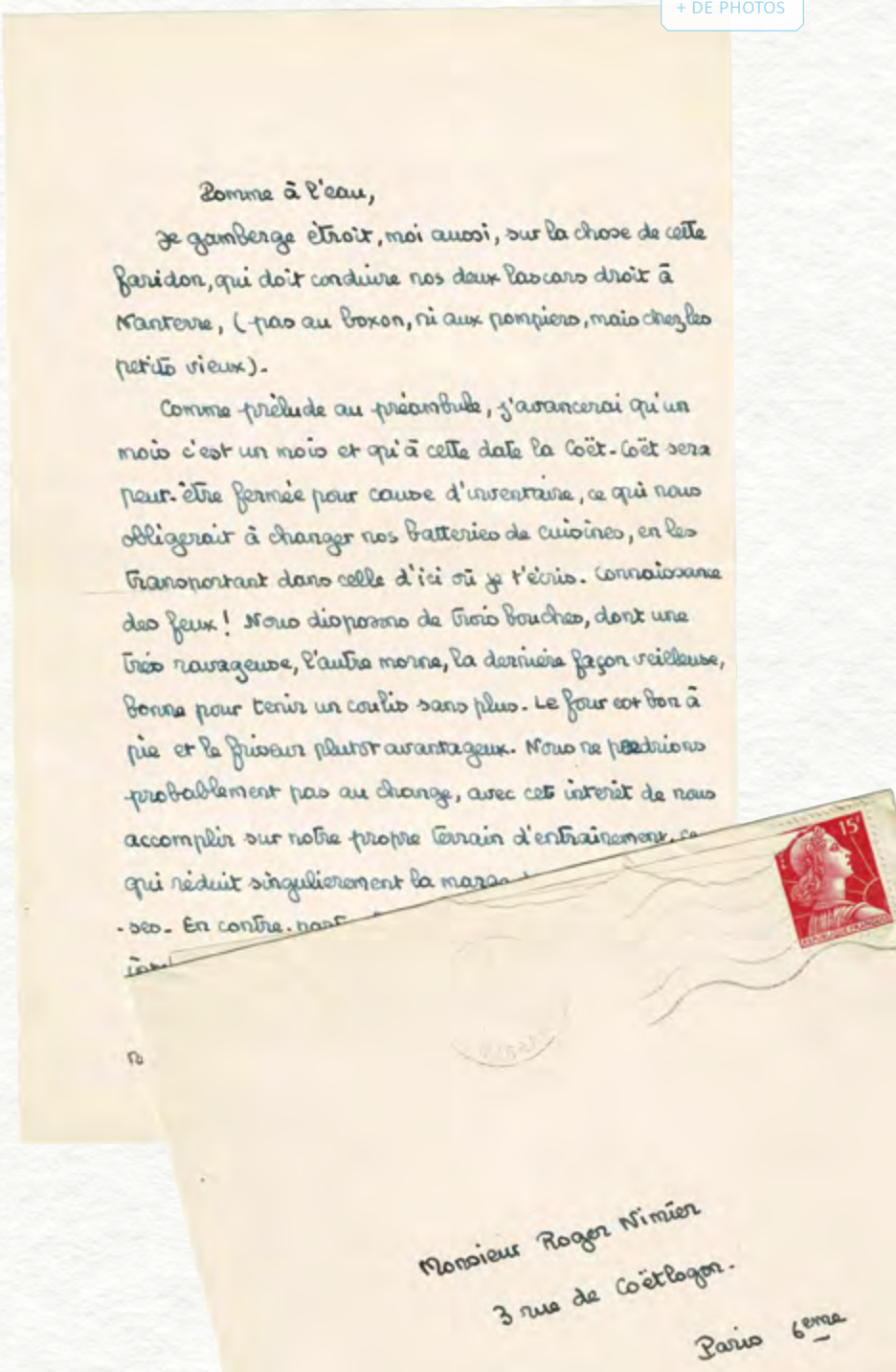
Sur un ton humoristique et très décalé, Antoine Blondin rédige dans une orthographe phonétique et plus que fantaisiste un récit pornographique du point de vue d'une femme de chambre de l'hôtel dans lequel il réside. En voici le texte avec toutes les fautes retranscrites : la femme de chambre raconte à son « **Monsieur Rogeais [Nimier]** » une soirée arrosée avec « **Monsieur Antouane [Blondin]** », dans un hôtel : « **ce grand pendard [...] me fout sondard en cul. Je vous et cris à quat patte passqui pas raie quessa dit Latte les Saints Quetaires ou les cinq terres de mon peti cul. Je messe culse mai genêt pas beau cou d'ortograf si j'ai du temps pet rarement** ».

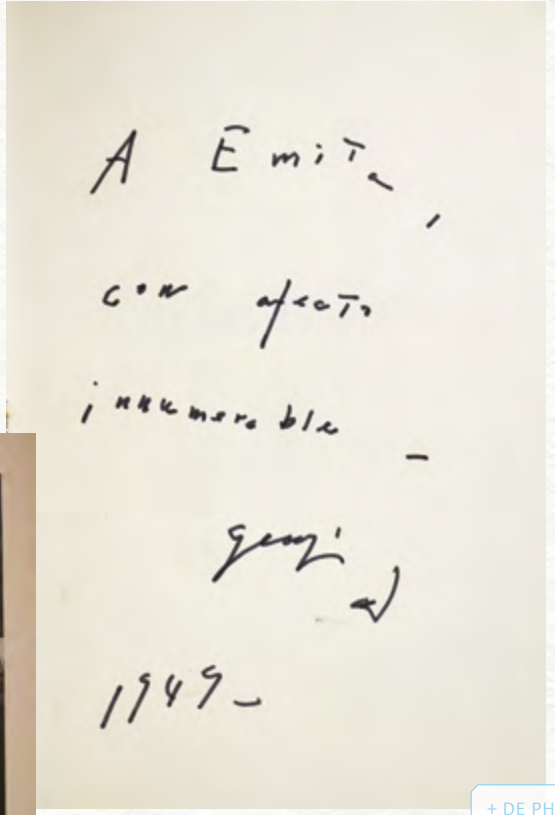
Roger Nimier est tenu au courant des aventures de son compère à grands renforts de ses bons mots mis dans la bouche de cette caméristе illettrée : « **Hyères souar ou Pluto Sète nuids, Monsieur Antouane m'affet absorbet une bouteille de Pépère aide sic ! Onna bien riz parce queue cetté dans ma titte chatte qu'il mella mise.** »
Jouant les bohèmes, les insouciants, Blondin a fini par accepter son image de joyeux drille, de poète ami de la bouteille et de la fête : « **Sannan pêche pas con panse à vous. Un petit têtre qui vous susse en rêve** », signe-t-il à la fin de sa lettre.

L'écrivain de la France charnelle révèle une part de son univers personnel complexe et original à travers cette missive adressée à son grand ami.

1 500 €

+ DE PHOTOS


Bonne à l'eau,
Je gamberge étroit, moi aussi, sur la chose de cette faridon, qui doit conduire nos deux Lascars droit à Nanterre, (pas au boxon, ni aux pompiers, mais chez les petits vieux).
Comme prélude au préambule, j'avancerai qu'un mois c'est un mois et qu'à cette date la Coët-Coët sera peut-être fermée pour cause d'inventaire, ce qui nous obligerait à changer nos batteries de cuisines, en les transportant dans celle d'ici où je t'écris. Connaissance des feux ! Nous disposons de trois bouches, dont une très ravageuse, l'autre morne, la dernière façon veilleuse, bonne pour tenir un coulis sans plus. Le four est bon à pie et le fiseur plutôt avantageux. Nous ne perdrions probablement pas au change, avec cet intérêt de nous accomplir sur notre propre terrain d'entraînement, ce qui réduit singulièrement la marge
-ses. En contre, nous
Monsieur Roger Nimier
3 rue de Coëtlogon.
Paris 6ème



+ DE PHOTOS

10. Jorge Luis BORGES & Silvina BULLRICH & Horacio CARDO

El Compadrito

Compana General Fabril editora | Buenos Aires 1968 | 20 x 28,5 cm | broché

Seconde édition illustrée.
Dos comportant quelques frottements.
Ouvrage illustré de dessins d'Horacio Cardo.

Rare envoi autographe erronément daté de 1949 et signé de Jorge Luis Borges à son égérie Ema Risso Platero : « À Emita, con afecto innumerable. »

Ema Risso Platero, diplomate uruguayenne, fut peintre, poète, écrivain (elle publia notamment *Arquitecturas del insomnio* avec un prologue de Borges) et fut l'amie de Michel Foucault.

Dans son *Emma, karma de Borges*, l'écrivain uruguyen Fernando Loustaunau évoque cette relation Borges-Emita et leur dernière rencontre en 1979, à Paris, lorsque l'écrivain argentin y vint pour être décoré de la médaille d'or de l'Académie Française.

C'est certainement à cette occasion que Jorge Luis Borges remit cet exemplaire dédicacé à son ancienne muse, envoi autographe qu'il data erronément de 1949 au lieu de 1979 (peut-être en souvenir de leur passé et passions mutuels).

3 000 €

11. Constantin BRÂNCUȘI

Deux lettres autographes signées adressées au Préfet du département de Dolj

Craïova (Roumanie) 9 octobre 1900
| 14,7 x 22 cm et 27 x 19,5 cm
| 2 feuillets recto

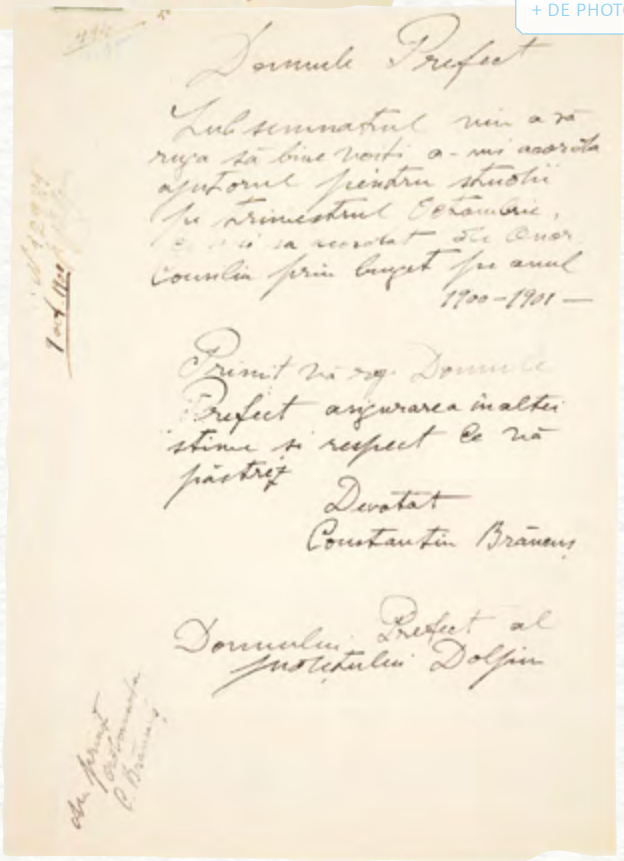
Domnule Prefect

Subsemnatul rugându-vă a vă binevoi a-mi acorda ajutorul pentru studii pe trimestrul Octomvrie, ce-mi va acordat de onor Consiliu prin buget pe anul 1900-1901 —

Primit vă rog Domnule Prefect asigurarea înaltei stime și respect ce vă păstrez

C. Brâncuș

+ DE PHOTOS



Domnule Prefect

Subsemnatul vin a vă rugа să binevoiți a-mi acorda ajutorul pentru studii pe trimestrul Octomvrie, ce-mi va acordat de onor Consiliu prin buget pe anul 1900-1901 —

Primit vă rog Domnule Prefect asigurarea înaltei stime și respect ce vă păstrez

Devotat
Constantin Brâncuș

Domnului Prefect al Județului Dolj

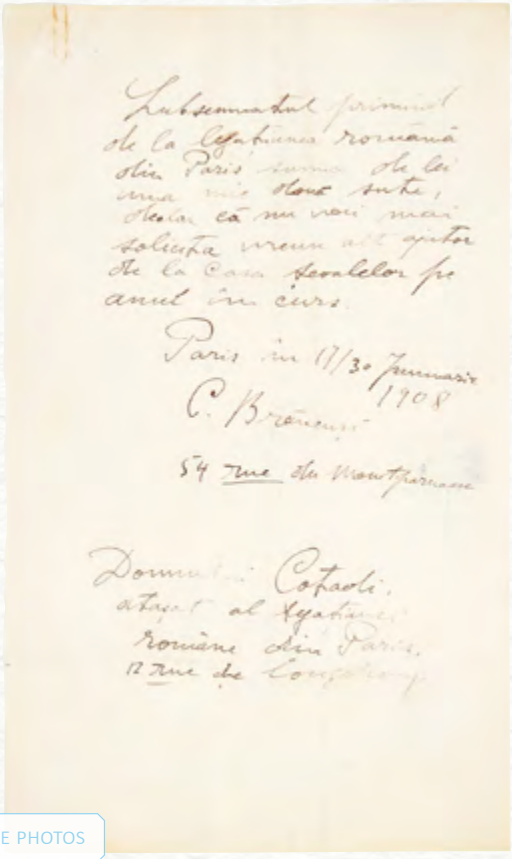
Deux lettres autographes signées de Constantin Brâncuși adressées au Préfet du département de Dolj et rédigées à l'encre brune et noire, l'une sur un morceau de papier ligné (14,7x22cm) et l'autre sur papier blanc d'un format supérieur (27x19,5cm).

La première lettre est rédigée à l'encre sur un feuillet et porte le numéro d'enregistrement « 12981 » suivi du sigle « pPG » et signée du nom entier de l'artiste : « Constantin Brâncu ». En bas à gauche de la page se trouve une annotation manuscrite de Brâncuși : « j'ai reçu l'ordonnance », suivie de sa signature « C. Brâncu » et non pas « Brâncusi » ou « Brâncuși », comme il signera après son arrivée à Paris.
La seconde missive est écrite à l'encre sur une demi-feuille de carnet et contient le même message, la même signature et un numéro d'inventaire similaire. Un timbre de 10 *bani* (centimes) est collé en haut à gauche. Le côté gauche en dessous du timbre est découpé, ainsi que Brâncuși procédait : il retirait les timbres ou effaçait une information qu'il ne souhaitait pas conserver.

Ces deux importantes lettres viennent documenter un chapitre important de la biographie de l'artiste concernant ses études financées en partie par le département de Craïova.

Le 28 septembre 1898, Brâncuși achève avec succès sa scolarité de cinq ans à l'École des métiers de Craïova – chef-lieu de sa région natale – et s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Bucarest. Il obtient des bourses de l'église Madona Dudu de Craïova qui l'aident à continuer ses études. Il est vite remarqué par ses professeurs à Bucarest qui lui accordent des prix pour la réalisation de bustes, tels *Laocoon* et la sculpture à l'antique *Étude d'après Mars Borghese*. En octobre 1900, Brâncuși adresse une demande de bourse au Préfet du département de Dolj (dont la capitale est Craïova) qui l'aide à suivre « ses études pendant le trimestre d'octobre » et précise que cette bourse lui a été accordée par le Conseil départemental du budget 1900-1901.

4 000 €



Subsemnatul primind de la Legațiunea romană din Paris suma de lei ... mi-a fost trimisă, deci ea nu voi mai solicita vreun ajutor de la Casa Școlelor pe anul în curs.

Paris în 17/30 Ianuarie 1908

C. Brâncuș

54 rue du Montparnasse

Domnului Costadi, atașat al Legațiunei române din Paris.
12 rue de Longchamp

+ DE PHOTOS

12. Constantin BRÂNCUȘI

Déclaration autographe signée à Mr. Costadi, attaché à la légation roumaine à Paris

Paris 17/30 janvier 1908 | 21 x 35 cm | 1 page sur 1 feuillet

Déclaration autographe datée et signée de Constantin Brâncuși à M. Costadi, attaché à la légation roumaine de Paris, rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier blanc. Timbre à sec et trace d'un tampon. Quelques pliures transversales. La déclaration est signée avec son nom complet qu'il gardera désormais : « C. Brâncusi » et

datée « 17/30 janvier 1908 » – les deux dates témoignent de la coexistence des calendriers grégorien et julien dans les principautés roumaines du début du xxe siècle.
Dans cette déclaration rédigée le 30 janvier 1908, Brâncuși s'adresse à la légation roumaine de Paris représentée par M. Costadi. Il confirme par la présente la réception de la somme de mille deux cents lei et précise qu'il ne sollicitera plus d'aide de la Maison des Ecoles (section du futur ministère de l'Enseignement et de la culture) pour l'année en cours. Cette subvention est la dernière qui lui sera accordée par un établissement roumain.

2 800 €

13. Constantin BRÂNCUȘI

Lettre autographe signée adressée au Ministère roumain des cultes

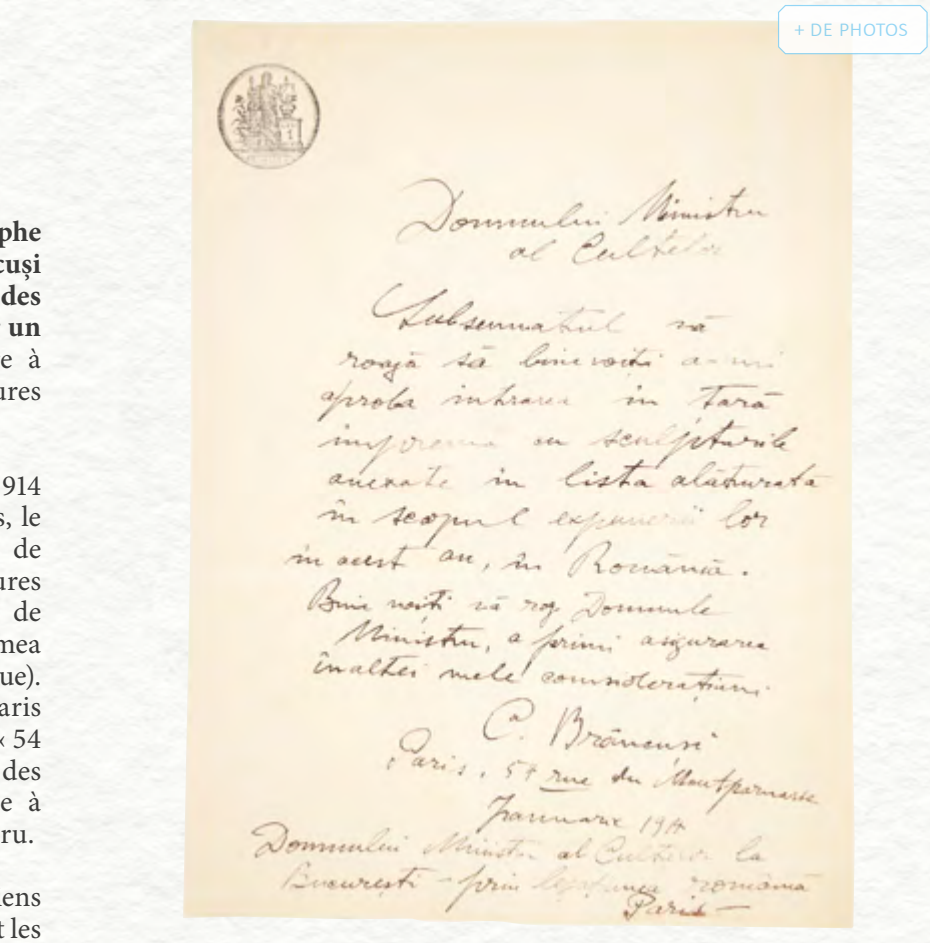
Paris janvier 1914 | 21 x 28,5 cm | 1 page sur 1 feuillet

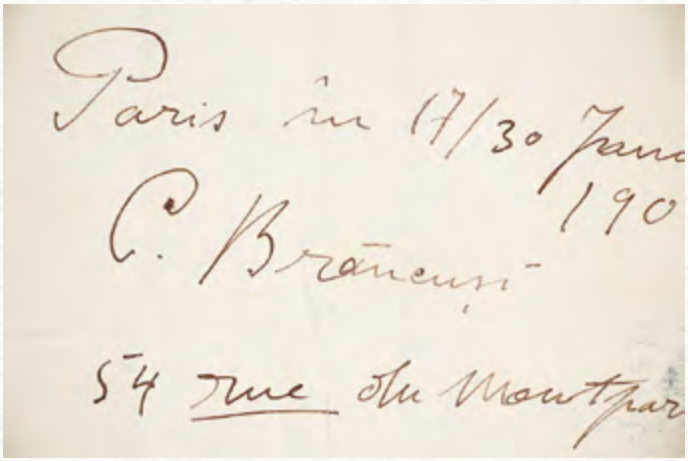
Très importante lettre autographe signée de Constantin Brâncuși adressée au Ministère roumain des cultes, rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier blanc. Timbre à sec et timbre postal à l'encre. Pliures transversales inhérentes à l'envoi.

Dans cette lettre datée de janvier 1914 et adressée au ministre des Cultes, le sculpteur demande l'autorisation de faire entrer certaines de ses sculptures en Roumanie à l'occasion de l'exposition de la société « Tinerimea Artistica » (La Jeunesse artistique). Brâncuși se trouve alors à Paris comme en témoigne son adresse : « 54 rue du Montparnasse ». Une liste des œuvres étaient visiblement jointe à cette lettre mais elle a, hélas, disparu.

Cette missive témoigne des liens étroits entretenus entre Brâncuși et les artistes roumains de la « Tinerimea Artistica » qui organise depuis 1908 des expositions regroupant peintures et sculptures. En mars 1914 Brâncuși présente six œuvres dont La Prière (1907), Le Baiser (1907-08), Mademoiselle Pogany (1913) à la quatorzième exposition de cette importante société artistique. Il est déjà à cette époque un sculpteur de renom : la présence de cinq de ses œuvres à l'Armory Show à New York (17 février – 15 mars 1913), où sa sculpture Mademoiselle Pogany a provoqué un scandale par sa modernité au côté du Nu descendant un escalier de Marcel Duchamp et lui a permis de devenir l'un des artistes majeurs de la deuxième décennie du xxe siècle.

5 000 €





14. Constantin BRÂNCUȘI

Ève
Dessin original préparatoire à l'encre

[ca. 1937] | 9 x 12,9 cm | 1 page

Dessin original signé de Constantin Brâncuși à l'encre brune sur papier crème, provenant de la collection d'Ion Alexandrescu, tailleur de pierre ayant été le collaborateur du sculpteur en 1937-1938, pour la réalisation et l'installation de l'ensemble monumental de Târgu Jiu, plus particulièrement pour *La Porte du Baiser* et *La Table du silence*.

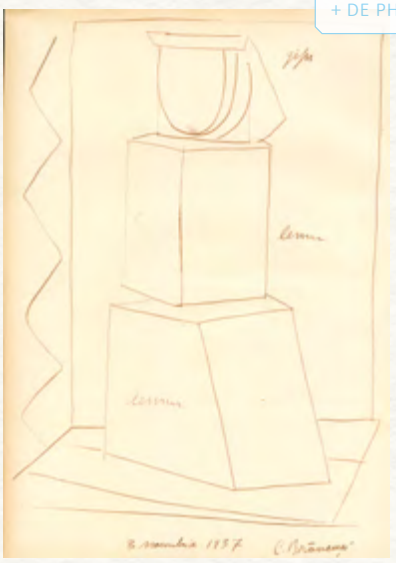
Les rares dessins passés en vente sont essentiellement figuratifs (femmes et études anatomiques), mais les travaux préparatoires à ses sculptures sont d'une excessive rareté.

Nous avons soumis au docteur Doïna Lemny, conservatrice honoraire du Musée National d'Art Moderne où elle eut la charge du fonds Brâncuși durant trente années, et autrice de nombreuses monographies et essais sur l'artiste, cette œuvre inédite qu'elle a pu authentifier et dater avec précision :
« Ce petit dessin tracé à l'encre d'une main rapide sur un papier de petites dimensions interpelle par la nouveauté de la composition de formes géométriques : deux cubes superposés supportant une tête ovale encadrée dans un carré acquièrent une posture de cariatide soutenant une architrave, clairement dessinée en haut de la figure. Le tracé rapide et ferme indique l'intention de l'artiste de noter des éléments pour une composition plus complexe qu'il aurait eu l'intention de réaliser. »

Bien que non daté, ce dessin peut être rapproché de deux autres compositions similaires réalisées le 3 novembre 1937. Le premier, de même dimension (9 x 13 cm), porte le titre *Eva* et est enrichi au verso d'un dessin du *Baiser* et d'un message adressé à Ion Alexandrescu. Le deuxième est, quant à lui, d'un format supérieur (22 x 32 cm) et présente la même composition que notre dessin avec des proportions évoquant plus explicitement une silhouette féminine (voir ci-contre). Sur ces deux autres dessins, Brâncuși indique les matériaux qu'il envisage d'utiliser pour ce futur ensemble de sculptures : du bois (en roumain : *lemn*) et du plâtre (*gips*).
Le dessin que nous proposons ne comporte pas de titre ni d'indication des matériaux, mais s'inscrit dans la recherche plastique des deux autres compositions, et pourrait être une stylisation du dessin original pour un projet de sculpture plus abstraite. L'intérêt pour cette figure féminine biblique traversa la carrière artistique de Brâncuși. Dès 1916, il sculpte une figure en bois africanisante toute en courbes à laquelle il donne pour titre *Ève*. La retravaillant, il réalise finalement, en 1921, une sculpture plus totémique : *Adam et Ève*. Œuvre « construite », *Adam et Ève* annonçait déjà l'intention de Brâncuși de reprendre la thématique de la femme originelle, mère et protectrice qui se trouve ici émondée des attributs masculins et devenue élévation de formes premières et matricielles, le bloc, l'œuf et le plan.

Provenance : collection du tailleur de pierre Ion Alexandrescu, ami et proche collaborateur du sculpteur roumain.

+ DE PHOTOS

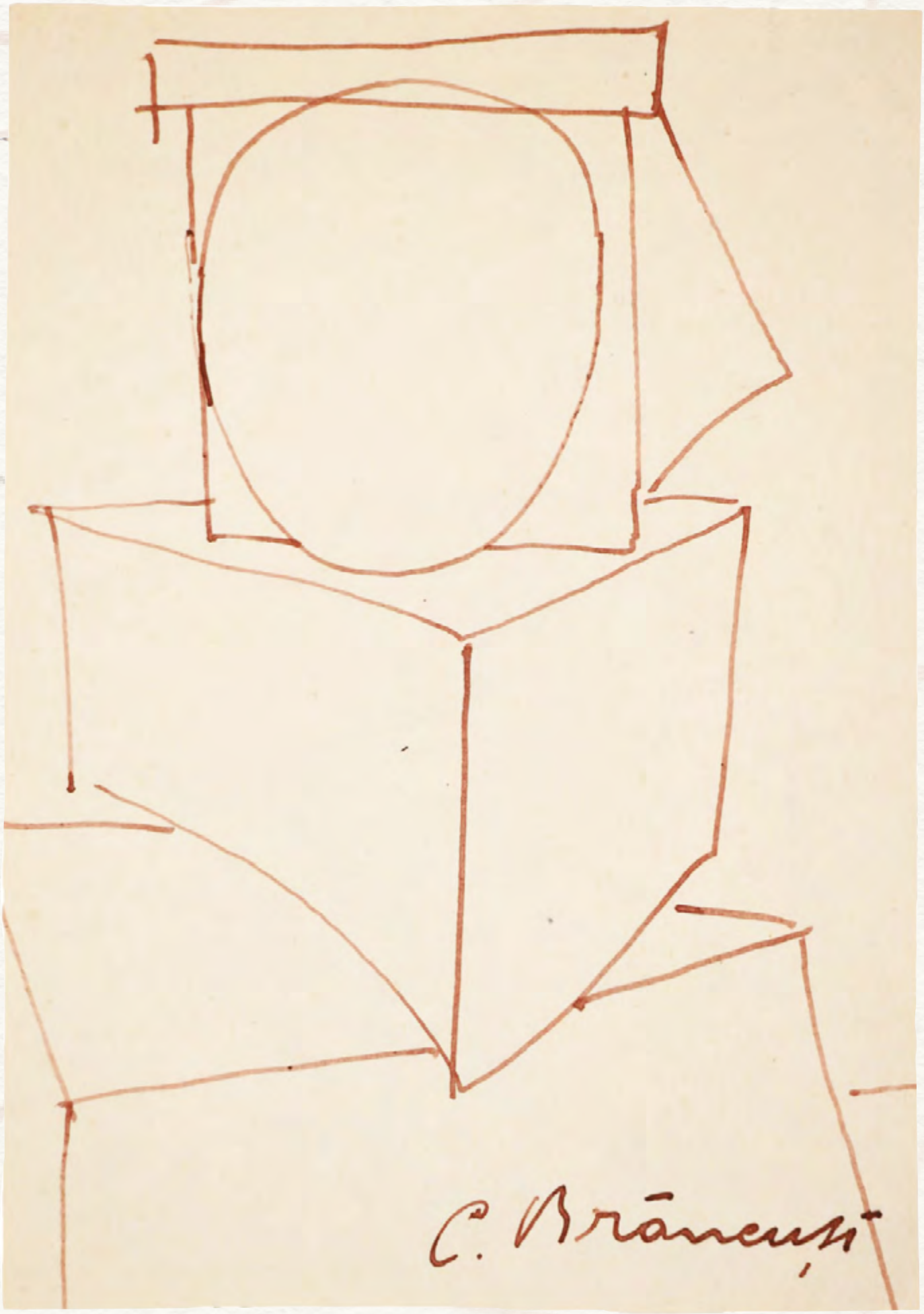


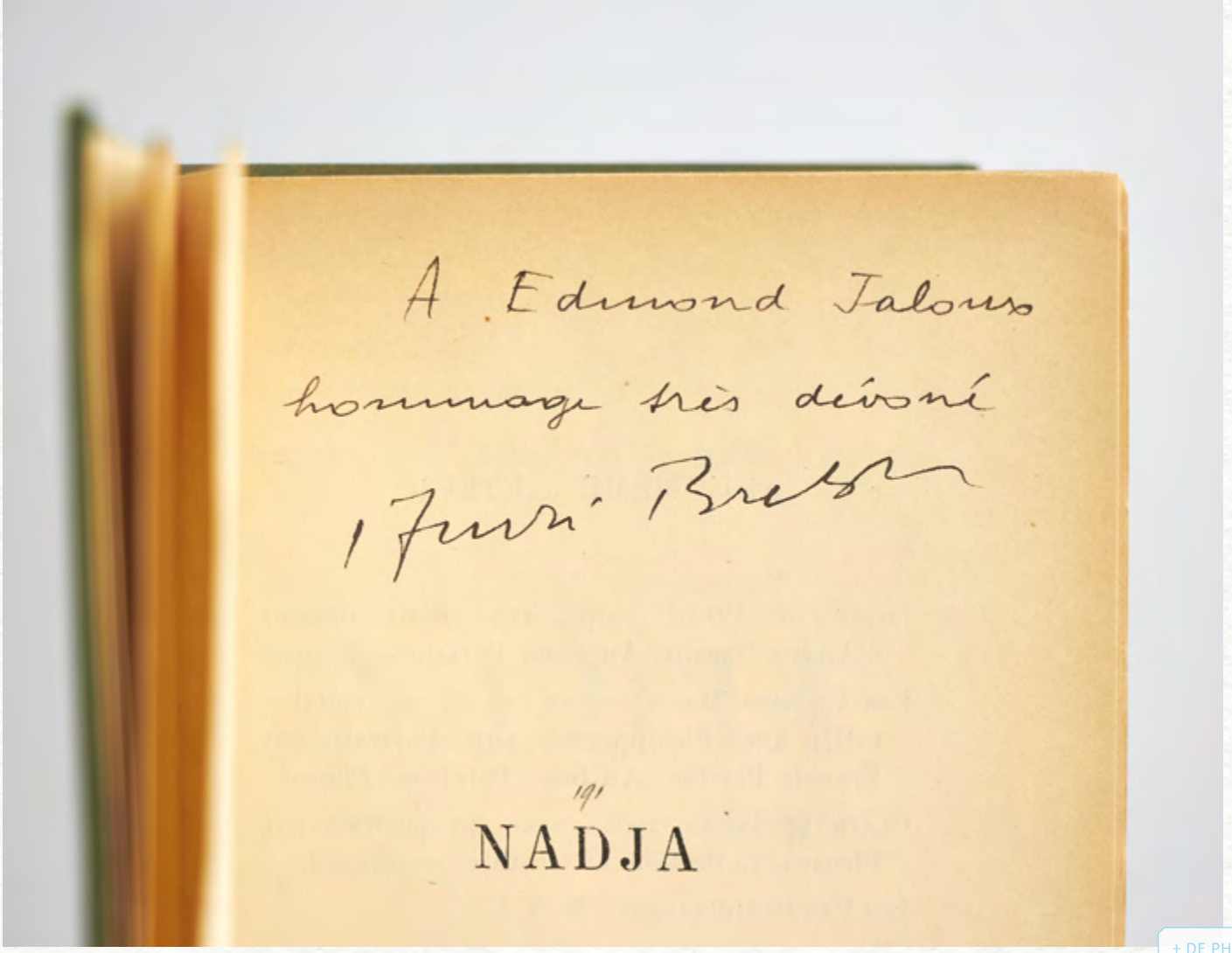
| COLLECTION PARTICULIÈRE

Pour plus de détails et d'éléments sur le travail de l'artiste, nous renvoyons aux nombreux ouvrages publiés par Doïna Lemny [1] : *Le Milieu artistique et culturel de Brâncuși : essai d'investigation à partir du legs au Musée national d'art moderne* (1998, thèse soutenue en 1997), *Constantin Brâncuși* (2005), *Brâncuși : au-delà de toutes les frontières* (2012), *Brâncuși* (2012, monographie pour la rétrospective au Centre Pompidou), *Correspondance Duchamp-Brâncuși* (2017), *Brâncuși : la sublimation de la forme* (catalogue de l'exposition de Bruxelles 2019-2020 sous la direction de Doïna Lemny), *Constantin Brâncuși, en quête de la chose vraie* (à paraître).

30 000 €

1. Nous remercions Madame Lemny d'avoir aimablement confirmé l'authenticité de cette œuvre et de nous avoir aidés à réaliser cette notice.


C. Brâncuși



+ DE PHOTOS

15. André BRETON

Nadja

Nrf | Paris 1928 | 12 x 19 cm | relié

Édition originale, un des 796 exemplaires numérotés sur pur fil, seuls grands papiers après 109 réimposés.

Reliure à la bradel en plein cartonnage vert forêt, dos lisse, pièce de titre de veau glacé jaune, couvertures et dos conservés, reliure de l'époque.

Envoi autographe signé d'André Breton : « À Edmond Jaloux, hommage très dévoué. André Breton. »

Edmond Jaloux qui fut l'un des plus précoces promoteurs du surréalisme, rédigea à la sortie de ce roman atypique et incompris par la plupart de ses contemporains, l'article le plus laudateur de l'époque, concluant par cet admiratif aveu de l'impuissance de la critique face à la modernité de l'œuvre de Breton ; « cet examen, je le sens bien, demeure extérieur au livre et ne vous donne en rien le sentiment de poésie intense, de grande, libre et vraie poésie qui se dégage de *Nadja* et qui agit sur votre esprit [...] comme un alcool extrêmement capiteux, avec cette différence qu'aucun alcool ne vous donne les rêves qu'excite la prose émouvante de Monsieur André Breton. »

Précieux exemplaire sur grand papier enrichi d'un envoi autographe de l'auteur et truffé de l'article original d'Edmond Jaloux contrecollé sur deux double-feuillets libres.

4 800 €

16. André BRETON

Lettre autographe signée inédite adressée à Marcel Jean et son enveloppe présentant un quatrain autographe

Antibes 5 février 1948 | 21 x 27 cm | 1 page sur 1 feuillet & 1 enveloppe

+ DE PHOTOS

Lettre autographe signée d'André Breton, inédite et adressée à Marcel Jean, une page rédigée à l'encre bleue sur un feuillet de papier bleu d'une écriture fine et soignée. Est jointe l'enveloppe accompagnant cette lettre, rédigée par André Breton et présentant un amusant quatrain autographe : « C'est à Paris, rue Hégésippe / Moreau 17, que Marcel Jean / Croise, tels soufre et vif-argent, / Le perroquet et la tulipe. » Au dos, l'adresse de Breton à Antibes « **Shady Roch Avenue des Pins** » ; il s'agit de la villa de Marie Cuttoli et son mari Henri Laugier.

Cette enveloppe est d'une importance capitale : elle résume à elle seule le style des tableaux de Marcel Jean ; l'artiste a d'ailleurs choisi de la reproduire dans son ouvrage : « Frédérick Kiesler arrangea pour moi [...] une exposition de mes toiles « arcimboldiesques » comme j'en composais alors, au sujet desquelles j'avais reçu d'André Breton une lettre à l'adresse mallarméenne : [transcription de l'enveloppe accompagnant notre lettre] ». (Marcel Jean, *Au galop dans le vent*, 1991)

Cette lettre a été rédigée peu de temps après la sortie du n°1 de *Néon*, première revue surréaliste à paraître après-guerre : « **Je viens d'écrire à Maurice Henri [sic], qui m'interpellait au sujet de *Néon* dont l'apparition t'a, paraît-il, agité, toi aussi. Je n'ai pas trop envie de me redire. Demande-lui, si tu veux bien, de te faire part de mon point de vue.** » « En janvier 1948 paraît enfin le premier numéro d'une revue surréaliste *Néon* « N'être rien ; Être tout ; Ouvrir l'être. » De facture originale (elle utilise toutes les possibilités offertes par l'offset), elle est dirigée par les nouveaux venus au surréalisme : Sarane Alexandrian, Jindrich Heisler, Véra Hérold, Stanislas Rodanski, Claude Tarnaud. Le texte de présentation, fâcheusement idéaliste, parle d'un « groupe électif se situant au-delà des idées ». Craignant une sorte de dissidence, les anciens, Maurice Henry, Marcel Jean, Henri Pastoureau, s'agitent. D'Antibes (où, faute de moyens, il prolonge son séjour en compagnie d'Elisa chez Marie Cuttoli), Breton écrit pour calmer les passions. » (Henri Béhar, *André Breton*)

« **Le "coup des billets" a été vivement ressenti (un retour prématuré n'est pas impossible). On ne voit personne autre que Matisse, qui est d'une fraîcheur d'esprit stupéfiante.** » Le « coup des billets » fait probablement référence à un projet que mettront en place les surréalistes en collaboration avec les anarchistes en publiant dans *Le Libertaire* une série de billets s'échelonnant d'octobre 1951 à janvier 1953. « À Antibes, Breton montra *Néon* à Matisse, qu'il voyait souvent, et dont il vanta « la stupéfiante fraîcheur d'esprit ». D'après ce qu'il voulut bien nous en dire, le jugement du grand peintre fut définitif. « En quoi *Néon* me concerne-t-il' aurait demandé Matisse. Quelle responsabilité, même la plus lointaine, puis-je avoir dans cette chose ? » (Marcel Jean, *op. cit.*)

2 000 €

17. André BRETON

Lettre autographe signée inédite adressée au critique Charles Estienne *« Allons, ce n'est pas encore cette fois que dans la révolte je parviendrai à introduire la "mesure" que nous prêche aimablement M. Camus. »*

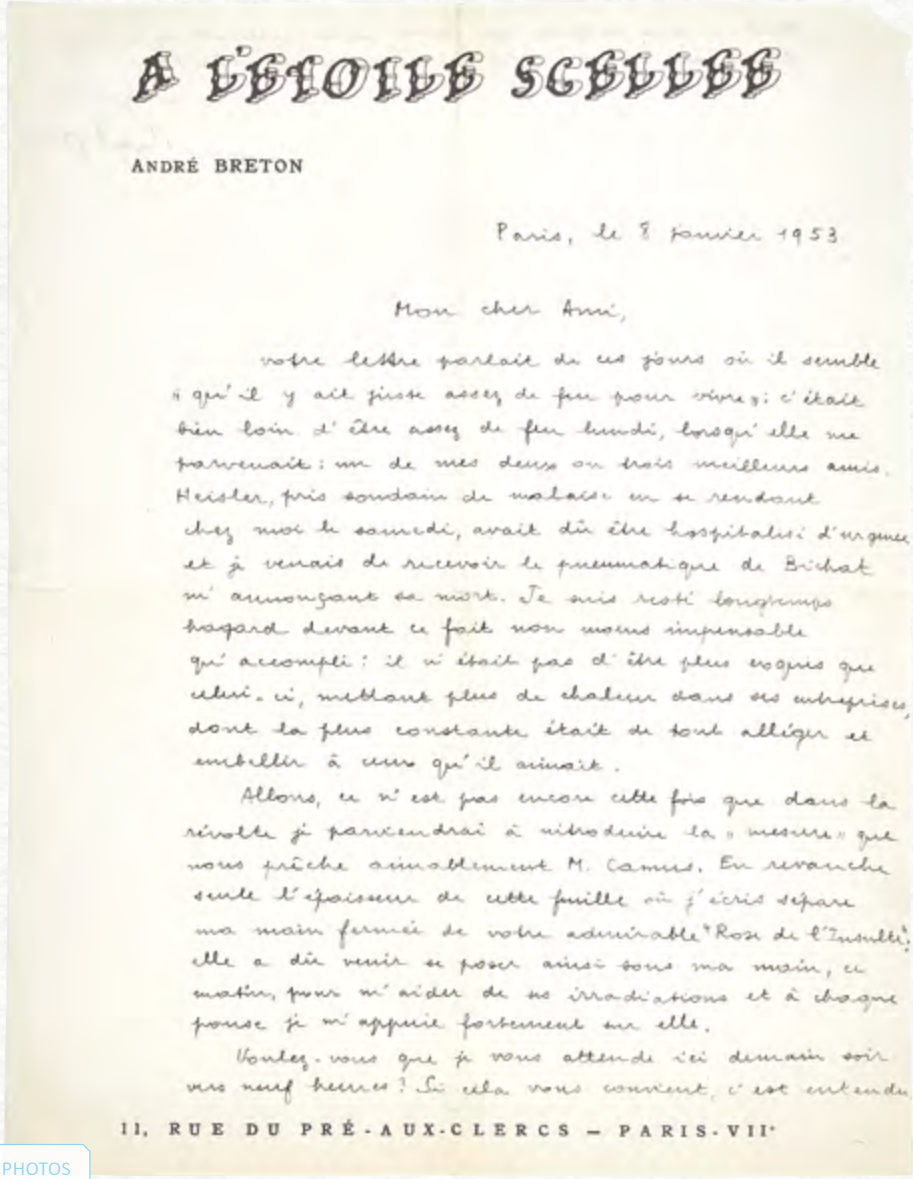
Paris 8 janvier 1953 | 21 x 27 cm | 1 page et quelques lignes sur 1 feuillet

Lettre autographe signée inédite d'André Breton adressée au critique Charles Estienne ; une page et quelques lignes à l'encre noire sur un papier à en-être de la galerie de l'Étoile Scellée.

Deux pliures transversales inhérentes à l'envoi, un petit manque angulaire en marge haute droite.

Très belle lettre rendant compte de la disparition de l'un des amis les plus chers d'André Breton et de sa brouille avec Albert Camus.

Breton fait part à son ami de la disparition de l'artiste surréaliste tchèque Jindřich Heisler : « **Votre**



A L'ÉTOILE SCELLÉE

ANDRÉ BRETON

Paris, le 8 janvier 1953

Mon cher Ami,

votre lettre parlait de ces jours où il semble « qu'il y ait juste assez de feu pour vivre » : c'était bien loin d'être assez de feu lundi, lorsqu'elle me parvenait : un de mes deux ou trois meilleurs amis, Heisler, pris soudain de malaise en se rendant chez moi le samedi, avait dû être hospitalisé d'urgence et je venais de recevoir le pneumatique de Bichat m'annonçant sa mort. Je suis resté longtemps hagard devant ce fait non moins impensable qu'accompli : il n'était pas d'être plus exquis que celui-ci, mettant plus de chaleur dans ses entreprises, dont la plus constante était de tout alléger et embellir à ceux qu'il aimait.

Allons, ce n'est pas encore cette fois que dans la révolte je parviendrai à introduire la « mesure » que nous prêche aimablement M. Camus. En revanche seule l'épaisseur de cette feuille où j'écris sépare ma main fermée de votre admirable "Rose de l'Insulte" : elle a dû venir se poser ainsi sous ma main, ce matin, pour m'aider de ses irradiations et à chaque poussée je m'appuie fortement sur elle.

Voulez-vous que je vous attende ici demain soir vers neuf heures ? Si cela vous convient, c'est entendu

11, RUE DU PRÉ-AUX-CLERCS — PARIS-VIIe

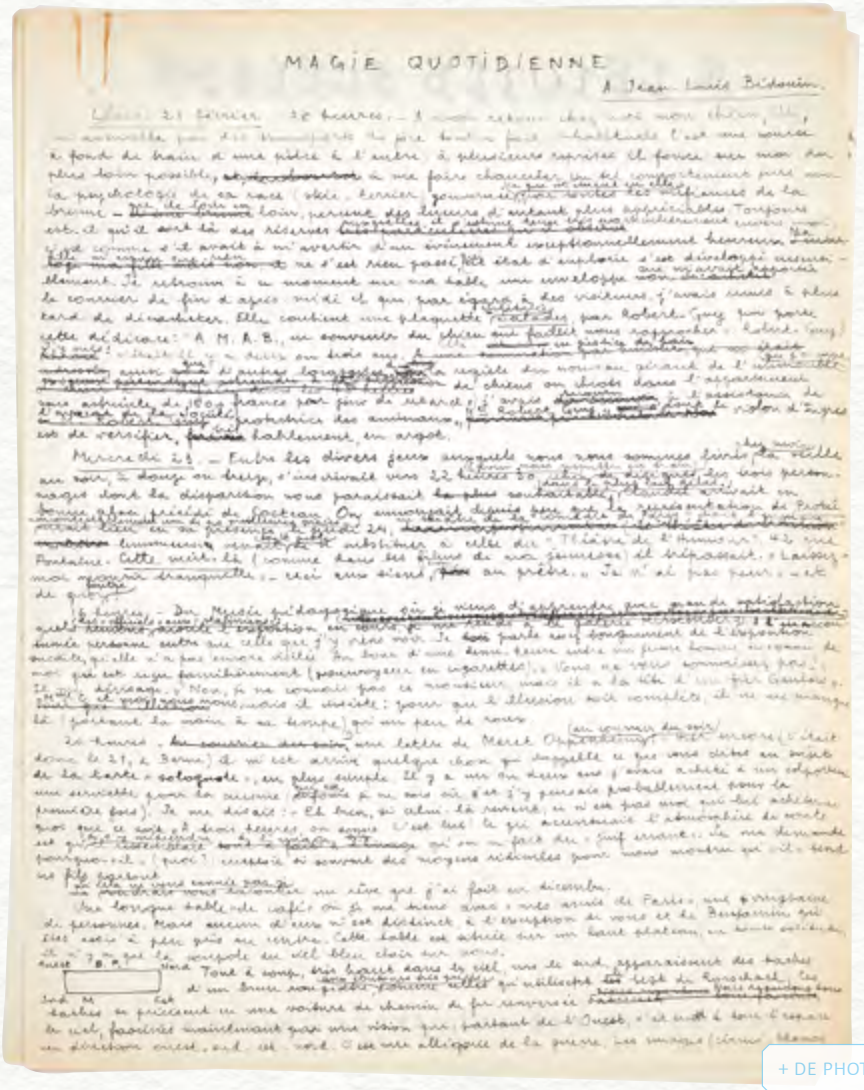
+ DE PHOTOS

lettre parlait de ces jours où il semble « qu'il y ait juste assez de feu pour vivre » : c'était bien loin d'être assez de feu lundi, lorsqu'elle me parvenait : un de mes deux ou trois meilleurs amis, Heisler, pris soudain de malaise en se rendant chez moi le samedi, avait dû être hospitalisé d'urgence et je venais de recevoir le pneumatique de Bichat m'annonçant sa mort. Je suis resté longtemps hagard devant ce fait non moins impensable qu'accompli : il n'était pas d'être plus exquis que celui-ci, mettant plus de chaleur dans ses entreprises, dont la plus constante était de tout alléger et embellir à ceux qu'il aimait. » Les deux poètes étaient en effet très proches : Heisler avait participé, au côté de Breton, au lancement de *Néon* en 1948 et l'avait soutenu lors d'un épisode dépressif, l'accompagnant avec d'autres amis à l'île de Sein. « Le début de l'année 1953 est assombri par la mort de Jindřich Heisler (le 4 janvier). Fidèle entre les fidèles, il « a vécu intégralement pour le surréalisme » selon Breton qui rend hommage à son activité d'animateur : « C'est ainsi qu'il fut de 1948 à 1950 l'âme de *Néon* et jusqu'à ses derniers instants le plus grand enfanteur de projets que son génie lui soufflait le moyen de réaliser comme par enchantement. » » (Henri Béhar, *André Breton*)

Dans cette lettre empreinte de douleur, Breton fait soudainement référence à *L'Homme révolté* d'Albert Camus paru deux années plus tôt : « **Allons, ce n'est pas encore cette fois que dans la révolte je parviendrai à introduire la « mesure » que nous prêche aimablement M. Camus.** » Les deux écrivains se rencontrent à New York à la fin mars 1946 alors que Camus est invité aux États-Unis pour une tournée de conférences comme représentant de *Combat*. « Tous deux se concertent sur la meilleure façon de préserver le témoignage de certains hommes libres des distorsions idéologiques. Ils rêvent à une sorte de pacte par lequel des gens de leur trempe s'engageraient à ne s'affilier à aucun parti politique, à lutter contre la peine de mort, à ne jamais prétendre aux honneurs quels qu'ils soient. » (*ibid.*) Avec d'autres intellectuels, ils fonderont en 1948 le Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR). Cet idylle prendra fin quelques années plus tard, à l'automne 1951, lorsque Camus publiera « Lautréamont et la banalité » extrait de son *Homme révolté* à venir. Breton, extrêmement blessé, lui répond dans un article intitulé « Sucre jaune » (in *Arts*) : « Cet article [...] témoigne de [l]a part [de Camus], pour la première fois, d'une position morale et intellectuelle indéfendable. [...] Il ne veut voir en Lautréamont qu'un adolescent « coupable » qu'il faut que lui – en sa qualité d'adulte – il morigène. Il va jusqu'à lui trouver dans la seconde partie de son œuvre : *Poésies*, une punition méritée. À en croire Camus, *Poésies* ne serait qu'un ramassis de « banalités laborieuses » [...] Il n'y aurait encore que demi-mal si l'indigence de ces vues ne se proposait d'élever la thèse la plus suspecte du monde, à savoir que la « révolte absolue » ne peut engendrer que le « goût de l'asservissement intellectuel ». C'est là une affirmation toute gratuite, ultra-défaitiste qui doit encourir le mépris plus encore que sa fausse démonstration. » Ainsi, deux ans plus tard, Breton tient encore rigueur du crime de lèse-majesté de Camus envers celui que Breton a érigé en père du surréalisme, mais plus encore, cette allusion à la philosophie pacifiste de Camus, témoigne de l'incompatibilité entre une pensée de la modération et une poésie de la révolution.

Exceptionnelle lettre mélancolique sur la disparition des êtres et de l'esprit surréaliste dans ce monde d'après guerre, mais rédigée sur papier à en-tête de la toute nouvelle galerie d'André Breton, l'Étoile scellée, qui réussira à faire renaître le phénix surréaliste.

3 500 €



+ DE PHOTOS

18. André BRETON

Deux manuscrits autographes signés complets intitulés *Magie quotidienne* Première version avec nombreuses ratures et corrections suivi de la version définitive [avec] enveloppe présentant des notes autographes

26 FÉVRIER
1955 | 21,1 x 27 CM ET 14,5 x 11,2 CM | 2 PAGES SUR 2 FEUILLETS, 4 PAGES SUR 4 FEUILLETS & 1 ENVELOPPE

Manuscrit de travail autographe complet signé intitulé « Magie quotidienne », deux pages rédigées d'une écriture fine à l'encre noire sur deux feuillets de la galerie À l'Étoile Scellée. Nombreuses ratures et corrections.

Manuscrit définitif autographe complet signé du même article, quatre pages rédigées à l'encre bleue sur quatre feuillets.
On joint une enveloppe contenant des notes manuscrites de Breton à l'encre noire réutilisées dans son manuscrit.

Importants et longs manuscrits de cet article qui paraîtra dans le premier numéro de *La Tour Saint-Jacques* en novembre 1955.

« 1955 : avec ce texte intitulé « Magie quotidienne », Breton donne comme un écho lointain à cette belle formule du « merveilleux quotidien » qui fermait le premier chapitre du *Paysan de Paris*, en 1926. Mais, loin d'Aragon passé au stalinisme, c'est au jeune Jean-Louis Bédouin qu'est dédié un texte qui peut apparaître comme l'une des esquisses du grand projet de Breton cette année-là, un livre consacré à *L'Art magique*. Pour l'heure, c'est au jeu fascinant des correspondances, autrefois appréhendé sous la catégorie hégélienne du hasard objectif, que sont consacrées ces pages qui paraîtront, accompagnées d'une longue lettre de « G. D. » (Georgina Dubreuil) dans le premier numéro de *La Tour Saint-Jacques*, en novembre. » (Archives Breton)

Ce long manuscrit, abondamment corrigé et constitué de six parties délimitées par des dates – du 21 au 26 février 1955 – prend la forme d'un journal relatant des coïncidences troublantes vécues par l'écrivain.

4 500 €

+ DE PHOTOS

19. Albert CAMUS

L'Étranger

Gallimard | Paris 1942 | 11,5 x 18,5 cm | relié sous chemise et étui

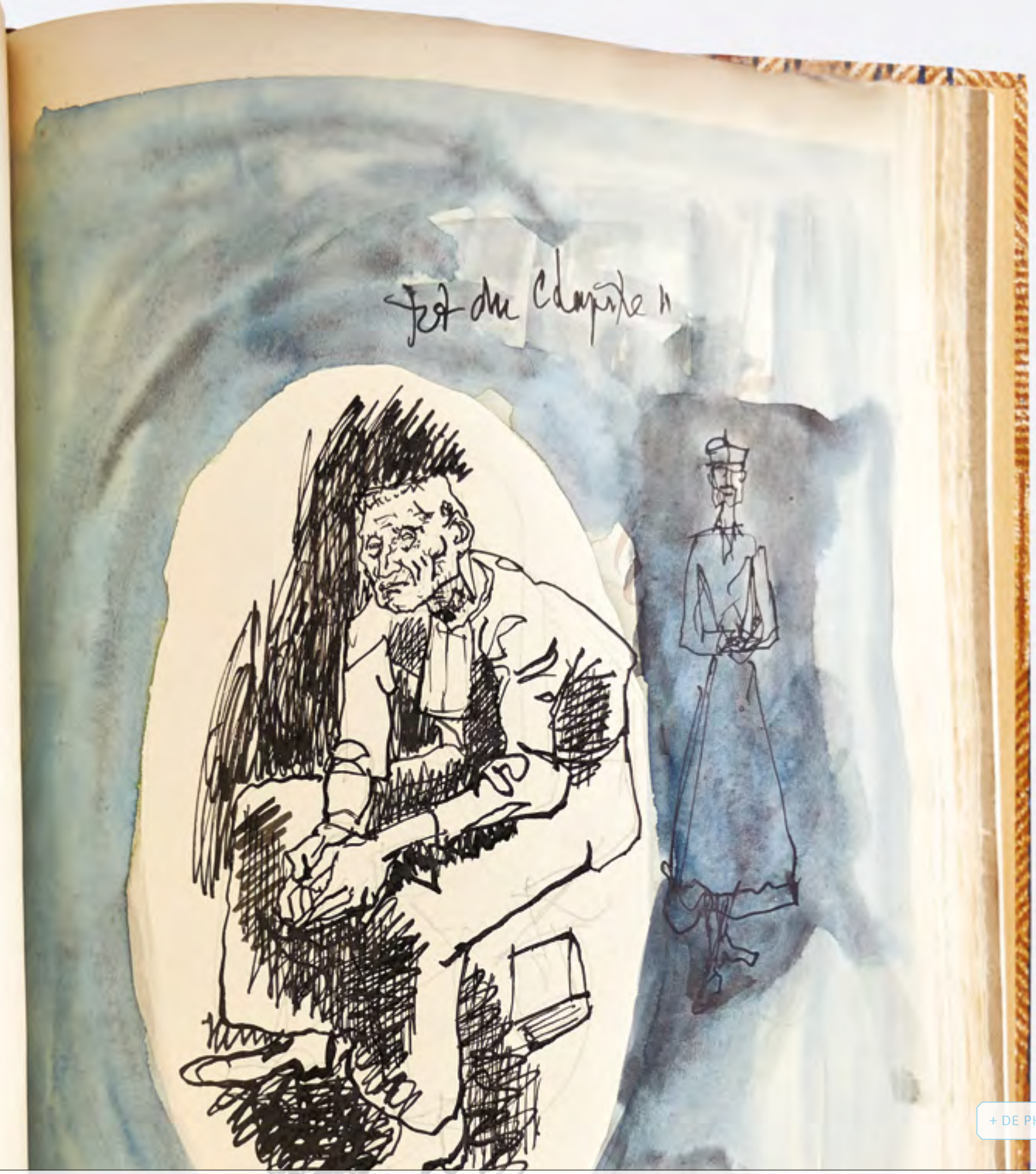
Édition originale sans mention d'édition et pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure en plein box marron chocolat, dos lisse, dos et plats recouverts d'un décor géométrique et abstrait réalisé à l'aide de pièces de box mosaïqué et glacé havane serties de filets dorés et argentés, contreplats de box marbré havane, gardes de daim marron chocolat, couvertures et dos conservés, toutes tranches dorées, chemise et étui bordés de box marron chocolat, plats de soie marron, intérieur de daim chocolat, superbe et élégante mosaïquée signée Leroux.
Ex-libris encollé sur une garde.

Cette première édition de *L'Étranger* fut imprimée le 21 avril 1942 et tirée à 4 400 exemplaires et divisée en huit « éditions » fictives de 550 exemplaires. Ainsi la plupart des exemplaires portent sur le second plat une fausse mention de deuxième à huitième édition.
Le papier est rare en 1942 et Albert Camus étant alors un auteur inconnu, Gallimard n'imprima pas d'exemplaires sur papier de luxe. Les exemplaires sans mention d'édition sont particulièrement recherchés.

Très bel exemplaire superbement établi dans une parfaite reliure doublée et mosaïquée.

28 000 €



+ DE PHOTOS

20. Albert CAMUS & MAYO (Antoine MALLIARAKIS, dit)

L'Étranger

Gallimard | Paris 1946 | 17 x 27 cm | relié

Première édition illustrée de 29 eaux-fortes originales de Mayo, un des 44 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches pur chiffon, tirage de tête.

L'ouvrage est enrichi de trois suites – au lieu de 2 – de 30 feuillets sur divers papiers, dont une à la sanguine, des 29 eaux-fortes et de plusieurs dessins non retenus avec de très nombreuses remarques ne figurant pas dans les illustrations in- et hors-texte.
Sont reliés en outre 10 feuillets de dessins originaux de Mayo à l'encre, au crayon et à l'aquarelle avec remarques et commentaires du peintre (qui ne figurent pas à la justification).

Reliure en demi maroquin fauve, dos lisse, plats de papier à la colle, tête dorée sur témoins, couvertures et dos conservés, reliure signée P. Goy et C. Vilaine.

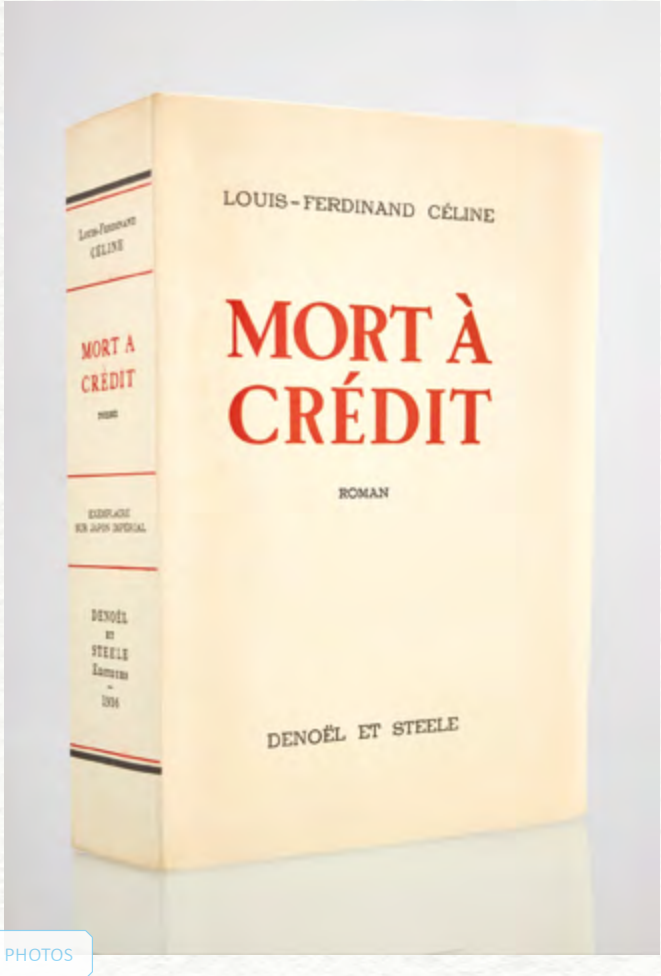
Bel et unique exemplaire enrichi de nombreux dessins et aquarelles originaux.

6 000 €

Alors que resurgit le légendaire manuscrit de *Mort à crédit* volé à la Libération, revisitons les personnalités modèles de cet irrévérencieux chef-d'œuvre : le père brutal et irascible du petit Louis Destouches devenu Céline, et ses trois frères aux destins malheureux, posent en costume d'écolier de la Belle Epoque ; les grands-parents paternels, le lettré Auguste Destouches ainsi que sa veuve, la bourgeoise déchue Hermance Deshayes se dévoilent devant l'objectif. Un rare portrait photographique de sa tante Amélie met un visage sur la sulfureuse tante Hélène du roman, qui était « tout viande, désir, musique » tandis qu'une lettre d'un Céline exilé au Danemark déplore la disparition de cette ultime survivante de la famille paternelle.

Notre traité *L'Électricité industrielle sans professeur* de Paul Marquis (sous son nom de plume Henri de Graffigny) a inspiré *L'Électricité sans ampoule*, du génial et loufoque inventeur Courtial des Pereires, son alter ego célinien. À l'époque de ses menus travaux pour Marquis dans le fameux Passage Choiseul, le jeune Louis Destouches servait également de coursier pour le réalisateur Abel Gance à qui il dédicace un exemplaire du *Voyage*.

Une belle sélection de rares et inédits témoignages visuels des protagonistes de ce roman incontournable, où Céline opère une grandiose transposition de la vie et une savante déconstruction du langage.



+ DE PHOTOS

21. Louis-Ferdinand CÉLINE

Mort à crédit

Denoël & Steele | Paris 1936 | 15 x 22,5 cm | broché sous chemise et étui

Édition originale, un des 47 exemplaires numérotés sur japon impérial, tirage de tête.

Notre exemplaire est présenté sous chemise et étui de l'éditeur, a priori réservés aux exemplaires sur japon, en demi chagrin rouge et plats de papier marbré.

En 1932, Céline triomphateur du *Voyage* se lance dans un « délire de cinq ans » qui donna naissance à *Mort à crédit*. L'auteur a remonté le temps, l'argot fulmine dans un perpétuel décalage, follement inventif sous ses aspects populaires. Le besogneux de la langue l'admettait bien volontiers : « Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style ». Si Michel Houellebecq le considère comme un « bon auteur un peu surfait, assez péniblement maniériste », le style du cuirassier Destouches a fait bien des émules, tel Frédéric Dard qui affirme : « Pour moi le patron c'est Céline, l'homme dont la langue me parait incontestable. C'est Céline qui m'a déclenché ». De Michel Audiard au plasticien Claes Oldenburg, ils sont légion à se réclamer de l'écrivain génial qui « ne se réjouit que dans le grotesque aux confins de la mort ».

Très bel et rarissime exemplaire.

38 000 €

22. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Auguste DESTOUCHES]

Portrait photographique d'Auguste Destouches, grand-père paternel de Louis-Ferdinand Céline, d'après une peinture du temps

J. Couturier | Paris [ca. 1900] | 10,3 x 15,5 cm | 1 photographie au format carte cabinet

Portrait photographique d'Auguste Destouches, grand-père paternel de Louis-Ferdinand Céline, d'après une peinture du temps, au format carte cabinet sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio J. Couturier.
Carton un peu rogné en marge basse.
Légende manuscrite au dos.
Le professeur de lettres du Havre compte parmi les personnages récurrents des œuvres de Céline ; ce modèle dont la carrière d'agrégé a longtemps résonné auprès de l'aspirant écrivain est puissamment

évoqué dans la préface de *Guignol's band* (1944) :
« Faut que je vous avoue mon grand-père, Auguste Destouches par son nom, qu'en faisait lui de la rhétorique, qu'était même professeur pour ça au lycée du Havre et brillant vers 1855.
C'est dire que je me méfie atroce ! Si j'ai l'inclination innée !
Je possède tous ses écrits de grand-père, ses liasses, ses brouillons, des pleins tiroirs ! Ah ! redoutables ! Il faisait les discours du Préfet, je vous assure dans un sacré style ! Si il l'avait l'adjectif sûr ! s'il la piquait bien la fleurette ! Jamais un faux pas ! Mousse et pampre ! Fils des Gracques ! la Sentence et tout ! En vers comme en prose ! Il remportait toutes les médailles de l'Académie Française.
Je les conserve avec émotion.
C'est mon ancêtre ! Si je la connais un peu la langue et pas d'hier comme tant et tant ! Je le dis tout de suite ! dans les finesses !
J'ai débourré tous mes "effets", mes "litotes" et mes "pertinences" dedans mes couches...
Ah ! j'en veux plus ! je m'en ferais crever ! Mon grand-père Auguste est d'avis. Il me le dit de là-haut, il me l'insuffle, du ciel au fond...
"Enfant, pas de phrases !..." »
(*Guignol's band*, Denoël, 1944)

1 400 €

23. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Hermance DELHAYE DESTOUCHES]

Portrait photographique d'Hermance Delhaye Destouches, grand-mère paternelle de Céline

J. Couturier | Paris [ca. 1900] | 10,3 x 15,5 cm | 1 photographie au format carte cabinet

Portrait photographique d'Hermance Delhaye Destouches (1830-1869), grand-mère paternelle de Louis-Ferdinand Céline, au format carte cabinet sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio J. Couturier.

Carton un peu rogné en marge basse. Légende manuscrite au dos.

Bourgeoise d'origine flamande, la grand-mère de Céline se marie avec Auguste Destouches en 1860 et eut cinq enfants. À la mort prématurée de son mari en 1874, à l'âge de trente-neuf ans, la provinciale Hermance tente sa chance à Paris avec Amélie, la tante de Céline, où elle dilapide sa fortune et finit entretenue grâce à la vie de demi-mondaine de sa fille.

Céline emprunte dans *Mort à crédit* son deuxième prénom, Caroline, pour le personnage de la grand-mère tenancière du magasin d'antiquités de la rue Montorgueil. Cet aspect du personnage se rattache cependant à la vie de boutiquière de sa grand-mère maternelle Céline Guillou, dont le prénom servit de nom de plume à l'écrivain.

1 400 €

24. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Fernand DESTOUCHES]

Portrait photographique de Fernand Destouches, père de Louis-Ferdinand Céline

A. Émile | Paris [ca. 1900] | 6 x 17,2 cm | 1 photographie au format carte de visite

Rare portrait photographique de Fernand Destouches (1865-1932), père de Louis-Ferdinand Céline, tirage d'époque au format carte de visite sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio A. Émile.
Deux petits adhésifs en marge basse du cliché présentant également deux infimes manques aux coins supérieurs. Légende manuscrite au dos.

Un des protagonistes principaux de *Mort à crédit*, le petit-bourgeois Fernand Destouches originaire du Havre est transformé par son fils en un formidable personnage éructant et irascible :
« Mon père Auguste, il tripotait, sacrait, jurait, déglinguait chaque fois la douille et le manchon. C'était un gros blond, mon père, furieux pour des riens, avec un nez comme un bébé tout rond, au-dessus de moustaches énormes. Il roulait des yeux féroces quand la colère lui montait. Il se souvenait que des contrariétés. Il en avait eu des centaines. Au bureau des

Assurances, il gagnait cent dix francs par mois. » (*Mort à crédit*, Denoël & Steele, 1936)
Céline maintint sa vie durant une atmosphère de fiction romanesque autour de la vie de son père et prétendit qu'il était titulaire du baccalauréat et d'une licence ès lettres. Les échecs financiers de la famille ainsi que les ambitions avortées de son père, amplifiés par Céline en sordides drames prolétaires, servirent de pierre d'angle pour *Mort à crédit,* dont il interdit la lecture à sa mère.

De toute rareté.

1 800 €

25. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Fernand DESTOUCHES]

Portrait photographique de jeunesse du père de Louis-Ferdinand Céline accompagné de ses trois frères

S. n. | Paris [ca. 1875] | 13,2 x 21,8 cm | 1 photographie

+ DE PHOTOS

Photographie originale montée sur un carton rigide, représentant Fernand Destouches, père de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline (en haut à droite) posant aux côtés de ses frères René, Georges et Charles – de haut en bas et de gauche à droite.
Bords du carton rigide émoussés.

Ce portrait des quatre frères Destouches en uniforme au col lauré, date de leurs heureuses années d'écolier au lycée du Havre. La photographie, véritable incarnation d'un passé insouciant et révolu, devait indiscutablement revêtir une importance aux yeux des quatre frères, qui reproduiront à l'âge adulte la pose exacte de ce portrait d'enfance pour un second portrait, familial, conservé dans la collection de François Gibault (Anton, Sonia, « Louis-Ferdinand Céline, d'un Havre à l'autre : entre autofiction, transposition et imaginaire », *Le Territoire littéraire du Havre dans la première moitié du XXe siècle*, 2013, fig. 20, photographie prise vers 1905).

Notre photographie est reproduite en page 11 de l'*Album Céline* (Gallimard, 1977).
Né en 1865 dans cette même ville, Fernand Destouches devenu maréchal des logis puis triste employé d'assurances, en garde une passion pour la mer et ses vaisseaux. Il occupe une place de choix dans le second roman de son fils, *Mort à crédit*, dans lequel Céline noircit encore davantage les aspirations avortées et l'impossible caractère de son père pour le personnage d'Auguste, père de Ferdinand :

« Mon père il était pas commode. Une fois sorti de son bureau, il mettait plus que des casquettes, des maritimes. Ç'avait été toujours son rêve d'être capitaine au long cours. Ça le rendait bien aigri comme rêve. [...] C'était un gros blond, mon père, furieux pour des riens, avec un nez comme un bébé tout rond, au-dessus de moustaches énormes. Il roulait des yeux féroces quand la colère lui montait. Il se souvenait que des contrariétés. Il en avait eu des centaines. Au bureau des Assurances, il gagnait cent dix francs par mois. En fait d'aller dans la marine, il avait tiré au sort sept années dans l'artillerie. Il aurait voulu être fort, confortable et respecté. Au bureau de la Coccinelle ils le traitaient comme de la pane. L'amour-propre le torturait et puis la monotonie. Il n'avait pour lui qu'un bachot, ses moustaches et ses scrupules. Avec ma naissance en plus, on s'enfonçait dans la mistoufle. » (*Mort à crédit*, Denoël & Steele, 1936)

Ses trois oncles figurant sur la photographie – René, Georges et Charles – sont immortalisés et délicieusement malmenés dans *Mort à crédit* :

Rodolphe (René Destouches)

« Mais le plus cloche de la famille, c'était sûrement l'oncle Rodolphe, il était tout à fait sonné. Il se marrait doucement quand on lui parlait. Il se répondait à lui-même. Ça durait des heures. Il voulait vivre seulement qu'à l'air. Il a jamais voulu tâter d'un seul magasin, ni des bureaux, même comme gardien et même de nuit. Pour croûter, il préférait rester dehors, sur un banc. Il se méfiait des intérieurs. Quand vraiment il avait trop faim, alors, il venait à la maison. Il passait le soir. C'est qu'il avait eu trop d'échecs. La "bagotte", son casuel des gares, c'était un métier d'entraînement. Il l'a fait pendant plus de vingt ans. Il tenait la ficelle des "Urbaines", il a couru comme un lapin après les fiacres et les bagages, aussi longtemps qu'il a pu. Son coup de feu c'était le retour des vacances. Ça lui donnait faim son truc, soif toujours. Il plaisait bien aux cochers. À table, il se tenait drôlement. Il se levait le verre en main, il trinquait à la santé, il entonnait une chanson... Il s'arrêtait au milieu... Il se pouffait sans rime ni raison, il en bavait plein sa serviette... [...] Il avait toujours froid aux pieds. Il a compliqué les choses il s'est mis avec une "Ribaude", une qui faisait la postiche, la Rosine, à l'autre

porte, dans une caverne en papier peint. Une pauvre malheureuse, elle crachait déjà ses poumons. Ça a pas duré trois mois. Elle est morte dans sa chambre même au "Rendez-vous". Il voulait pas qu'on l'emmène. Il avait bouclé sa lourde. Il revenait chaque soir coucher à côté. C'est à l'infection qu'on s'est aperçu. Il est devenu alors furieux. Il comprenait pas que les choses périssent. C'est de force qu'on l'a enterrée. Il voulait la porter lui-même, sur "un crochet", jusqu'à Pantin. Enfin, il a repris sa faction en face l'Esplanade, ma mère était indignée. "Habillé comme un chienlit ! avec un froid comme il y en a ! c'est vraiment un crime !" Ce qui la tracassait surtout, c'est qu'il mette pas son pardessus. Il en avait un à papa. On m'envoyait pour me rendre compte, moi qu'avais pas l'âge je pouvais passer le tourniquet franco sans payer. Il était là, derrière la grille, en troubadour. Il était redevenu tout souriant Rodolphe. "Bonjour ! qu'il me faisait. Bonjour, mon petit fi !... Tu la vois hein ma Rosine'..." Il me désignait plus loin que la Seine, toute la plaine... un point dans la brume... "Tu la vois" Je lui disait "Oui". Je le contrariais pas. Mes parents je les rassurais. Tout esprit Rodolphe ! À la fin de 1913, il est parti dans un cirque. On a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. On l'a jamais revu » (*Mort à crédit,* Paris, Gallimard, coll. Folio, 1952, p. 62-63.)

Antoine (Georges Destouches)

« Son frère, Antoine, c'était autre chose. Il avait vaincu brutalement tous les élans de la vadrouille, d'une façon vraiment héroïque. Il était né lui aussi tout près du grand Sémaphore... Quand leur père à eux était mort, un professeur de Rhétorique, il s'était précipité dans les "Poids et Mesures" une place vraiment stable. Pour être tout à fait certain il avait même épousé une demoiselle des "Statistiques". Mais ça revenait le tracasser des envies lointaines... Il gardait du vent dans la peau, il se sentait pas assez enfoui, il arrêtait pas de s'étriquer. Avec sa femme, il venait nous voir au Jour de l'An. Tellement ils faisaient d'économies, ils mangeaient si mal, ils parlaient à personne, que le jour où ils sont crounis, on se souvenait plus d'eux dans le quartier. Ce fut la surprise. Ils ont fini francsmaçons, lui d'un cancer, elle d'abstinence. On l'a retrouvée sa femme, la Blanche, aux Buttes-Chaumont. C'est là qu'ils avaient l'habitude de passer toujours leurs vacances. Ils ont mis quand même quarante ans toujours ensemble, à se suicider » (*Mort à crédit,* Paris, Gallimard, coll. Folio, 1952, p. 60-61).

Arthur (Charles Destouches)

« On avait encore l'oncle Arthur, c'était pas non plus un modèle ! La chair aussi l'a débordé. Mon père se sentait pour lui une sorte de penchant, une certaine faiblesse. Il a vécu en vrai bohème, en marge de la société, dans une soupente, en cheville avec une bonniche. Elle travaillait au restaurant devant l'École Militaire. Grâce à ça, il faut en convenir, il arrivait à bien bouffer. Arthur c'était un luron, avec barbiche, velours grimpant, tatanes en pointe, pipe effilée. Il s'en faisait pas. Il donnait fort dans la "conquête". Il tombait malade souvent et fort gravement à l'époque du terme. Alors il restait des huit jours couché avec ses compagnes. Quand on allait le voir le dimanche, il ne se tenait pas toujours très bien, surtout avec ma mère. Il la lutinait un peu. Ça foutait mon vieux hors de lui. En sortant il jurait cent vingt mille diables qu'on y retournerait plus jamais. "Vraiment, cet Arthur ! Il a des manières ignobles !..." On revenait quand même. » (*Mort à crédit,* Paris, Gallimard, coll. Folio, 1952, p. 60-61).

Incroyable relique des jeunesses heureuses et regrettées des oncles et du père de Louis Destouches à la Belle Époque, auxquelles l'écrivain consacre de poignants passages dans *Mort à crédit.*

2 000 €

26. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Charles DELHAYE DESTOUCHES]

Portrait photographique de Charles Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline, et de sa famille

A. Lauga | Paris [ca. 1900] | 14,2 x 10,5 cm | 1 photographie

+ DE PHOTOS

Portrait photographique de Charles Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline posant avec sa femme et sa jeune fille Charlotte Destouches, la cousine « Lolotte » de Céline, sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio parisien A. Lauga.

Un manque dans le coin inférieur droit. Quelques traces de colle sur les bords. Légende manuscrite au dos.

La vie de bohème de l'oncle Charles Destouches est contée à travers les excès du personnage de l'oncle Arthur dans *Mort à crédit :* « Il a vécu en vrai bohème, en marge de la société, dans une soupente, en cheville avec une bonniche. Elle travaillait au restaurant devant l'École Militaire. Grâce à ça, il faut en convenir, il arrivait à bien bouffer. Arthur c'était un luron, avec barbiche, velours grimpant, tatanes en pointe, pipe effilée. Il s'en faisait pas. Il donnait fort dans la "conquête". »

Mais la véritable histoire tragique de la mort de sa femme Joséphine, qui figure sur la photo, emportée par le choléra malgré les soins du docteur Proust – le frère de Marcel – se retrouve dans le personnage de l'oncle Rodolphe. Réunissant les vies de deux de ses oncles, Céline garde le caractère simplet de René et le deuil de Charles Destouches pour le personnage de Rodolphe qui perd la raison après la mort de sa femme

phtisique : "Elle est morte dans sa chambre même au 'Rendez-vous'. Il voulait pas qu'on l'emmène. Il avait bouclé sa lourde. Il revenait chaque soir coucher à côté. C'est à l'infection qu'on s'est aperçu. Il est devenu alors furieux. Il comprenait pas que les choses périssent. C'est de force qu'on l'a enterrée. Il voulait la porter lui-même, sur "un crochet", jusqu'à Pantin. [...] "Bonjour ! qu'il me faisait. Bonjour, mon petit fi !... Tu la vois hein ma Rosine'..." Il me désignait plus loin que la Seine, toute la plaine... un point dans la brume... "Tu la vois" Je lui disait "Oui". Je le contrariais pas. »

1 200 €

+ DE PHOTOS

27. [Louis-Ferdinand CÉLINE & René DESTOUCHES]

Portrait de René Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline

S. n. | s. l. [ca. 1930] | 12,5 x 17,8 cm | 1 photographie

Rare portrait photographique de René Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline.

Mention « René Destouches » au dos.

René Destouches reste employé toute sa vie à divers menus travaux à la suite d'une grave chute du haut de la falaise de Sainte-Adresse. Céline lui consacre des passages dans *Mort à crédit* sous les traits de l'oncle Rodolphe : « Mais le plus cloche de la famille, c'était sûrement l'oncle Rodolphe, il était tout à fait sonné. Il se marrait doucement quand on lui parlait. Il se répondait à lui-même. Ça durait des heures. Il voulait vivre seulement qu'à l'air. Il a jamais voulu tâter d'un seul magasin, ni des bureaux, même comme gardien et même de nuit. Pour croûter, il préférait rester dehors, sur un banc. Il se méfiait des intérieurs. Quand vraiment il avait trop faim, alors, il venait à la maison. Il passait le soir. C'est qu'il avait eu trop d'échecs. La "bagotte", son casuel des gares, c'était un métier d'entraînement. Il l'a fait pendant plus de vingt ans. Il tenait la ficelle des "Urbaines", il a couru comme un lapin après les fiacres et les bagages, aussi longtemps qu'il a pu. »

1 200 €

+ DE PHOTOS

28. [Louis-Ferdinand CÉLINE & René DESTOUCHES]

Portrait en pied de René Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline, et de sa femme

S. n. | s. l. [ca. 1930] | 8,4 x 13,3 cm | 1 carte postale photographique

Rare portrait photographique de René Destouches, oncle de Louis-Ferdinand Céline accompagné de sa femme, Pauline Dauteville.
Tirage argentique d'époque.
Mention « M. et Mme Destouches » au dos. Un petit manque angulaire et d'infimes traces de pliure.

René Destouches, frère de Fernand Destouches, se marie avec Pauline Dauteville, avec qui il a deux enfants. Céline emprunte son caractère lunaire, hérité d'une chute de la falaise de Sainte-Adresse (« il était tout à fait sonné. Il se marrait doucement quand on lui parlait. Il se répondait à lui-même ») et les travaux de peine qu'il enchaîna sa vie durant pour le personnage de l'oncle Rodolphe dans *Mort à crédit*. Afin de noircir le tableau encore davantage, Céline a sans doute prêté à l'oncle Rodolphe des éléments de la vie d'un autre de ses oncles, Charles Destouches, dont la femme avait disparu tragiquement à l'âge de vingt-huit ans : « Une pauvre malheureuse, elle crachait déjà ses poumons. Ça a pas duré trois mois » (*Mort à crédit*, coll. Folio, Paris, Gallimard, 1952, p. 63).

1 000 €

29. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Amélie DESTOUCHES]

Portrait photographique de la tante de Louis-Ferdinand Céline, accompagnée de sa fille et de son mari

Studio Louis | Bucarest 14 juin 1877 | 6,7 x 10 cm | 1 photographie

+ DE PHOTOS

Rare portrait photographique d'Amélie Destouches, tante de Louis-Ferdinand Céline, au format carte cabinet sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio Louis.
Légendes manuscrites « Suzannica 3 ans, Bucarest ce 14 juin 1877 » et « Zenon Zawirski » d'une autre main, au dos.
Le portrait est réalisé par les studios Louis, au 127 Calea Mosilor à Bucarest.

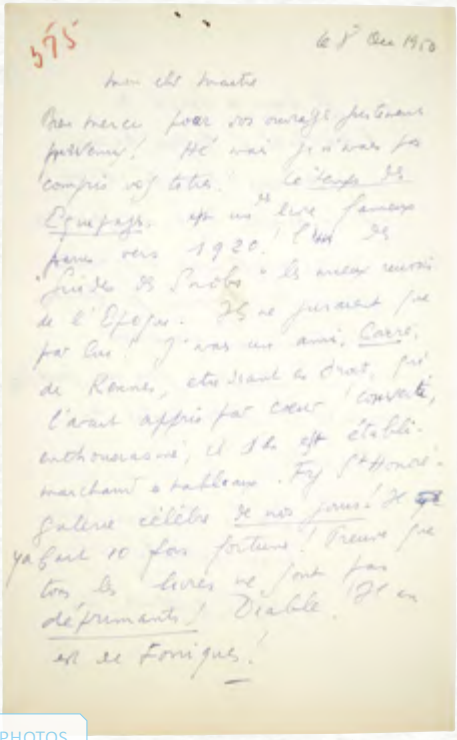
Amélie épouse à vingt-quatre ans le riche roumain Zenon Zawirski, qui pose à ses côtés avec leur fille Zenone Zawirska, alors âgée de trois ans. Céline lui consacre un portrait peu flatteur dans *Mort à crédit*, et emprunte ses traits pour le personnage de la tante Hélène, dont il transpose les aventures slaves en Russie et non en Roumanie. Encore vivante à l'époque de la rédaction du roman, Céline fait pourtant mourir son personnage dans le déshonneur et la honte :
« Elle a pris tout le vent dans les voiles. Elle a bourlingué en Russie. À Saint-Pétersbourg, elle est devenue grue. À un moment, elle a eu tout, carrosse, trois traîneaux, un village rien que pour elle, avec son nom dessus. Elle est venue nous voir au Passage, deux fois de suite, frusquée, superbe, comme une princesse et heureuse et tout. Elle a terminé très tragiquement sous les balles d'un officier. Y avait pas de résistance chez elle. C'était tout viande, désir, musique. Il rendait papa, rien que d'y penser. Ma mère a conclu en apprenant son décès : "Voilà une fin bien horrible ! Mais c'est la fin d'une égoïste !" »

1 500 €

30. Louis-Ferdinand CÉLINE

Lettre autographe signée adressée à Maître Thorvald Mikkelsen
« Je viens de perdre à l'hospice d'Angers encore une dernière parente »

[Klarskovgaard] 8 décembre 1950 | 21 x 34 cm | 2 pages sur 1 feuillet



575

le 8 Déc 1950

Mon cher Maître

Mes merci pour vos ouvrages précieux
précieux ! Je n'ai pas
compris vos titres. Le "Temps des
Cerises" est un livre fameux
paru vers 1920. L'auteur
fut le Prince de Polignac. Les autres ouvrages
de l'Époque. Je ne pourrais pas
par cœur. J'avais un ami, Carré,
de Rennes, étudiant en droit, qui
l'avait appris par cœur. Converti,
enthousiasmé, il fut établi
marchand de tableaux. Fry l'Honoré
galerie célèbre. Je vous jure ! Il
y a fait 10 fois fortune ! Prouve que
tous les livres ne sont pas
décourageants ! Diable !
et le Fonique !

+ DE PHOTOS

Lettre autographe signée en partie inédite de Louis-Ferdinand Céline adressée à son avocat, Maître Thorvald Mikkelsen. Deux pages rédigées à l'encre bleue sur un grand feuillet de papier blanc ; numéro « 575 » de la main de Céline en haut à gauche au crayon rouge.
Pliures transversales inhérentes à l'envoi.
Cette lettre a été très partiellement retranscrite dans l'*Année Céline 2005*, p. 64.

Belle lettre empreinte d'amertume de Céline qui vient de perdre sa tante Amélie (la tante Hélène de *Mort à crédit*), et observe le monde qu'il a connu lentement disparaître. L'écrivain se réfugie dans les mémoires d'Élisabeth de Gramont, témoins d'une époque grandiose également révolue.

Depuis son exil danois, Céline apprend avec tristesse la mort de sa tante Amélie, dernier membre de la famille Destouches : « **Je viens de perdre à l'hospice d'Angers encore une dernière parente** ». L'écrivain n'a pourtant pas été tendre avec son *alter ego* dans *Mort à crédit*, le personnage de la sulfureuse tante Hélène mourant dans la déchéance et la honte, laissant derrière elle un sillage de galants, d'amants ou de clients : « À Saint-Pétersbourg, elle est devenue grue. [...] Elle est venue nous voir au Passage, deux fois de suite, frusquée, superbe, comme une princesse et heureuse et tout. Elle a terminé très tragiquement sous les balles d'un officier » (*Mort à crédit*).

La véritable tante Amélie s'établit en Roumanie, mariée à un diplomate, Zenon Zawirski. Malheureusement, la réalité rattrapa la fiction et Amélie rentra à Paris dans le plus complet dénuement à l'âge de 80 ans. Céline se chargea de la transférer de l'hospice des Petites sœurs des Pauvres de Breteuil jusqu'à l'hôpital d'Angers où elle s'éteint en décembre 1950 (« Que la pauvre femme meure gentiment. Assez de fins tragiques dans la famille ! » avait-il écrit au docteur Camus le 11 juillet 1949). La secrétaire de l'écrivain, Marie Canavaggia, la rencontra avant son arrivée à Angers : « elle avait par moments des gestes et des expressions qui en éclairs me rappelaient son neveu » (13 juillet 1949).

Le dernier membre de sa famille disparu, Céline contemple sa propre fin : « **si ça continue si je rentre jamais en France je foncerai directement au cimetière** ». Dévorant les livres que son avocat fait parvenir afin d'adoucir l'exil de son client, Céline détaille ses lectures du moment : « **Le Temps des équipages [d'Élisabeth de Gramont] est un des livres fameux parus vers 1920 ! L'un des « Guides des Snobs » les mieux réussis de l'Époque** ». Il est assez cocasse d'imaginer Céline se réjouir à la lecture du carnet mondain de cette aristocrate fin-de-siècle, chronique d'un monde si étranger au sien : « **J'avais un ami, Carré, de Rennes, étudiant en droit, qui l'avait appris par cœur ! [...] il s'en est établi marchand de tableaux** ». Dans ses jeunes années d'étudiant en médecine, Céline croisa en effet le chemin de Louis Carré, devenu marchand d'art parisien, exposant tour à tour Paul Klee, Juan Gris, Le Corbusier ou Picasso : « **Il y a fait 10 fois fortune ! Preuve que tous les livres ne sont pas déprimants !** »

En 1947, Céline, poursuivi par la justice française pour son engagement collaborationniste, est reclus au Danemark. C'est en mai 1948, accompagné de Lucette et Bébert qu'il arrive chez son avocat Maître Thorvald Mikkelsen à Klarskovgaard. Ce dernier possède une grande propriété au bord de la mer Baltique et invite l'exilé à y séjourner. Le 21 février 1950, dans le cadre de l'épuration, l'écrivain est condamné définitivement par contumace par la chambre civique de la Cour de justice de Paris pour collaboration à une année d'emprisonnement (qu'il a déjà effectuée au Danemark). Le consul général de Suède à Paris, Raoul Nordling, intervient en sa faveur auprès de Gustav Rasmussen, ministre des Affaires étrangères danois, et parvient à retarder son extradition. Le 20 avril 1951, Jean-Louis Tixier-Vignancour, son avocat depuis 1948, obtient l'amnistie de Céline au titre de « grand invalide de la Grande Guerre » en présentant son dossier sous le nom de Louis-Ferdinand Destouches sans qu'aucun magistrat ne fasse le rapprochement. Céline quittera le Danemark l'été suivant, après trois ans passés chez son avocat.

1 700 €

+ DE PHOTOS

31. [Louis-Ferdinand CÉLINE] Henri de GRAFFIGNY

Pour bien comprendre l'électricité industrielle sans professeur

Albin Michel | Paris 1931 | 12 x 18,5 cm | broché

Édition originale.
Trois petites déchirures en tête et en pied du dos.
Ouvrage orné de 83 figures dans le texte.
L'explication de l'électricité par celui qui a inspiré Louis-Ferdinand Céline pour son personnage de Courtial des Péreires dans *Mort à crédit*.
Rare.

80 €

32. Louis-Ferdinand CÉLINE & Robert DENOËL

Apologie de Mort à crédit suivi de « Hommage à Émile Zola » par Louis-Ferdinand Céline

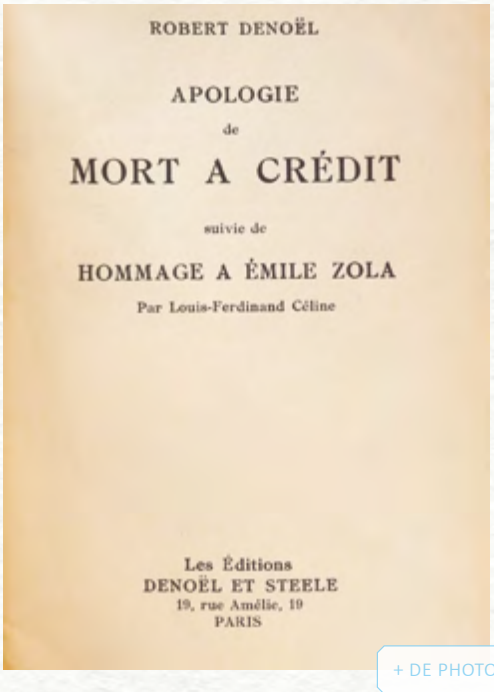
Denoël & Steele | Paris 1936 | 13,5 x 20,5 cm | agrafé

Édition originale.

Une pâle mouillure en marges des plats ayant également affecté tous les feuillets en leurs pieds, trois infimes manques angulaires sur les plats.

Rare mais en l'état.

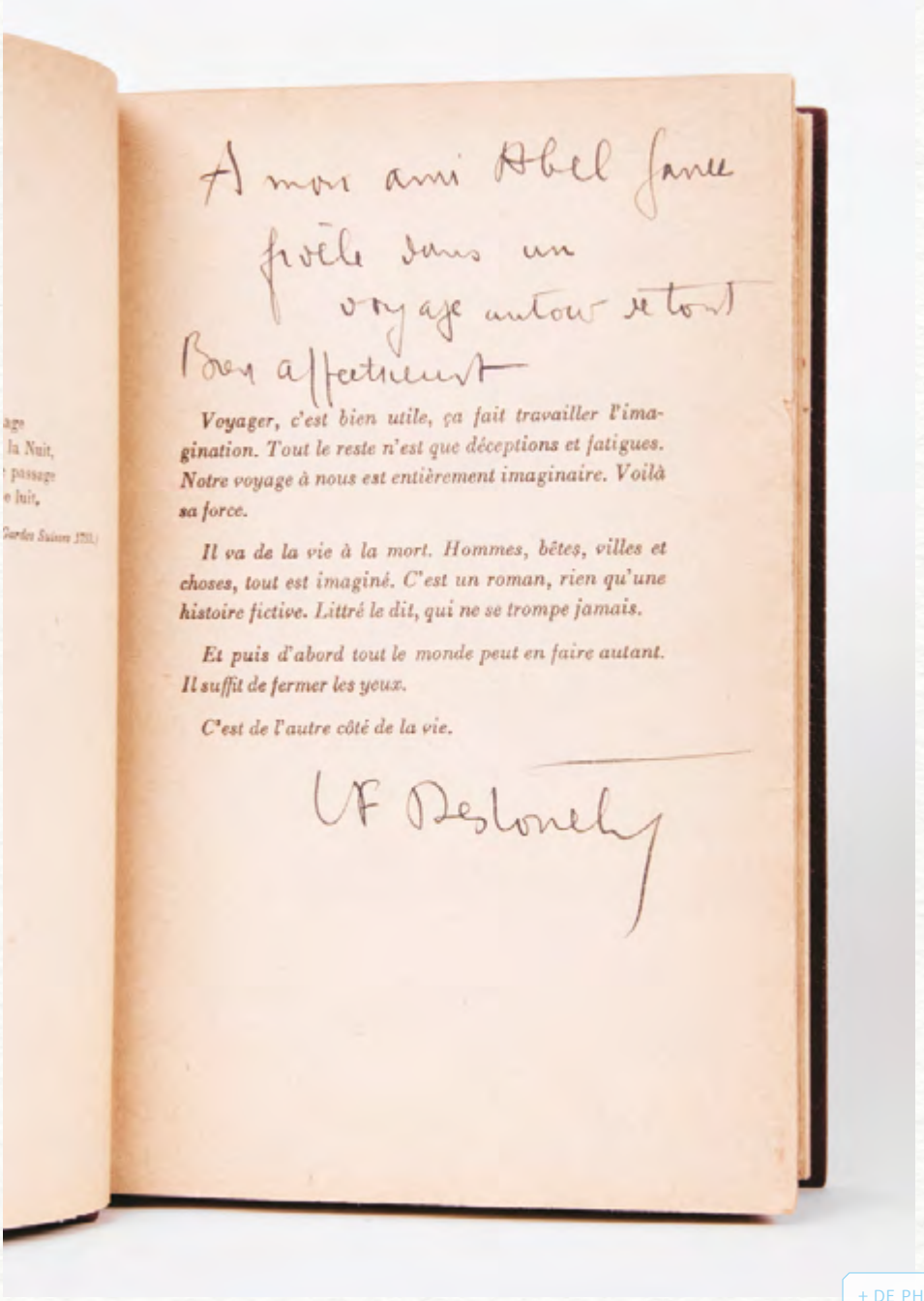
600 €


ROBERT DENOËL

APOLOGIE
de
MORT A CRÉDIT
suivie de
HOMMAGE A ÉMILE ZOLA
Par Louis-Ferdinand Céline

Les Éditions
DENOËL ET STEELE
19, rue Amélie, 19
PARIS

+ DE PHOTOS



A mon ami Abel Gance
fidèle dans un
voyage autour de tout
Bien affectueusement

Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force.

Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais.

Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux.

C'est de l'autre côté de la vie.

LF Destouches

+ DE PHOTOS

33. Louis-Ferdinand CÉLINE

Voyage au bout de la nuit

Denoël & Steele | Paris 1932 | 12 x 19 cm | relié

Édition de l'année de l'originale.
Reliure en plein maroquin bordeaux, dos à cinq nerfs, date en queue, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, tête dorée, étui bordé de maroquin bordeaux, plats recouverts de papier à la cuve, reliure signée Patrice Goy.

Exceptionnel et précieux envoi autographe signé de Louis-Ferdinand Céline à Abel Gance : « À mon ami Abel Gance fidèle dans un voyage autour de tout. LF Destouches. »

Quelques repères de lecture marginaux au crayon de papier infine.

Ami de Gance depuis 1917, Céline sert de « garçon de courses » à l'extravagant réalisateur de cinq ans son aîné et lui voue une grande admiration : « Il restera dans cent ans bien plus de votre cinéma que de mon gros tambour mortuaire ». L'estime est réciproque et Gance comptera au nombre de ses amis pendant les années 1930. Il est le premier à envisager, dès le mois de novembre 1932, une adaptation cinématographique du *Voyage*, projet auquel Céline tenait beaucoup. Abel Gance acheta les droits à Denoël pour 300.000 francs. Impossible défi, il abandonna le projet un an plus tard. Lui succéderont : Claude Autant-Lara, Michel Audiard, Sergio Leone, Federico Fellini, François Dupeyron... Autant d'échecs, malgré la ferveur des cinéastes (« Le voyage n'est pas un film, c'est un renvoi d'ascenseur, le père Céline on lui doit tout ! » – Audiard) et les efforts de Céline (il se rendit à Hollywood en 1934 pour « signer une option de six mois avec Lester Yard

[...] De tous les agents, il m'a semblé le plus apte, le plus coquin »).

Rendez-vous manqué ou rencontre impossible, Céline conclura : « Je laisse rien au cinéma ! Je lui ai embarqué ses effets ! ... toute sa rastaquouèrie-mélo ! ... tout son simili-sensible ! [...] j'ai capturé tout l'émotif ! ... » (*Entretiens avec le professeur Y*). Abel Gance ayant, par la suite, détruit une grande partie de sa correspondance avec son sulfureux ami, cette dédicace constitue un des rares témoignages de la rencontre de deux pionniers du langage artistique moderne.

Bel et unique exemplaire parfaitement établi.

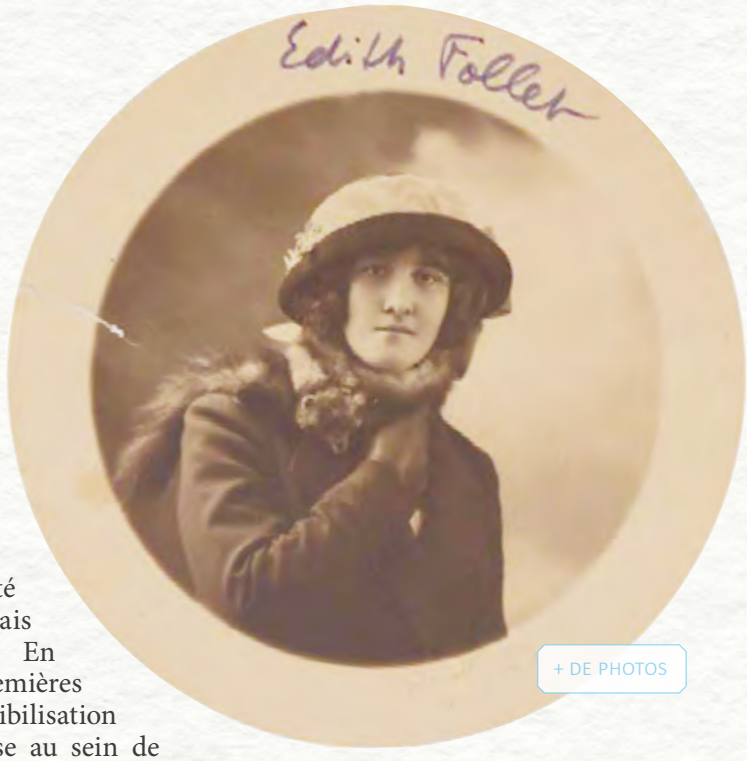
10 000 €

N°s 14 à 17 : quelques reliques autour de ou de Céline

34. [Louis-Ferdinand CÉLINE] Édith FOLLET

Rare et inédit portrait en tondo d'Édith Follet

Reullinger | Paris [ca. 1920] | diamètre 11 cm | 1 photographie



+ DE PHOTOS

Rare et inédit portrait en tondo d'Édith Follet, deuxième femme de Louis-Ferdinand Céline, qu'il épouse en 1919, sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio Reullinger.

La photographie comporte une déchirure marginale restaurée et les légendes manuscrites « Édith Follet » « 1920 » inscrites au verso.

Ce très élégant portrait de la dessinatrice Édith Follet, à notre connaissance inédit, date du début des années 1920 et met un visage sur la « gracieuse brunette d'une distinction froide », qui illustra la thèse en médecine de Céline, souvent considérée comme son tout premier livre, préfigurant le *Voyage au bout de la nuit*.

Céline rencontre Édith Follet en 1918 par le biais du père de la jeune fille, le très respecté docteur rennais Athanase Follet. En route vers ses premières tournées de sensibilisation contre la tuberculose au sein de la mission Rockefeller, Céline dîne chez le docteur en compagnie de sa charmante fille :
« Il avait des yeux extraordinaires, d'un bleu qui changeait selon ses sentiments.
Quand il était contrarié, son regard s'éclaircissait. Ce grand garçon d'un mètre quatre-vingts me donnait l'impression d'être un homme », confie-t-elle soixante-huit ans plus tard. Après son baccalauréat et des mois de chastes tête-à-tête avec la jeune fille de cinq ans sa cadette, Louis Destouches épouse Édith Follet le 10 août 1919 à Quintin.

1 800 €

+ DE PHOTOS

35. [Louis-Ferdinand CÉLINE] Édith FOLLET

La Consultation
Dessin inédit à l'encre signé par Édith Follet, deuxième femme de Louis-Ferdinand Céline

[ca. 1920] | 11,5 x 17 cm | 1 feuille

Dessin érotique à l'encre et au pastel daté et signé réalisé par Édith Follet, deuxième femme de Louis-Ferdinand Céline, qu'il épousa le 10 août 1919.
Mention « La consultation » dans le coin inférieur gauche, et signature « Édith D.[estouches] 1920 ». Importante mais pâle mouillure affectant la partie basse du dessin.
La scène de consultation médicale érotique est dessinée quelques mois après le mariage de l'écrivain avec Édith Follet, dessinatrice issue de la bourgeoisie rennaise.

L'allusion de ce dessin au futur docteur Louis Destouches est sans équivoque. Un dandy en costume apprêté, non sans rappeler les goûts de luxe du jeune Céline, ausculte à genoux une jeune femme dénudée vue de dos.

Nul doute que ce dessin libertin devait motiver le jeune marié qui, en 1920, entame tout juste ses études de médecine. Celles-ci seront justement financées par Édith et sa famille, médecins de père en fils. Édith plonge le spectateur dans l'intimité des premiers moments de son mariage avec le jeune étudiant : « Il utilisait des gros mots, des mots étranges, exotiques, inconnus d'Édith, des mots qui avaient encore la saveur douce et entêtante du fruit défendu. » (Frédéric Vitoux, *La Vie de Céline,* coll. Folio, 2005, p. 210)

350 €

+ DE PHOTOS

36. [Louis-Ferdinand CÉLINE & Colette DESTOUCHES]

Rare portrait enfantin inédit de Colette Destouches, fille de Louis-Ferdinand Céline

S. n. | Menzil | Rennes [ca. 1921] | 14,5 x 21,8 cm | 1 photographie

Rare et inédit portrait d'enfance de Colette Destouches, fille unique de Louis-Ferdinand Céline, née en 1920, sur papier albuminé contrecollé sur un carton du studio Menzil.
Légende manuscrite « Colette Destouches » inscrite au recto et verso, avec la mention « 1920 ».

Le portrait est réalisé par la maison Menzil, 6 rue Beaumont, Rennes, ville où Céline rencontra et passa quelques années en compagnie d'Édith Follet, sa deuxième femme et mère de Colette.
Cette photographie de Colette Destouches, qui n'a que quelques mois, est à notre connaissance inédite. Céline garda sa vie durant une affection pour sa fille qu'il vit régulièrement à Rennes, Genève et Paris, et qui fut « sûrement plus possessif à sa façon avec elle qu'il ne l'avait été avec aucune de ses épouses, de ses maîtresses.

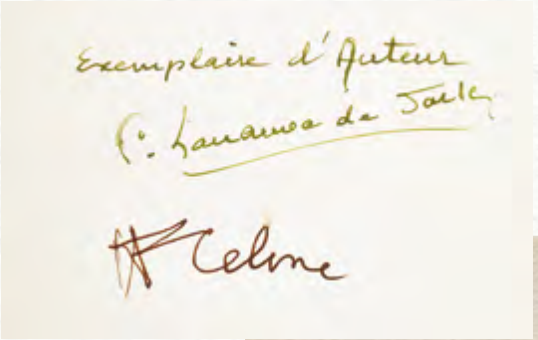
Il avait rêvé pour elle un avenir glorieux, d'une carrière médicale, comme pour resserrer leur complicité » (Frédéric Vitoux, *La Vie de Céline*, coll. Folio, 2005, p. 636).

500 €

37. Louis-Ferdinand CÉLINE

Lettre à J.-B. Sartre ou *À l'agité du bocal*
L'exemplaire de Louis-Ferdinand Céline

Pierre Lanauve de Tartas | Paris 1948 | 14 x 20 cm | en feuilles

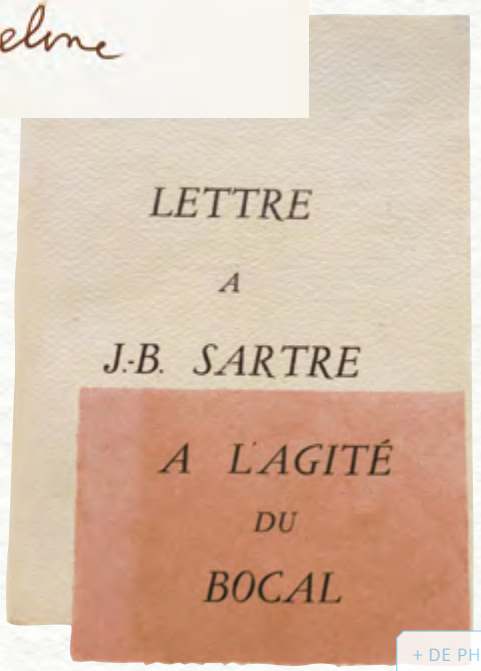


Édition originale, un des 150 exemplaires sur B.F.K. de Rives, seul tirage après 50 autres grands papiers.
Quelques discrètes restaurations au dos et plats de couverture.
Au colophon, notre exemplaire est exceptionnellement enrichi de la très rare signature manuscrite de Louis-Ferdinand Céline, alors en exil au Danemark.
L'éditeur, Pierre Lanauve de Tartas, a précisé, juste au dessus de la signature de Céline, « Exemplaire d'auteur ».

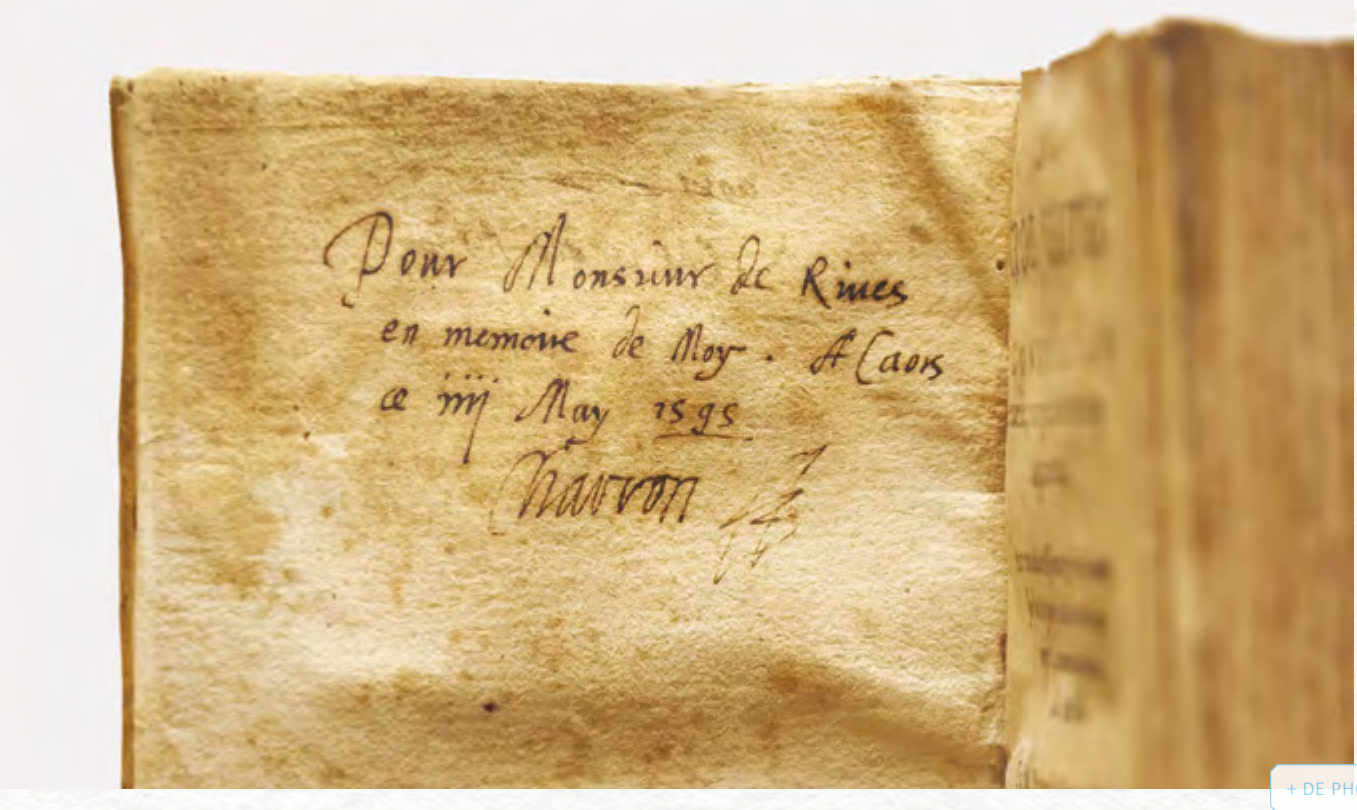
Ce très rare exemplaire d'auteur porte effectivement, imprimé sur le premier plat, le titre initial de l'ouvrage : *Lettre à J. B. Sartre*. Nous joignons le papillon volant portant le titre définitif « À l'agité du bocal » et qui a été encollé sur l'intégralité du tirage diffusé par la suite.

Unique et personnel exemplaire de Louis-Ferdinand Céline de sa cinglante réponse à Jean-Paul Sartre, qui, dans *Réflexions sur la question juive*, l'avait accusé d'avoir été payé par les Allemands sous l'Occupation pour avoir tenu de telles et indéfendables positions antisémites.

6 800 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

38. Pierre CHARRON

Les Trois Veritez

Par S. Millanges | à Bourdeaus 1595 | in-8 (10,5 x 16 cm) | (24) 176 pp ; (8) 775 pp (1) | relié

Troisième édition après l'originale parue à Bordeaux en 1593 et une seconde parisienne en 1594. L'exemplaire porte une mention de seconde édition car elle est la deuxième à paraître à Bordeaux.

Rarissime envoi autographe signé de l'auteur en page de garde : « Pour Monsieur de Rives en memoire de moy. A Caors ce iiij [4] may 1595. Charron. » Il s'agit certainement de Jean III du Rieu, seigneur de Rives, qui appartenait à la famille d'Antoine Hébrard de Saint-Sulpice, évêque de Cahors. Pierre Charron avait été appelé par ce même évêque à Cahors comme théologal, et devint son vicaire durant six ans.

Reliure en plein vélin à rabats d'époque, dos lisse muet.
Large jaunissure de la page de garde jusqu'à la page 30, puis moindre, en milieu de page sur toute la première partie et jusque vers la page 120 de la seconde partie. Cette jaunissure reprend de la page 760 à la fin.

Premier écrit de Pierre Charron, qui développe dans cet ouvrage polémique à l'égard du protestantisme trois grandes « vérités » : la religion est nécessaire, le christianisme est révélé et seule l'Église romaine est la véritable Église. C'est particulièrement ce dernier point que l'auteur s'efforce de démontrer. Cette troisième partie est si importante qu'elle possède sa propre page de titre et occupe les deux tiers du livre.

À Bordeaux, Pierre Charron rencontra Montaigne dont les idées imprégnèrent ses œuvres et sa pensée. Il se lièrent d'une si profonde amitié que Montaigne désigna Charron comme héritier du blason de sa maison.

Les ex-dono ou envois autographes de grands humanistes du XVIe siècle sont d'une excessive rareté.

15 000 €

39. Cyril COLLARD

Les Nuits fauves

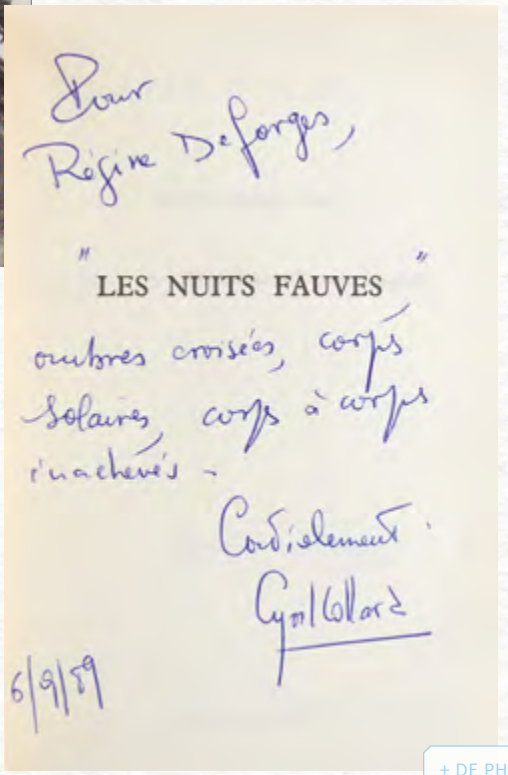
Flammarion | Paris 1989 | 11 x 20 cm | broché

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.
Bel exemplaire.

Très rare et touchant envoi autographe signé de Cyril Collard à Régine Deforges : « Pour Régine Deforges, « [Les Nuits Fauves] », ombres croisées, corps solaires, corps à corps inachevés. Cordialement. Cyril Collard. 6/9/89. »

Une des plus belles provenances pour ce roman autobiographique des années de libération sexuelle brisées par l'apparition du Sida, adressé à la plus fervente libertine de son temps, première éditrice de livres érotiques et autrice à succès de romans sulfureux.

1 500 €


Pour
Régine Deforges,

" LES NUITS FAUVES "

ombres croisées, corps solaires, corps à corps inachevés -

Cordialement.
Cyril Collard

6/9/89

+ DE PHOTOS

40. René DAUMAL & Étienne COURNAULT

Le Contre Ciel

Université de Paris | Paris 1936 | 15,5 x 20,5 cm | broché

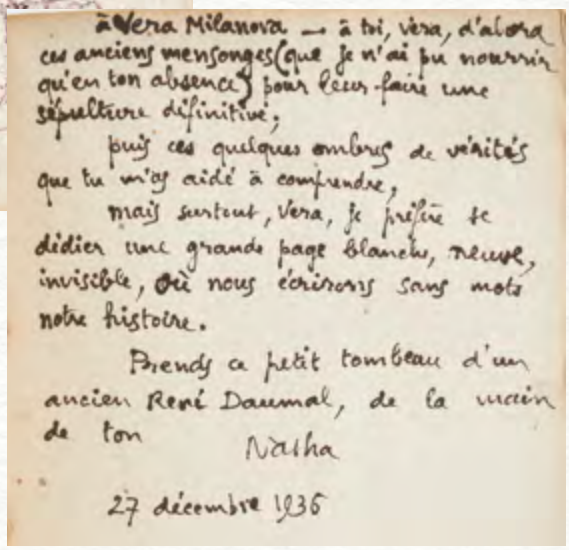
+ DE PHOTOS

Édition originale, un des 230 exemplaires numérotés sur Auvergne, le nôtre un des 75 exemplaires hors commerce, seul tirage après 10 chine et quelques hors commerce, exemplaire spécialement imprimé pour René Daumal.

Ouvrage illustré en frontispice d'une lithographie originale d'Étienne Cournault.
Infimes piqûres sans gravité en marges des plats.
Bel exemplaire complet de sa bande annonce.

Exceptionnel et superbe envoi autographe signé du 27 décembre 1936 de René Daumal à sa future compagne Véra Milanova : « À Véra Milanova – à toi Véra, d'abord ces anciens mensonges (que je n'ai pu nourrir qu'en ton absence) pour leur faire une sépulture définitive ; puis ces quelques ombres de vérités que tu m'as aidé à comprendre ; mais surtout, Véra, je préfère te dédier une grande page blanche, neuve, invisible, où nous écrirons sans mots notre histoire. Prends ce petit tombeau d'un ancien René Daumal, de la main de ton Nasha. 27 décembre 1936. »

9 000 €


à Vera Milanova — à toi, Vera, d'abord ces anciens mensonges (que je n'ai pu nourrir qu'en ton absence) pour leur faire une sépulture définitive,

puis ces quelques ombres de vérités que tu m'as aidé à comprendre,

mais surtout, Vera, je préfère te dédier une grande page blanche, neuve, invisible, où nous écrirons sans mots notre histoire.

Prends ce petit tombeau d'un ancien René Daumal, de la main de ton Nasha

27 décembre 1936

41. Eugène DELACROIX

Lettre autographe à « Julie » (Louise de Pron)
« Je voudrais circuler avec ton sang dans les veines et aller dans ton cœur, y voir si je l'occupe tout entier »

Mercredi 5 novembre [1823] | 19,7 x 29,9 cm | 1 page sur 1 feuille rempliée

Lettre autographe datée du peintre Eugène Delacroix à sa passion de jeunesse, la mystérieuse « Julie », désormais identifiée comme étant Madame de Pron, de son nom de jeune fille Louise du Bois des Cours de La Maisonfort épouse de Louis-Jules Baron Rossignol de Pron et fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine et ami de Chateaubriand.

27 lignes sur un feuillet remplié. Deux déchirures marginales à la pliure du feuillet. Discrètes déchirures en partie supérieure. Note au crayon d'un précédent bibliographe en partie supérieure droite (« nº 11 »).

Cette lettre demeure l'une des dernières à son amante en main privée, l'ensemble de la correspondance de Delacroix à Madame de Pron étant conservé au Getty Research Institute (Los Angeles).
Elle fut transcrite uniquement dans le *Burlington Magazin*e de septembre 2009, à l'occasion du long article de Michèle Hanoosh, Bertrand et Lorraine Servois dont les recherches révélèrent enfin l'identité de la fameuse destinataire.

« Aime-moi comme je t'aime, comme l'amour veut qu'on aime. »

Écrivant dans le feu de la passion, le jeune Eugène laisse libre court à sa verve amoureuse dans cette véritable œuvre d'art épistolaire où se mêlent désirs et souvenirs, romantisme et prosaïsme, et d'où semblent déjà sourdre les grands thèmes picturaux du génie Delacroix.
En avril 1822, alors qu'il présente au Salon sa première grande toile *Dante et Virgile aux Enfers*, Delacroix découvre le Paradis grâce à sa rencontre avec Madame de Pron, maîtresse de son ami intime Charles Soulier qui le charge de réaliser le portrait de son fils, Adrien. Nul ne sait si ce portrait qui n'a jamais été retrouvé fut achevé un jour, mais il servit de prétexte aux rencontres secrètes des deux amants dans l'atelier de la rue de Grès. La beauté de Louise avait été immortalisée quelques années plus tôt par le trait délicat d'Élisabeth Vigée-Lebrun, qui réalisa un portrait d'elle coiffée à l'orientale dans une pose de naturelle élégance.

Leur aventure dura à peine plus d'une année, mais fut l'une des plus intenses passions de la vie de l'artiste. Il ne fut pourtant pas le seul amant de cette femme étonnante dont le mari alcoolique et violent venait juste d'être interné à la maison Royale de Charenton après avoir été déclaré fou. Seule, Madame de Pron trouva réconfort dans les bras d'un aréopage d'amants, parmi lesquels Soulier, l'ami de Delacroix, et le général de Coëtlosquet qu'elle épousera après l'officialisation de son divorce en 1829. Ces liaisons scandaleuses n'auraient sous aucun prétexte pu être rendue publique ; et Delacroix, dans ses lettres et ses cahiers, surnomma donc son amante « Julie » **(en référence à *La Nouvelle Héloïse),* « J. » ou « la Cara ». Sa discrétion fut telle que même ses biographes ne purent jusqu'à récemment déceler la mystérieuse identité de la plus brûlante passion de Delacroix. Le futur peintre de harems d'Alger, fut donc lui-même l'un des hommes de l'androcée de Madame de Pron. S'il respecte ses rivaux, dont l'un est un ami intime et l'autre un futur commanditaire pour lequel il peindra plus tard sa surprenante *Nature morte au homard*, (Musée du Louvre) Delacroix souffre cependant de la polyandrie de sa maîtresse, tandis que lui-même délaissait Émilie Robert, son amante et modèle pour les** *Scènes du Massacre de Scio.*

Les lettres de Delacroix portent la marque de cette douloureuse inconstance de « Julie », et de la précarité de cet amour fou pour une aristocrate de haute lignée, mariée, mère, de douze ans son aînée et déjà promise à son noble et riche cousin. Mais peu importe car « **L'amour […] est un tyran: il veut tout, et quand il a tout, il voudrait l'impossible. »**

La beauté des lettres d'amour de l'amant partage avec la perfection des œuvres du peintre le même secret ; Delacroix en multiplie les esquisses avant de laisser sa plume et son pinceau exprimer sa passion. Ainsi lit-on dans son fameux *Journal* plusieurs brouillons de ses missives enflammées à « J. ». Pourtant, nous n'avons trouvé nulle trace de cette incroyable déclaration éminemment picturale rédigée au retour d'une de leurs rencontres amoureuses et dont les mots et les images jaillissent de la plume du fougueux amant qui continue à croquer en songe sa maîtresse **: « rentrant dans ta petite chambre adorée, et où reposent toutes tes grâces dans ce lit que mon amour jaloux ne peut partager ».**

Telle une de ces peintures, cette lettre fait écho à la fascination du peintre pour l'anatomie des corps écorchés, « **Je voudrais circuler avec ton sang dans les veines et aller dans ton cœur, y voir si je l'occupe tout entier. » ;** traverse les cauchemars de l'auteur de *La mort de Sardanapale*, « **Me coucher! C'est me séparer de toi une seconde fois, […] et qui sait ce que m'apportera le vague des songes. Sera-ce ta douce image ? Ou ma triste imagination enfantera-t-elle encore des monstres horribles ? » ;** et emporte sur un carré de toile chaque parcelle du corps de son amante : « **Pourquoi est-ce que je baise encore mon mouchoir qui t'a touchée tout à l'heure, qui t'a touchée partout. »**

Une des plus belles lettres de Delacroix, et dernières en main privée, adressée à sa maîtresse « Julie », dont l'identité est longtemps restée inconnue des biographes du peintre.

8 500 €

Dis moi ami cherie que tu ne regrette pas les instants delicieux que tu donnes à ton ami : dis moi que tu ne m'en veux pas : je reste bien tout plein de douceur et ta jolie petite main bienfaisante je n'ai vraiment pas croire un mot pour gâter un bonheur aussi complette. aurais tu eu le courage d'un garde rancune en restant dans ta petite chambre adorée, et en repassant toute tes graces dans elle que mon amour jalouse ne peut partager ? aime moi comme je t'aime, comme l'amour veut qu'on aime. en être une parcelle de ces divines puissance, c'est le tromper, c'est aller contre son vœu. tu le sais c'est un tyran : il veut tout, et quand il a tout il voudrait d'autre chose. je voudrais circuler avec ton sang dans les veines et aller dans ton cœur voir si je l'occupe tout entier. Dis moi je l'occupe et te hantais je ?

Encore une fois ne refuse rien au tendre amour. Pourquoi est ce que je baise encore mon mouchoir qui t'a touchée tout à l'heure, qui t'a touchée partout ? Oserais tu dire qu'il est folie : de toi que me dois je pas aimer ? quel moment que celui où il faut quitter ce qu'on aime ! quelle folie de jusqu'à ce qu'on retrouve et qu'on presse encore ! Demain je te verrai. que tes yeux me disent que tu m'aimes. Mais ce pas ! demain soit tu m'écrivis pour que je lise aussitôt vendredi, dans cette maudite journée qui amait du cette divine. que je relise ce qu'aujourd'hui et bien long encore de toi, amour, pendant ce jour là qui me paraîtra une éternité. —

Adieu, aime moi comme je t'aime. Une caresse ! c'est une jouissance aussi seconde fois, car ton souvenir est encore avec moi et qui fait ce que m'apportera le cœur des pages. Jusqu'où ta douce image ? ou ma triste imagination enfantera t'elle encore de ces monstres horribles ? Il est tard : je ne puis encore revenir au souvenir de ma fiancée. toi tu dors profondément. si je pouvais t'occuper en songe. adieu, il faut en finir — amour, encore encore —— Merci. Gaet.

42. Eugène DELACROIX

Lettre autographe inédite à « Julie » (Louise de Pron)
« Trompe-moi si tu veux, je te croirai, je veux tant te croire et j'en ai si besoin »

[ca. 1823] | 12 x 18,2 cm et 10 x 15,5 cm | 6 pages sur 2 feuillets remplies

Lettre autographe en presque totalité inédite du peintre Eugène Delacroix à sa passion de jeunesse, la mystérieuse « Julie », désormais identifiée comme étant Madame de Pron, de son nom de jeune fille Louise du Bois des Cours de La Maisonfort épouse de Louis-Jules Baron Rossignol de Pron et fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine et ami de Chateaubriand.

90 lignes, 6 pages sur deux feuillets remplies. Quelques biffures et deux annotations de bibliographe au crayon en partie supérieure de la première page (« nº 114 »).

Cette lettre est l'une des dernières à son amante en main privée, l'ensemble de la correspondance de Delacroix à Madame de Pron étant conservé au Getty Research Institute (Los Angeles).
Seules neuf des quatre-vingt-dix lignes de cette lettre inédite furent transcrites dans le *Burlington Magazine* de septembre 2009, à l'occasion du long article de Michèle Hanoosh, Bertrand et Lorraine Servois dont les recherches révélèrent enfin l'identité de la fameuse destinataire.

Sublime lettre d'amour d'Eugène Delacroix âgé de vingt-quatre ans, adressée à son amante Madame de Pron, de douze ans son aînée, qui déchaîna chez lui la plus vive passion. Cet épisode de jeunesse du peintre, alors considéré comme l'étoile montante du Romantisme, est longtemps demeuré un mystère dans la biographie de Delacroix, qui prit soin de conserver l'anonymat de son amante grâce à divers pseudonymes : la « Cara », « la dame des Italiens », ou encore « Julie », comme dans cette lettre, en référence au fameux roman épistolaire *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Pour des raisons évidentes, Delacroix ne signa aucune lettre de son nom dans sa correspondance avec la dame.

Grande figure de l'aristocratie légitimiste, la destinataire de cette lettre enfiévrée est Madame de Pron, fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine, ami de Chateaubriand. Sa beauté fut immortalisée en 1818 par Élisabeth Vigée-Lebrun, qui réalisa son portrait au pastel, coiffée à l'orientale.

La rencontre de Delacroix et de Madame de Pron eut lieu en avril 1822 lors de la commande du portrait du fils de celle-ci, Adrien, élève au lycée Impérial (actuel lycée Louis-le-Grand). Delacroix avait été commissionné pour le portrait par son ami intime Charles Soulier, amant de Madame de Pron, qui bien malgré lui servit d'entremetteur à Delacroix. En l'absence de Soulier parti en Italie, le peintre et la jeune femme nouèrent une relation amoureuse intense. La commande de portrait devint un prétexte à leurs tendres rendez-vous dans son atelier de la rue de Grès tandis que nulle trace de peinture de l'enfant n'a encore été retrouvée à ce jour.

Leur aventure dura à peine plus d'une année, mais fut l'une des plus intenses passions de la vie de l'artiste.

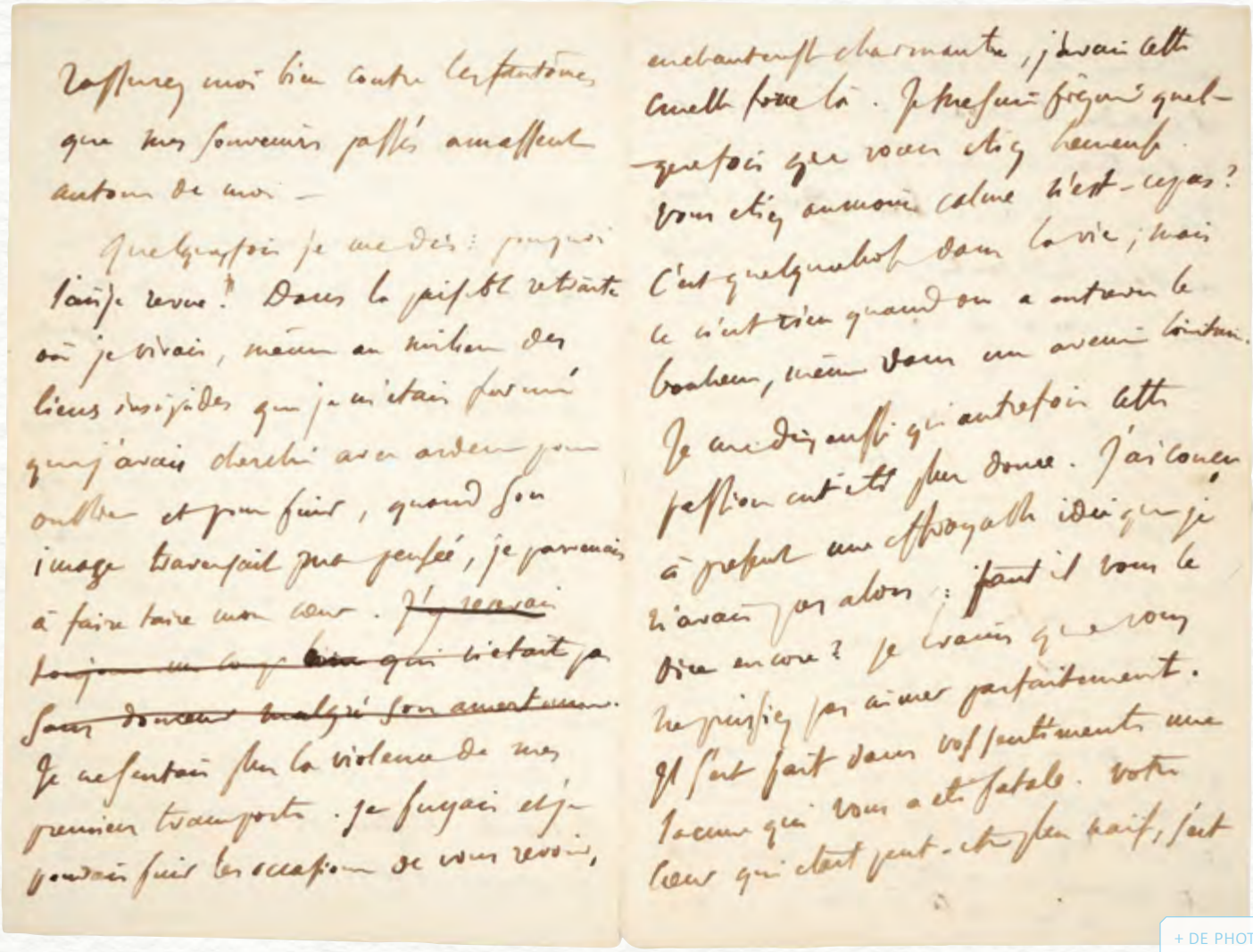
Notre missive doit sans doute correspondre aux derniers feux de leur relation, au mois de novembre 1823. Après une de ses visites au terme d'un hiatus de plusieurs mois, Delacroix lui réécrit sous le coup de l'émotion : « **Je rentre le cœur tout bouleversé, quelle bonne soirée ! […] Quelques fois je me dis : pourquoi l'ai-je revue ? Dans la paisible retraite où je vivais, même au milieu des lieux invisibles que je m'étais formé […] je parvenais à faire taire mon cœur** ». Madame de Pron avait en effet décidé de mettre un terme à leurs relations intimes (voir sa lettre du 10 novembre 1823 : « Je veux de l'amitié bien douce […] je ne veux pas vous tourmenter », (Getty Research Institute). Perdant tout discernement et avec une dévotion aveugle, Delacroix tente de faire renaître leur liaison : « **Fais-moi mentir, prouve-moi que ton âme est bien celle de la Julie que j'aie vue autrefois, puisque la mienne a retrouvé ses émotions charmantes et ses inquiétudes** ».

Mais le peintre se heurte à Soulier et au général de Coëtlosquet, eux aussi amants de Madame de Pron. Delacroix avait évité de justesse une brouille définitive avec Soulier, qui avait failli apercevoir une lettre de Madame de Pron dans ses appartements : « J'ai feint d'avoir perdu ma clef […] J'espère que mon tort envers lui n'influera pas sur ses relations avec… Dieu veuille qu'il l'ignore toujours ! » (*Journal*, 27 octobre 1822, éd. Michèle Hanoosh, vol. 1, p. 94).

Prisonnier de ce carré amoureux, Delacroix se résigne à partager l'affection de son amante, mais il lui en fait l'amer reproche : « **Je crains que vous ne puissiez pas aimer parfaitement. Il s'est fait dans vos sentiments une lacune qui vous a été fatale** […] **dis-moi que non, dis-le-moi de toutes les manières, trompe-moi si tu veux, je te croirai, je veux tant te croire et j'en ai si besoin** ».

Vouvoiement et invectives familières se confondent dans l'esprit tourmenté du peintre. Ironie du sort, Delacroix séjourna fréquemment chez l'autre amant de Madame de Pron, son cousin le général d'Empire Charles Yves César Cyr du Coëtlosquet, chez qui elle logeait rue Saint-Dominique. Delacroix prendra sa revanche sur ce rival en peignant pour lui en 1826 la fameuse *Nature morte aux homards* (musée du Louvre), prenant soin d'y glisser de facétieuses références à l'ultra-royalisme de son commanditaire : « J'ai achevé le tableau d'animaux du général […] Il a déjà donné dans l'œil à une provision d'amateurs et je crois que cela sera drôle au Salon [de 1827-1828] » écrit-il dans une lettre à Charles Soulier.

Un souvenir de la liaison de Delacroix avec Madame de Pron subsiste dans son tableau en cours, les *Scènes du Massacre de Scio,* révélation du Salon de 1824, qui placera Delacroix en chef de file du Romantisme et révolutionnera l'histoire de la peinture. En effet, il se procurera par



Rassurez moi bien contre les fantômes que mes souvenirs passés amassent autour de moi —

Quelquefois je me dis : pourquoi l'ai je revue ? Dans le paisible retraite où je vivais, même au milieu des lieux insipides que je m'étais fort mal qu'on j'avais cherchés avec ardeur pour oublier et pour fuir, quand son image traversait plus pensée, je parvenais à faire taire mon cœur. ~~J'y revenais toujours un long cri qui n'était pas sans douceur malgré son amertume.~~ Je me sentais plus la violence de mes premiers transports. Je fuyais et je pouvais fuir les occasions de vous revoir, enchantresse charmante, j'avais cette cruelle force là. Je me suis figuré quelquefois que vous étiez heureuse. Vous étiez autrement calme n'est-ce pas ? C'est quelquefois dans la vie, mais le n'est rien quand on a entrevu le bonheur, même dans un avenir lointain.

Je me dis aussi qu'autrefois cette passion eut été plus douce. J'ai conçu à présent une effroyable idée que je n'avais pas alors : faut il vous le dire encore ? Je crains que vous ne puissiez pas aimer parfaitement. Il s'est fait dans vos sentiments une lacune qui vous a été fatale. Votre cœur qui était peut-être plus vaste, s'est

+ DE PHOTOS

l'entremise de son amante des armes Mameloukes, dont il subsiste une étude (J72) et qui figurent au flanc du spahi chargeant les femmes dans la composition finale. Aussi, un album d'aquarelles de la main de son ami Soulier le représente en train d'orner la chambre de son ancienne amante de décors pompéiens dans le château de Beffes, où il séjournera brièvement en juin 1826.

L'ardeur de sa passion pour Madame de Pron est enfin révélée par cette lettre qui ne figure dans aucun essai biographique ni correspondance du peintre. Plus tard, Delacroix se rappellera au bon souvenir de son amante : « Tu diras à Mme de Pron que les Françaises n'ont pas d'égales pour la grâce » (lettre à Soulier, 6 juin 1825).

13 500 €

43. Gustave FLAUBERT

Madame Bovary

Michel Lévy frères | Paris 1857 | 11,5 x 18,5 cm | 2 volumes reliés sous étui

Édition originale comportant toutes les caractéristiques de première émission dont la faute à « Sénart » au feuillet de dédicace.

Reliures en plein maroquin vert sapin, dos à cinq nerfs sertis de filets noirs, dates dorées en queues, roulettes dorées sur les coiffes, gardes et contreplats de papier peigné, encadrement d'une dentelle dorée sur les contreplats, doubles filets dorés sur les coupes, couvertures (comportant quelques rousseurs) et dos conservés, toutes tranches dorées, étui bordé de maroquin vert sapin, plats de papier marbré, intérieur de feutrine orange, élégantes reliures en plein maroquin signé Affolter.
Provenance : bibliothèque Eugène Richtenberger avec son ex-libris gravé par A. Lanson encollé sur chaque premier contreplat.

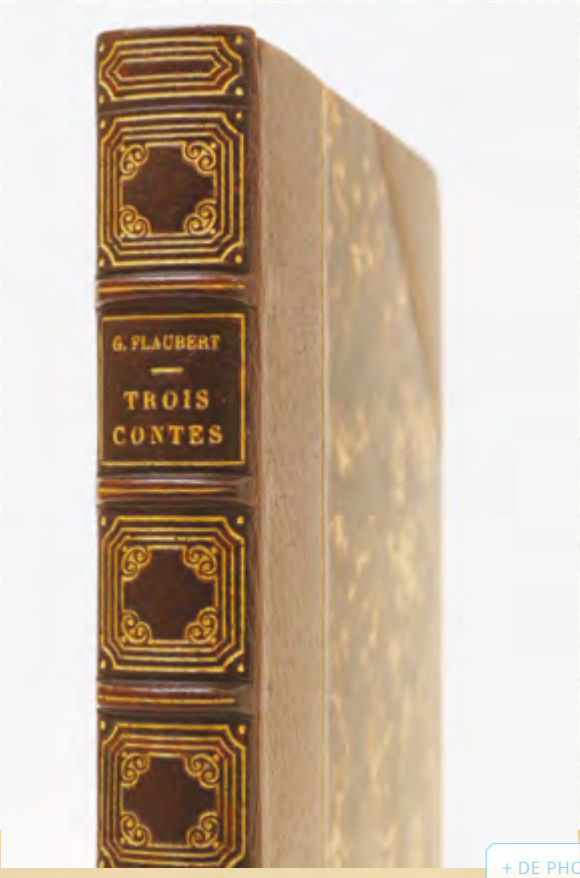
Très bel exemplaire magnifiquement établi dans une reliure en plein maroquin d'Affolter.

7 500 €

44. Gustave FLAUBERT

Trois Contes. Un cœur simple, Légende de Saint Julien l'Hospitalier et Hérodias

Charpentier | Paris 1877 | 12 x 19 cm | relié

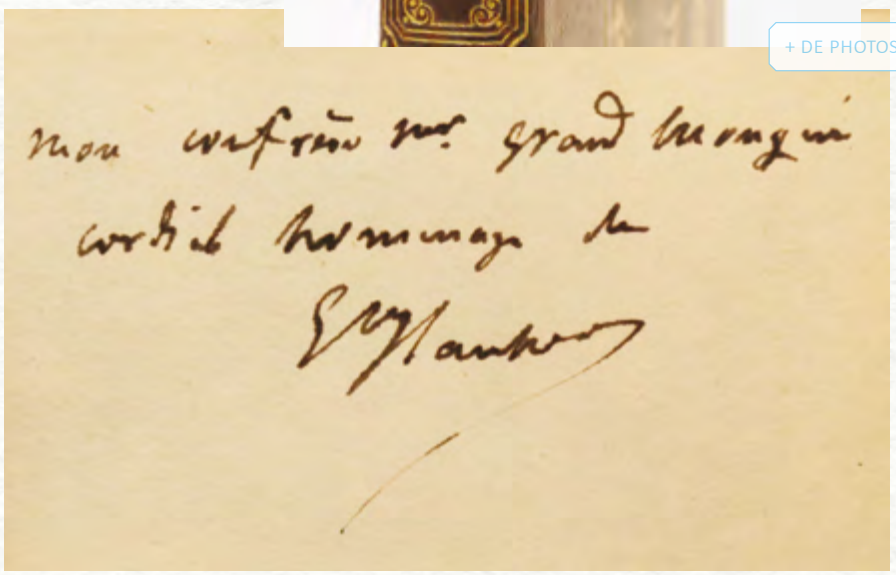


Édition originale « de plus en plus recherché[e] » selon Clouzot.

Reliure en demi maroquin marron à coins, dos à cinq nerfs richement orné de caissons dorés, filets dorés sur les plats de papier à la colle, gardes et contreplats de papier peigné, couvertures – doublées et habilement comblées par endroits – conservées, reliure non signée mais attribuable à Georges Canape.

Provenance : bibliothèque de Georges Canape avec son ex-libris encollé au dos de la première garde, puis de celle de René Rouzaud avec son ex-libris « La goualante » sur la première garde.

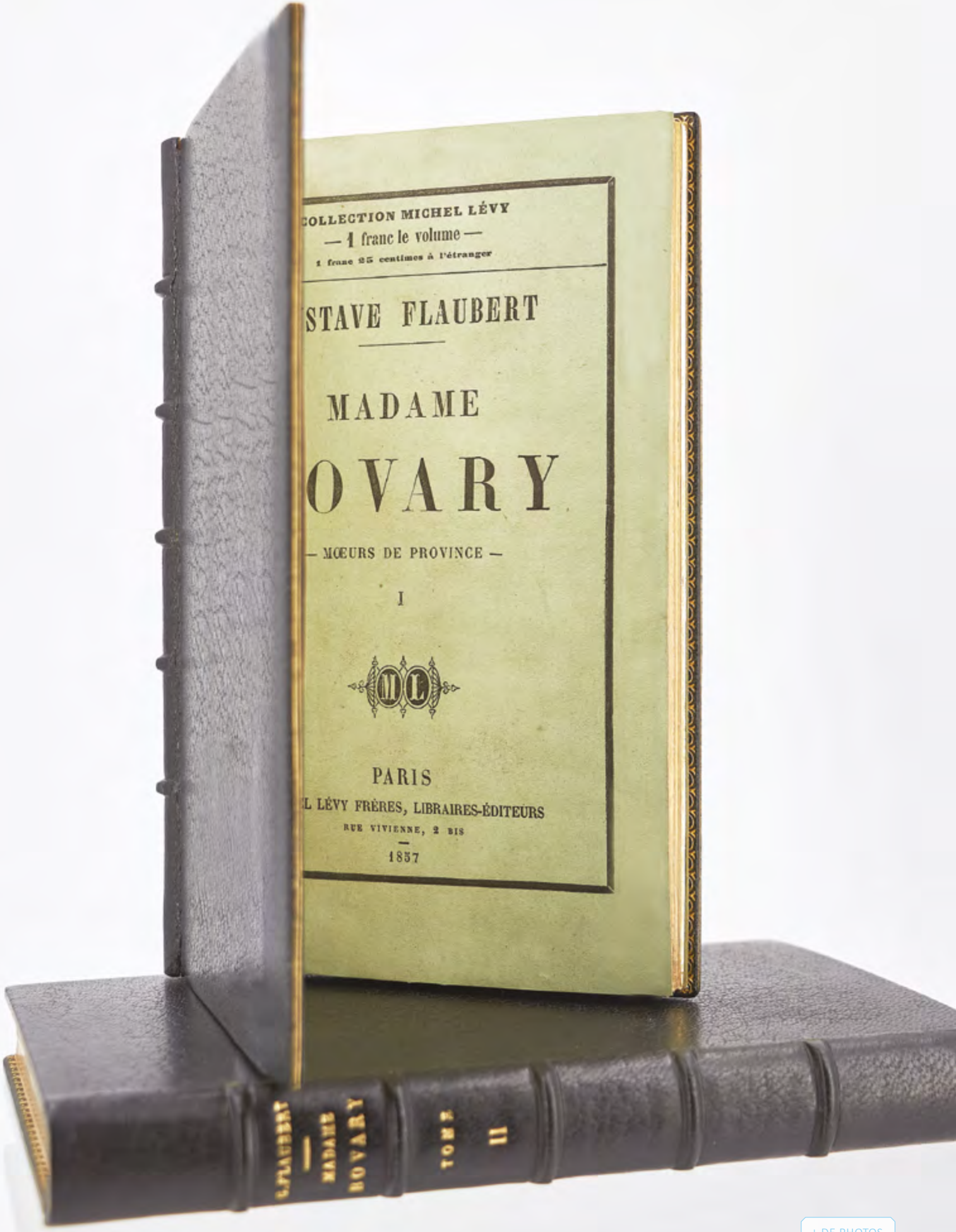
Envoi autographe signé de Gustave Flaubert sur la page de faux-titre : « À mon confrère Mr. Grandmougin cordial hommage de Gustave Flaubert ».

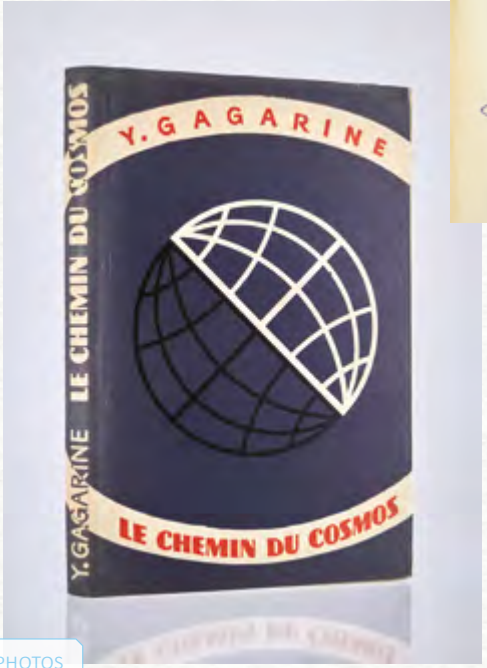


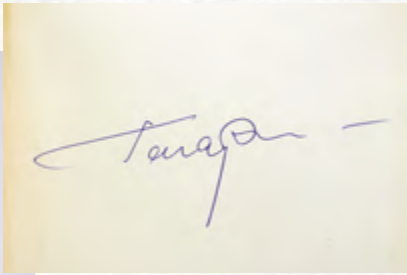
+ DE PHOTOS

Les envois de Gustave Flaubert sur cet ouvrage – chant du cygne de l'écrivain et fruit d'un labeur de trente ans – sont excessivement rares. Nous n'avons pu en dénombrer que trois passés en vente publique : un exemplaire dédicacé à Charles-Edmond, un autre à la Princesse Mathilde et enfin un à son ami l'historien Alfred Maury.

15 000 €


COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc le volume —
1 franc 25 centimes à l'étranger
STAVE FLAUBERT
MADAME
OVARY
— MŒURS DE PROVINCE —
I
PARIS
L LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1857
FLAUBERT
MADAME
BOVARY
TOME
II





+ DE PHOTOS

45. Youri GAGARINE

Le Chemin du cosmos, le premier cosmonaute vous parle

Les éditions en langues étrangères | Moscou [1961] | 13,5 x 20,5 cm | reliure de l'éditeur & jaquette illustrée

Édition originale de la traduction française dont il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure de l'éditeur en pleine toile sable, dos lisse, exemplaire bien complet de sa jaquette illustrée habilement restaurée.
Ouvrage illustré de photographies.

Très rare signature manuscrite de l'auteur sur la page de garde.

2 000 €

46. Théophile GAUTIER & Félicien ROPS

Lettre à la Présidente

S. n. | [Paris] 1850 [1890] | 11 x 18 cm | broché sous chemise et étui

+ DE PHOTOS

Édition originale imprimée anonymement à 50 exemplaires sur japon.

Ouvrage illustré d'un frontispice érotique de Félicien Rops sur chine.
Quelques discrètes restaurations au dos et plats de couverture. Notre exemplaire est présenté sous chemise en demi-maroquin rose framboise et plats de papier à motifs or et rose, étui bordé de maroquin, dos lisse, titre en long, ensemble signé T. Boichot.

La Présidente, surnom honorifique attribué à Apollonie Sabatier, (pseudonyme d'Aglaé Savatier), fut l'une des maîtresses de Salon les plus envoûtantes du XIXe siècle. Elle inspira un amour éthéré à Baudelaire qui composa pour elle ses plus mystiques poèmes des *Fleurs du mal*. Les autres artistes qui fréquentaient l'appartement de la rue Frochot, lors de ses célèbres dîners dominicaux, éprouvaient pour cette femme étonnante d'esprit et de beauté, des sentiments plus licencieux. Le sculpteur Clésinger la représenta ainsi à travers sa lascive « femme piquée par un serpent » ; Flaubert lui écrivit des lettres sensuelles qui se concluent par « l'affection bien sincère de celui qui ne vous baise, hélas, que les mains », tandis qu'elle passa longtemps pour avoir été le modèle de l'*Origine du monde* de Gustave Courbet.

« En octobre 1850, Gautier lui adressa de Rome [cette] très longue lettre, bouffonne et obscène, commentant avec une truculence rabelaisienne ce que son ami Cormenin et lui-même avaient appris, en matière de sexualité au cours du voyage qu'ils accomplissaient alors. Gautier savait que sa liberté d'expression n'offusquerait pas Madame Sabatier. Il l'y avait habituée depuis longtemps et se flattait d'égayer par ses « saloperies » les raouts amicaux de la rue Frochot. » (*Dictionnaire des œuvres érotiques*) En effet, honorée de cette attention priapique, la Présidente en distribua des copies à tous ses hôtes et la lecture de « la prose indécente » de Gautier devint un événement prisé des soirées parisiennes. La lettre ne sera cependant publiée, luxueusement mais confidentiellement, qu'à la mort de sa destinataire en 1890.
Après cette première édition à 50 exemplaires sur japon, suivra quelques mois plus tard, une seconde édition sur papier vergé au tirage plus important et sans le frontispice de Rops.

Rare et bel exemplaire très recherché.

6 000 €

47. Martin-Jules GOUFFÉ & Étienne Antoine Eugène RONJAT

Le Livre de pâtisserie

Librairie Hachette et Cie | Paris
1873 | 17,5 x 27 cm | relié

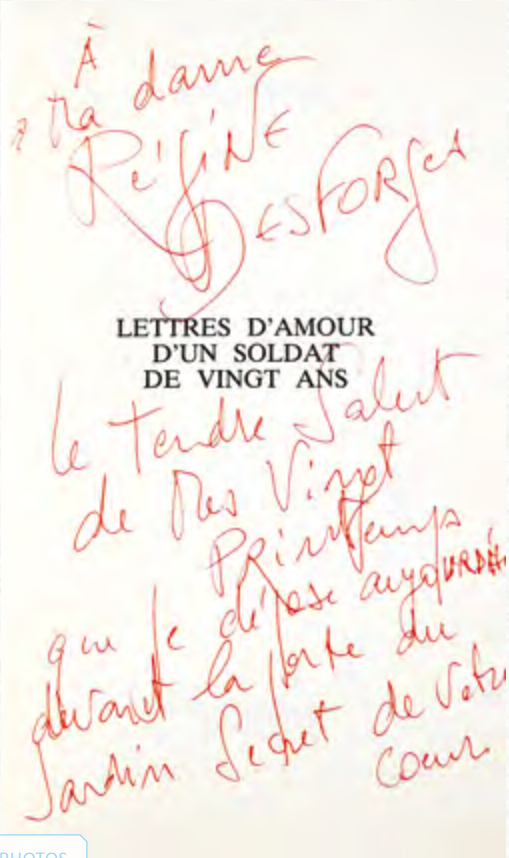
+ DE PHOTOS

Édition originale illustrée de 10 planches chromolithographiques et de 137 gravures sur bois en noir et blanc in et hors-texte d'après les dessins de Ronjat.

Reliure de l'époque en demi basane rouge, dos lisse orné de filets dorés et à froid, titre à l'or, plats de papier à la colle, gardes et contreplats de papier caillouté, dos très habilement restauré. Rousseurs éparses, plus prononcées par endroits.

Rare envoi autographe signé de Jules Gouffé sur la page de faux-titre : « L'auteur à son ami V. Sacré. Jules Gouffé. »

2 000 €



+ DE PHOTOS

48. Jacques HIGELIN

Lettres d'amour d'un soldat de vingt ans

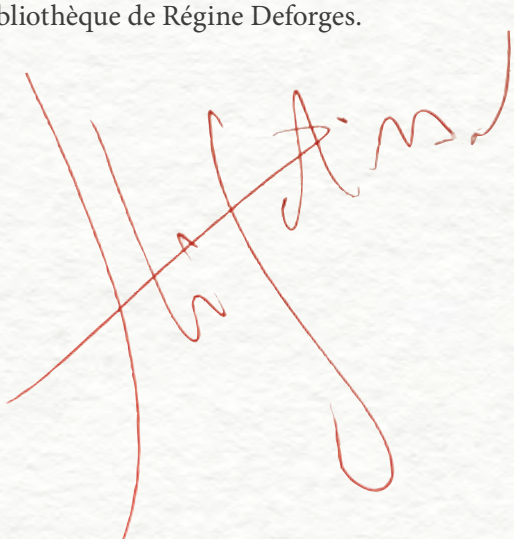
Grasset | Paris 1987 | 14 x 20,5 cm | broché

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Précieux envoi autographe signé de Jacques Higelin à Régine Deforges : « À Ma dame Régine Deforges le tendre salut de mes vingt printemps que je dépose aujourd'hui devant la porte du jardin secret de votre cœur. »
Provenance : bibliothèque de Régine Deforges.

Bel exemplaire.

800 €



+ DE PHOTOS

49. HÔ CHÍ MINH (Nguyễn Sinh Cung, dit)

Carnet de prison

Pierre Seghers | Paris 1963 | 13 x 19 cm | reliure de l'éditeur

Édition originale de la traduction française établie par Phan Nhuan pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure de l'éditeur en plein cartonnage rouge, dos lisse, bel exemplaire complet de sa jaquette à l'identique des plats.

Très rare envoi manuscrit daté, enrichi de la signature autographe d'Hô Chi Minh.

La signature est précédée de cette dédicace manuscrite par un secrétaire francophone pour la circonstance : « Au camarade Léo Figuères, très fraternellement 1er Mai 1964. » Le Résistant Léo Figuères se rendit au Vietnam en 1950 afin d'assister au Congrès des jeunesses communistes ; c'est là qu'il rencontra pour la première fois Hô Chi Minh.

À son retour en France, il publia ses reportages et son ouvrage Je reviens du Vietnam libre, diffusé à 200 000 exemplaires. Réclamant l'arrêt de la guerre coloniale et la paix, l'ouvrage lui vaudra poursuites et condamnation.
Rédigés en chinois classique, ces poèmes – composés entre le 29 août 1942 et le 10 septembre 1943 – furent transcrits en sino-vietnamien puis traduits et publiés pour la première fois en vietnamien en 1960.
En 1964, Hô Chi-Minh voyage à Paris où il participe aux manifestations du 1er mai. À l'occasion de ce voyage, il est invité à la télévision dans l'émission *Cinq colonnes à la Une*. C'est à cette occasion que le héros de l'indépendance vietnamienne offre à cet allié occidental ce beau témoignage de leur fraternité de combat.
On joint un exemplaire du testament du président Hô Chí Minh (Présidence du Conseil des Ministres, Hanoï, 1969) contenant une reproduction photographique du portrait l'oncle Hô ainsi qu'un fac-similé de la première page du brouillon.

5 800 €

+ DE PHOTOS

50. Victor HUGO

Marion de Lorme

Eugène Renduel | Paris 1831 | 14 x 22,5 cm | relié

Édition originale, rare exemplaire sans mention.

Reliure en plein maroquin bleu, dos janséniste à cinq nerfs, gardes et contreplats de papier peigné, contreplats encadrés d'une large dentelle dorée, doubles filets et stries dorés sur les coupes et les coiffes,

tête dorée sur témoins, premier plat de couverture conservé, reliure signée Marius Michel. Ex-libris monogrammé encollé au verso de la première garde.

Notre exemplaire est enrichi de quatre planches hors-texte de Louis Boulanger et Alfred Johannot.

Envoi autographe signé de Victor Hugo sur la page de faux-titre : « À Monsieur Ch[arles] Mévil son bien cordialement dévoué Victor Hugo. »

Précieuse et intéressante dédicace à l'administrateur et principal actionnaire de la très influente *Revue de Paris*, **éditrice de Balzac, que le jeune Hugo souhaite sans doute séduire à son tour. Ce n'est qu'en 1834, deux ans après le succès de** *Notre-Dame de Paris*, **que paraîtra un texte de Hugo dans la** *Revue*, *Claude Gueux*, **au côté du** *Père Goriot* **de son prolifique rival.**

Les envois de Victor Hugo sur ce titre sont excessivement rares.
Superbe exemplaire relié par Marius Michel, enrichi de gravures et d'un envoi autographe signé de l'auteur.

10 000 €

+ DE PHOTOS

51. Jean LORRAIN & Georges BOTTINI & Manuel ORAZI

La Maison Philibert

Librairie universelle | Paris 1904 | 14,5 x 20 cm | relié

Édition originale, un des 25 exemplaires numérotés sur vergé à la forme numérotés et justifiés par l'éditeur, seuls grands papiers.

Reliure à la bradel en demi maroquin marron chocolat à coins, dos lisse, date dorée en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures illustrées par Manuel Orazi et dos conservés.

Ouvrage illustré de 136 dessins in et hors-texte en noir et en couleurs de Georges Bottini.

Ex-libris encollé.

Notre exemplaire est enrichi d'un dessin original, à pleine page, signé de Georges Bottini et rehaussé à l'encre noire représentant Jacques Beaudarmon coiffé d'un melon devisant avec la « môme ». Ce dessin se retrouve sous forme de bois gravé en illustration de la page 133.

Le dessin est dédicacé par Georges Bottini à M. Casanove « en grande sympathie ».

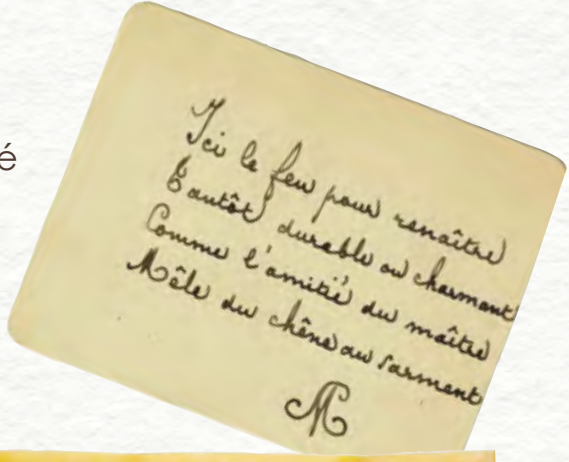
Très rare exemplaire en grand papier du chef-d'œuvre de Jean Lorrain.

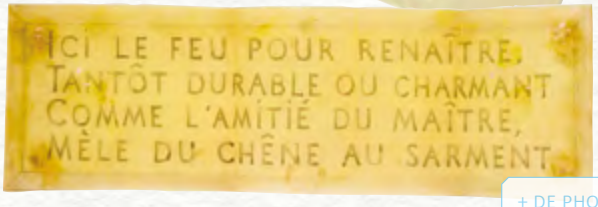
7 000 €

52. Stéphane MALLARMÉ

Lettre autographe signée et quatrain autographe signé adressés à Alidor Delzant
« Voici un quatrain lapidaire... » [avec] Calque original du quatrain destiné à orner le linteau de sa cheminée

[15 avril 1892] | 12,6 x 16,4 cm | 11,4 x 8,9 cm et 31,9 x 9,9 cm
| 2 pages sur 1 double feuillet, 1 carte et 1 calque





+ DE PHOTOS

Lettre autographe signée de Stéphane Mallarmé adressée à Alidor Delzant. Deux pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet. Enveloppe jointe.
Est joint à cette lettre un **quatrain autographe signé de Mallarmé** sur une carte, celui qui sera repris pour la cheminée :

« Ici le feu pour renaître
Tantôt durable ou charmant
Comme l'amitié du maître
Mêle du chêne au sarment. »

Alidor Delzant fut avocat, collectionneur et bibliophile. Ami des Goncourt, il leur consacra un ouvrage et fut le secrétaire et légataire testamentaire d'Edmond.

Belle lettre évoquant la création d'un quatrain afin d'embellir la cheminée de Delzant : « **Je suis infiniment touché, et cette pensée, comme toutes les vôtres, est gracieuse. Voici un quatrain lapidaire + je conseille la gravure en capitales ; dites-moi s'il vous agrée. ++ Mais avez-vous des sarments ? »**
On joint le calque original, probablement réalisé par Mallarmé, du quatrain destiné à orner le linteau de la cheminée de la bibliothèque d'Alidor Delzant dans sa maison de Paraÿs.

On connaît la réponse de Delzant à cette lettre : « Mon cher ami / Ces vers sont très beaux, juste ce qui convenait pour glorifier la Cheminée de Paraÿs où les sarments pétillent autour des bûches des chênes. / Je demeure touché et reconnaissant. / Alidor Delzant. »

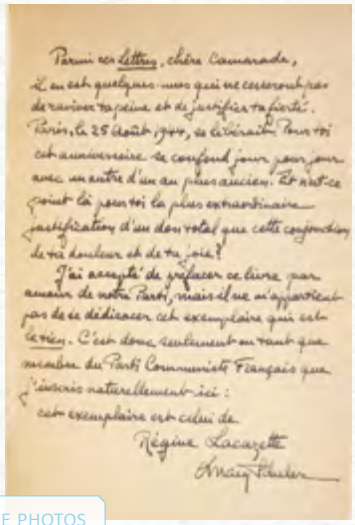
5 000 €

53. [RÉSISTANCE] Missak MANOUCHIAN

Lettres de fusillés

Éditions France d'abord | Paris 1946 | 15 x 23 cm | relié sous chemise-étui

Très rare édition originale de ces poignantes lettres adressées à leurs proches par 71 Résistants français peu de temps avant qu'ils ne soient fusillés par les nazis, un des 80 exemplaires numérotés sur vélin Johannot, seuls grands papiers.
Les 80 exemplaires en grands papiers étant réservés aux familles des fusillés.
Préface de Lucien Scheler, exemplaire complet de sa bande annonce.


Parmi ces lettres, chère Camarade,
il en est quelques-unes qui ne cesseront pas de raviver ta peine et de justifier ta fierté.
Paris, le 25 Août 1944, se libérait. Pour toi cet anniversaire se confond jour pour jour avec un autre d'un an plus ancien. Et n'est-ce point là pour toi la plus extraordinaire justification d'un don total que cette conjonction de ta douleur et de ta joie ?
J'ai accepté de préfacer ce livre par amour de notre Parti, mais il ne m'appartient pas de te dédicacer cet exemplaire qui est le tien. C'est donc seulement en tant que membre du Parti Communiste Français que j'inscris naturellement ici :
cet exemplaire est celui de
Régine Lacazette
Mary Scheler

+ DE PHOTOS

Reliure en pleine toile grise, dos lisse légèrement éclairci, pièce de titre de chagrin rouge, gardes et contreplats de papier marbré, premier plat de couverture conservé, reliure de l'époque.

Notre exemplaire est présenté sous une chemise en demi maroquin aubergine, dos lisse orné de caissons à froid, plats de papier à la colle, étui du même papier bordé de maroquin de même couleur que la chemise, ensemble signé de P. Goy et C. Vilaine.
Parmi ces 71 Résistants épistoliers figurent Missak dit Michel Manouchian, Jean Camus, Spartaco Fontano, Joseph Epstein, Georges Hervewyn, Jean Poiré, Roger Rouxel, Claude Warocquier, Maurice Lacazette...

Exceptionnel, émouvant et précieux envoi autographe signé de Lucien Scheler à Régine Lacazette dont la famille fut exterminée à Treblinka, militante communiste, Résistante F.T.P.F. au côté du commandant Joseph Epstein alias Gilles et veuve de Maurice Lacazette dont la lettre figure à la page 124 : « Parmi ces lettres, chère camarade, il en est quelques-unes qui ne cesseront pas de raviver ta peine et de justifier ta fierté. Paris, le 25 Août 1944, se libérait. Pour toi cet anniversaire se confond jour pour jour avec un autre d'un an plus ancien. Et n'est-ce point là pour toi la plus extraordinaire justification d'un don total que cette conjonction de ta douleur et de ta joie' J'ai accepté de préfacer ce livre par amour de notre Parti, mais il ne m'appartient pas de te dédicacer cet exemplaire qui est le tien. C'est donc seulement en tant que membre du Parti Communiste Français que j'inscris naturellement ici :
cet exemplaire est celui de Régine Lacazette. »

Bouleversant exemplaire modestement relié, dernier et simple hommage à tous ces héros anonymes tombés pour la France et la Liberté.

2 300 €

+ DE PHOTOS

54. [MARINE] [Jean-Baptiste CHABERT]

Manuscrit autographe complet
« Mémoire de la construction et agréz d'une galère ordinaire, avec l'explication des termes, l'usage des manoeuvres,et de toutes les parties qui composent le corps de la galère et son armement »

[1672-1674] | IN-4 (24 X 34 CM) | 106 PAGES RELIÉS

Manuscrit autographe complet de 106 pages intitulé « Mémoire de la construction et agréz d'une galère ordinaire, avec l'explication des termes, l'usage des manœuvres, et de toutes les parties qui composent le corps de la galère et son armement ». Il est rédigé d'une écriture soignée et sans ratures. Une autre main a apposé quelques annotations marginales au texte.

Reliure de l'époque en plein parchemin comportant de petites taches et infimes manques, dos lisse muet.

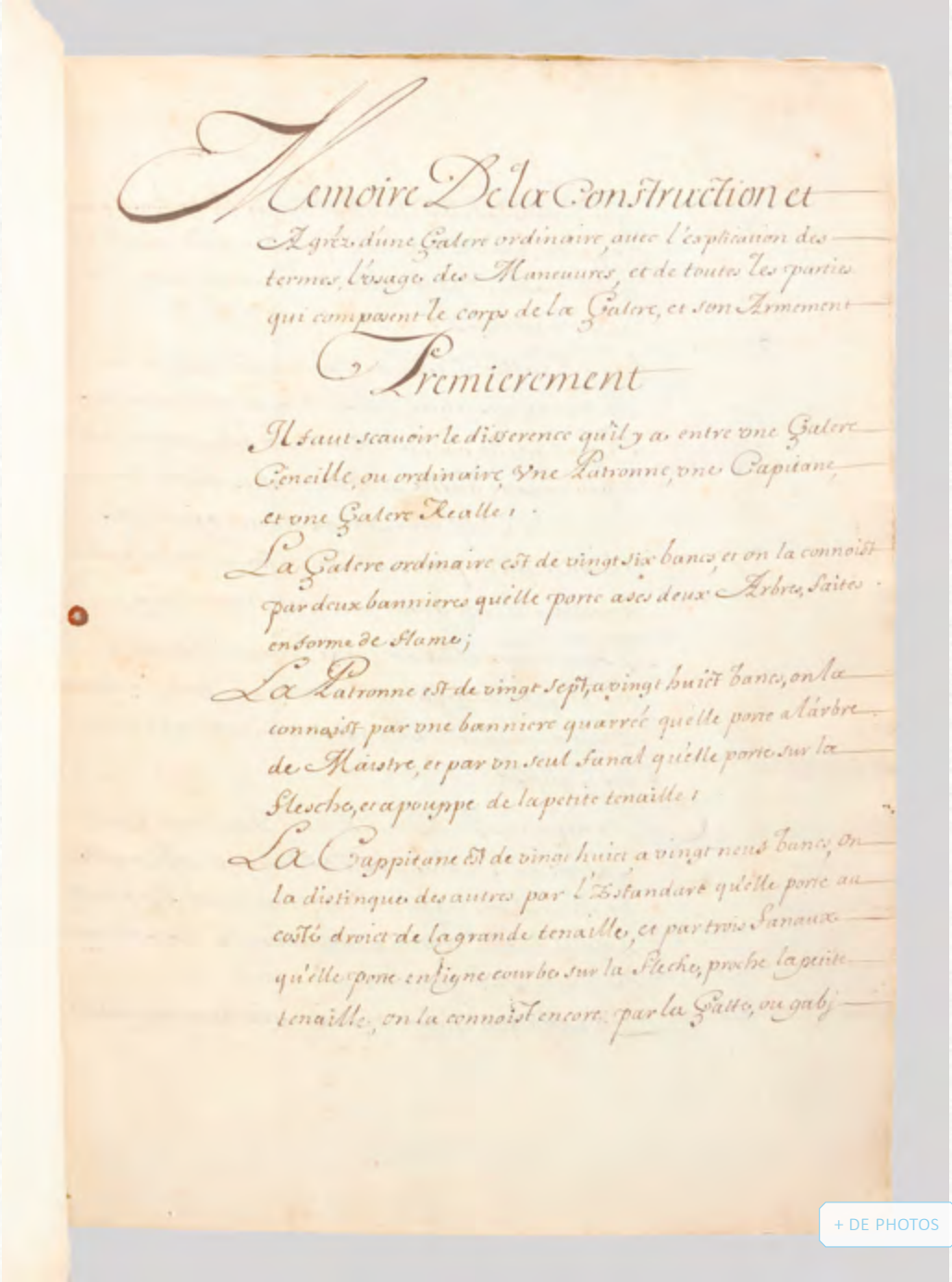
Manuscrit capital et précieux témoignage de la résurrection des galères françaises, rédigé par le maître constructeur le plus influent de son temps : Jean-Baptiste Chabert.

Nous avons pu identifier deux autres manuscrits présentant le même titre que le nôtre : l'un a appartenu au Commandant Noël Fourquin, capitaine au long cours et spécialiste de la lexicologie nautique, et l'autre à Louis-Philippe en personne. On retrouve ce dernier dans le catalogue de la vente de ses bibliothèques du Palais-Royal et de Neuilly en décembre 1852 sous le numéro 445 ; il présente une reliure identique à notre exemplaire.

Cet important manuscrit est attribuable à Jean-Baptiste Chabert constructeur de galères à Marseille. Jan Fennis, dans son ouvrage intitulé *Trésor du langage des galères* (1995) rend compte de cette attribution par Jacques Humbert (*La Galère du XVIIIe siècle*) qui transmit le manuscrit au Commandant Fourquin : « Il nous paraît que cette œuvre est celle d'un constructeur de galères travaillant à Marseille car il est question de l'arsenal de cette ville dans le texte. Il nous semble qu'on pourrait assez raisonnablement l'attribuer à Jean-Baptiste Chabert. » Jean-Baptiste Chabert appartenait à une dynastie de constructeurs de galères marseillais dont le père construisait déjà des navires depuis le milieu du XVIIe siècle. Il fut notamment engagé dans la réalisation des galères présente dans l'hallucinante flottille du Grand Canal de Versailles qui furent réalisées à Marseille à partir de 1681. En 1682 il fut nommé professeur à l'école de construction de Marseille où étaient formés les officiers, lieutenants et sous-lieutenants des galères, avant d'obtenir en 1690 son brevet de

premier maître constructeur des galères royales.
Dans une lettre aux présidents de parlements datée du 11 avril 1662, Colbert annonce : « Le Roi m'a commandé de vous écrire ces lignes de sa part pour vous dire que, Sa Majesté désirant rétablir le corps des galères et en fortifier la chiourme par toutes sortes de moyens, est que vous teniez la main à ce que votre compagnie y condamne le plus grand nombre de coupables qu'il se pourra et que l'on convertisse même la peine de mort en celle des galères. »

Cette lettre permet de dater précisément autour de 1672-1674 notre manuscrit dans lequel l'auteur s'exprime dès les premières pages sur la « nationalisation » des galères : **« Il faut savoir que le roi a l'économie de ses galères depuis dix à douze ans, les capitaines étant auparavant propriétaires du corps et agrès des galères. »** Cette datation peut également être confortée par le manuscrit du Commandant Noël Fourquin : en marge de ce même passage concernant Louis XIV est indiquée la mention « 1672-74 ».


Memoire De la Construction et
Agrez d'une Galere ordinaire, avec l'explication des
termes, l'usage des Manœuures, et de toutes les parties
qui composent le corps de la Galere, et son Armement
Premierement
Il faut sçauoir le difference qu'il y a entre vne Galere
Geneille, ou ordinaire, vne Patronne, vne Capitane,
et vne Galere Realle :
La Galere ordinaire est de vingt six bancs, et on la connoist
par deux bannieres qu'elle porte aves deux Arbres faites
en forme de flame;
La Patronne est de vingt sept, a vingt huict bancs, on la
connoist par vne banniere quarrée qu'elle porte a l'arbre
de Maistre, et par vn seul fanal qu'elle porte sur la
fleche, et a pouppe de la petite tenaille :
La Cappitane est de vingt huict a vingt neuf bancs, on
la distingue des autres par l'Estandart qu'elle porte au
costé droict de la grande tenaille, et par trois fanaux
qu'elle porte en ligne courbe sur la fleche, proche la petite
tenaille, on la connoist encore par la Gatte, ou gabj

+ DE PHOTOS

Il est ensuite immédiatement question de « **Monsieur [Nicolas] Arnoul intendant des galères de France** » : **« Du depuis, Monsieur Arnoul [...] a fait construire à Marseille un arsenal très magnifique, dans lequel il y a toute sorte de manufactures pour fournir les choses nécessaires pour armer les galères. »** Le chantier de l'arsenal de Marseille s'étendit, en trois phases, de 1665 à 1690, mais Arnoul décéda en 1674.

Chabert démarre son manuscrit en énonçant les différents types de galères : ordinaire, Patronne, Capitane et Realle. Ces vaisseaux sont caractérisés par leurs tailles ,mais l'architecte ne s'attarde pas outre mesure sur ce sujet, témoignant de la culture du secret attachée au monde des constructeurs à cette époque. Chabert fait ensuite un bref point sur la situation des galères, le regain d'intérêt de Louis XIV pour ces navires et la manière dont il est parvenu à les multiplier et surtout à les remplir de « forçats » ces dix dernières années. En 1660, lorsque Louis XIV visita Marseille, le port n'abritait plus de flotte de guerre : les galères végétaient à Toulon et seulement six étaient en état de prendre la mer. Ce constat désola le roi qui émit le souhait de posséder une flotte surpassant celle de l'Espagne et des puissances italiennes. Un tel projet requérant des infrastructures importantes, Louis XIV chargea Nicolas Arnoul de construire un arsenal et d'armer des galères.

La plus grande partie du manuscrit est consacrée à la description des différents éléments d'une galère, à leur construction et à l'utilité de chacune. Chabert traite aussi bien de la structure physique que de l'armement nécessaire ou encore de la cuisine. Au-delà de cet aspect purement matériel, il décrit le rôle de chaque personne présente à bord.

Très beau manuscrit, réalisé à seulement quelques rares exemplaires, témoignage du regain d'intérêt pour la Marine et des grands travaux navals voulus par Louis XIV et Colbert.

4 000 €

55. Mathurin MÉHEUT

Lettre autographe signée enrichie d'une aquarelle originale de Mathurin Méheut adressée à sa femme Marguerite Rouja

12 février 1915 | 17,3 x 22 cm
| 4 pages sur 1 double feuillet

+ DE PHOTOS

Lettre autographe inédite signée de Mathurin Méheut adressée à sa femme Marguerite Rouja, enrichie d'un dessin à l'encre et à l'aquarelle légendé « Le mannequin » et représentant des poilus dans une tranchée. Monogramme de l'artiste à la plume en bas à gauche du dessin.

Quatre pages numérotées et rédigées, à l'encre noire, sur un double feuillet de cahier d'écolier, d'une très belle calligraphie. Plusieurs phrases barrées avec ostentation probablement par la censure militaire. Les deux feuillets sont maintenus ensemble à l'aide d'un onglet. Deux petites restaurations marginales à l'aide de bandes de papier, sans atteinte au texte ni au dessin.

Très belle lettre autographe rédigée alors que Mathurin Méheut, mobilisé depuis le début de la Grande Guerre, s'apprête à passer au grade de sous-lieutenant au 136e régiment d'infanterie d'Arras. À son épouse il raconte les conditions de vie dans les tranchées : « **Aujourd'hui je me suis mis beau, les poilus étaient épatés. L'on est tellement sale (je te dis mes petits boniments, sans chiqué ma chérie et n'y vois pas de prétention je n'ai pas changé va bonne petite mère) dans les tranchées que jusqu'à ce jour je n'avais pas éprouvé le besoin [...] de "faire le zouave".** »

Soucieux des conditions de vie à l'arrière, il lui fait une émouvante déclaration : « **Je suis heureux que vous soyez bien portantes toutes deux. Quel bonheur de vous posséder un peu plus. Tout est à toi, tout est pour toi. Ce que j'ai est à vous. Mon bonheur est le tien. Fais ce que tu voudras de l'argent, chérie. Ne te prive pas et fais-moi le plaisir de vous payer des gâteaux de temps en temps, des livres à ma fille, à toi des étoffes, une robe pour ma cocotte, à toi toutes tes fantaisies. Je l'exige ne crains rien pour l'avenir si la camarde m'épargne et me laisse ma patte droite** [la main avec laquelle il peint]**. Quelle déveine alors et à qui se fier.** »

À cette époque, le peintre breton qui a encore très peu produit, connait pourtant ses premiers succès : « **Nous avons donc trouvé le colonel en route [...] Il m'a dit que mon nom était encore dans le** *Petit Parisien*. **Il m'a demandé de faire une aquarelle pour sa dame qui connaît mes travaux parait-il.** » Un article intitulé « Un peintre-soldat lamballais » lui a effectivement été consacré le mois précédant cette lettre, dans un numéro du *Petit Parisien*. L'année 1915 sera importante dans la biographie de Méheut. En effet, c'est au cours de cette année qu'il sera repéré par l'État-major et sera retiré du front pour rejoindre le service de cartographie des armées.

Les lettres de guerre des soldats adressées aux épouses ne sont pas rares, mais l'originalité des lettres de Méheut réside dans leurs superbes aquarelles car, dit-il, « écrire est une chose terrible, ça ne va pas assez vite ». Les peintures réalisées dans les tranchées sont rares et précieuses, celles signées par de grands artistes sont exceptionnelles.

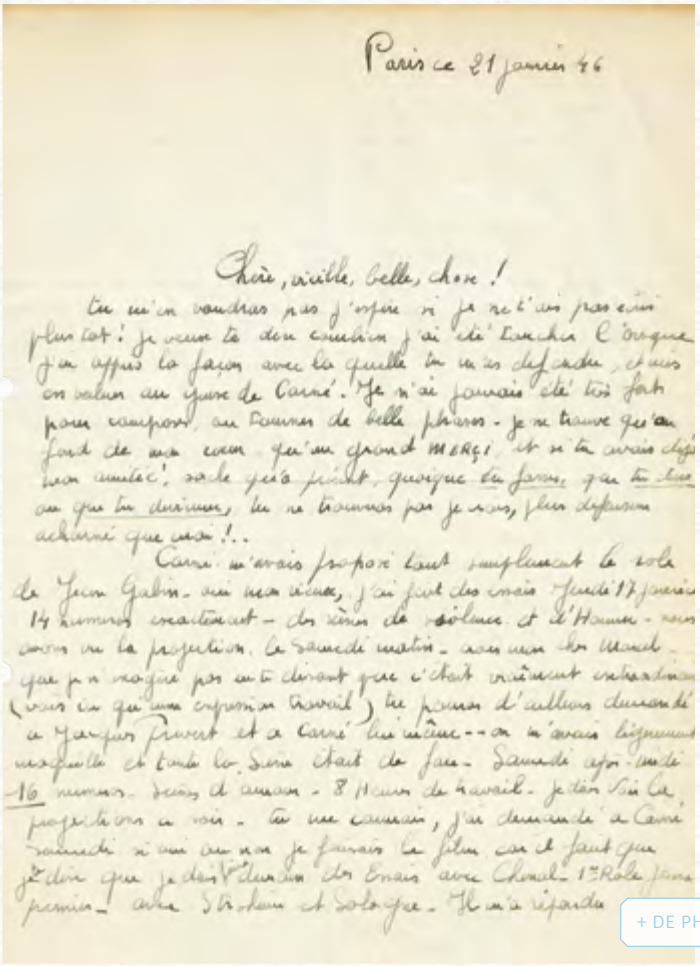
Superbe lettre de guerre enrichie d'une aquarelle originale réalisée par un simple poilu qui deviendra l'un des plus grands peintres de la Bretagne du XXe siècle.

4 500 €

56. Yves MONTAND

Lettre autographe signée adressée à Marcel Duhamel à propos du film *Les Portes de la nuit* de Marcel Carné

Paris 21 janvier 1946 | 21 x 27 cm | 1 page 1/2 sur 1 feuillet



Paris ce 21 janvier 46

Chère, aimable, belle, chose !

tu m'en voudras pas j'espère si je ne t'ai pas écrit plus tôt ! je veux te dire combien j'ai été touché l'orsque j'ai appris la façon avec la quelle tu m'as défendu et mis en valeur aux yeux de Carné. Je n'ai jamais été très fort pour composer, ou tourner de belle phrases - je ne trouve qu'au fond de mon cœur qu'un grand MERCI, et si tu avais déjà mon amitié, sache que j'ai pensé, quelque ~~du fond~~, que ~~tu~~ tu lui en ~~que tu~~ demandes, tu ne trouvais pas je crois, plus défenseur acharné que moi !..

Carné m'avais proposé tout simplement le rôle de Jean Gabin - oui mon vieux, j'ai fait des essais jeudi 17 janvier 14 numéros exactement - des scènes de violence et d'homme - nous avons vu la projection, le samedi matin - crois mon cher Marcel que je n'exagère pas en te disant que c'était vraiment extraordinaire (vois ce que ma expression travail) tu pourras d'ailleurs demander à Jacques Prévert et à Carné lui même -- on m'avais bigrement mis en valeur et toute la scène était de face - Samedi après-midi 16 numéros scènes d'amour - 8 H avant de travail - je dois voir la projection ce soir - tu me comprends, j'ai demandé à Carné samedi si oui ou non je faisais le film car il faut que je dis que je dois tourner dans Enfants avec Chanel - 1er Rôle jeune premier - entre Strasbourg et Solange - Il m'a répondu

+ DE PHOTOS

Précoce lettre autographe signée du jeune premier Yves Montand adressée à Marcel Duhamel à propos du film *Les Portes de la nuit* **de Marcel Carné.** Une page et demie rédigée à l'encre bleue sur un feuillet ligné. Pliure inhérente à l'envoi et deux perforations en marge gauche sans manque de texte.

Jamais publiée, cette lettre a été lue sur France Culture dans l'émission « La Boîte à lettres » en novembre 2014.

Dandy aux multiples casquettes, Marcel Duhamel fut directeur d'hôtel, éditeur et créateur de la Série noire chez Gallimard, traducteur notamment d'Hemingway et de Steinbeck et amant de... Simone Signoret. Grand amateur de jazz, il fut également l'un des piliers des caves germanopratines et eut même droit à son occurrence dans le célèbre *Manuel de Saint-Germain des Prés* dans lequel Boris Vian écrivit à son sujet : « Duhamel [...] a eu une vie fort variée dont le récit nous entraînerait en dehors des limites de ce volume ; mais, à tous les moments de son existence, il a conservé une dignité dans l'allure très caractéristique, et on ne m'ôtera jamais l'idée que Marcel Duhamel est un enfant naturel de feu le roi George V d'Angleterre »
Très belle lettre, évoquant Jean Gabin, Marlène Dietrich et Jacques Prévert, écrite au lendemain des essais d'Yves Montand pour le film *Les Portes de la nuit* **de Marcel Carné, deuxième film dans lequel joua le jeune premier.**

Après l'immense triomphe des *Enfants du Paradis* l'année précédente, le duo Carné-Prévert se reforma en 1946 pour la réalisation des *Portes de la nuit* et le choix du rôle principal se porta rapidement sur Jean Gabin qui avait déjà travaillé avec eux sur *Le Quai des Brumes* et *Le Jour se lève*. Avec Marlène Dietrich, ils étaient supposés incarner les rôles principaux mais abandonnèrent finalement le projet à la dernière minute, l'Ange bleu ne souhaitant pas interpréter le rôle de la fille d'un collaborateur. Les réalisateurs furent donc contraints de trouver de nouvelles têtes d'affiche et Édith Piaf, quelques mois après leur séparation, recommanda Yves Montand à Jean Carné. Il semblerait pourtant que Marcel Duhamel ait également appuyé la candidature du jeune homme : « **Je veux te dire combien j'ai été toucher [sic] l'orsque [sic] j'ai appris la façon avec la quelle [sic] tu m'as défendu et mis en valeur aux yeux de Carné. Je n'ai jamais été très fort pour composer, ou tourner de belle [sic] phrases – je ne trouve qu'au fond de mon cœur qu'un grand merçi [sic].** »

Yves Montand, vingt-six ans à l'époque, connaissait déjà un grand succès au Théâtre de l'Étoile où il faisait la première partie de la Môme, mais n'avait à son actif qu'un seul film tourné la même année, *Étoile sans lumière* de Marcel Blistène. Cette belle lettre témoigne de l'enthousiasme et de la candeur du jeune Yves Montand, subjugué par l'univers du septième art et très honoré d'interpréter un rôle destiné à une étoile du cinéma :

« **Carné m'avais [sic] proposé tout simplement le rôle de Jean Gabin – oui mon vieux, j'ai fait des essais jeudi 17 janvier, 14 numéros exactement – des scènes de violence et d'homme. Nous avons vu la projection, le samedi matin, crois mon cher Marcel, que je n'exagère pas en te disant que c'était vraiment extraordinaire [...] tu pourras d'ailleurs demandé [sic] à Jacques Prévert et à Carné lui-même...** »

Marcel Duhamel fit la connaissance de Prévert à Istanbul au service militaire et les deux compères ne se quittèrent dès lors plus. Prévert semble avoir été totalement conquis par le jeu de Montand : « **Je passe sous silence les compliments à n'en plus finir de Prévert.** » Carné, quant à lui, paraît hésitant : « **Tu me connais, j'ai demandé à Carné samedi si oui ou non je faisais le film [...] Il m'a répondu "mon cher Montand, je ne sais pas encore tout ça ne dépend pas de moi, le film a été déjà vendu à l'étranger avec comme distribution Gabin et Marlène. Je ne peux que vous dire que je suis désolé si je fais maintenant le film avec Gabin, vous avez d'énorme possibilité [sic] et je tiens à faire ce film avec vous, aussi je vous demande d'attendre jusqu'à mardi."** » Montand obtiendra finalement le rôle et le film connaîtra une grande réussite commerciale avec deux millions d'entrées.

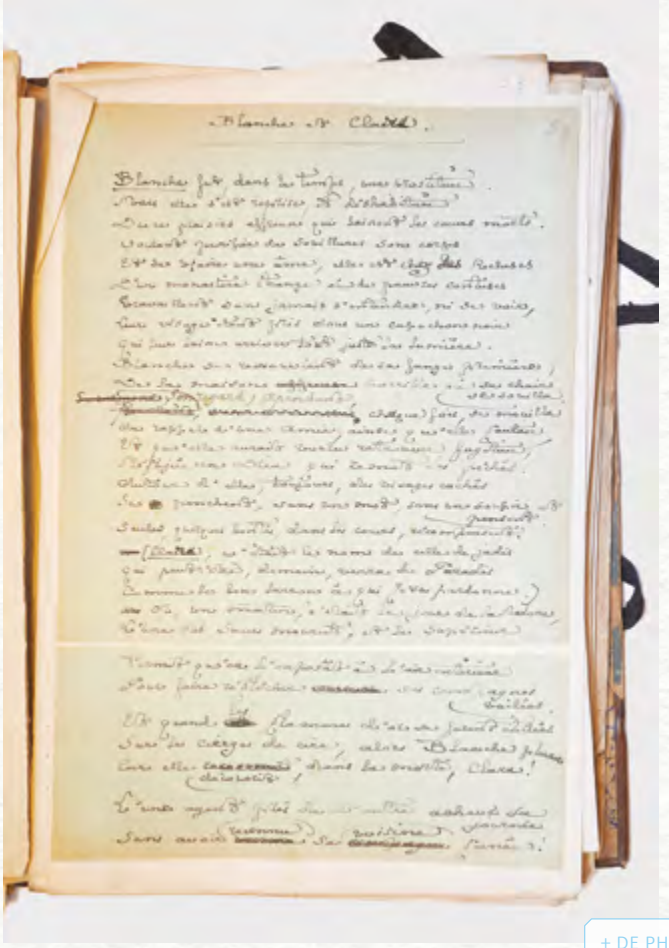
Les lettres d'Yves Montand sont rares et recherchées.

2 800 €

57. Robert de MONTESQUIOU

Manuscrit autographe inédit du recueil *Le Dernier Pli des neuf voiles*, véritable testament poétique

[CA. 1920] | 620 FF. SOUS TROIS CHEMISES DE 25 X 33 CM | EN FEUILLES SOUS CHEMISES



+ DE PHOTOS

Un inestimable testament poétique du mentor de Marcel Proust, qui dort à l'abri des regards depuis la mort de son auteur.

L'ensemble de poèmes manuscrits autographes en grande partie inédits de Robert de Montesquiou-Fezensac est rassemblé par le comte en un recueil intitulé *Le Dernier Pli des neuf voiles*, dont la composition s'étend de son tout premier recueil (*Les Chauves-Souris,* 1892) jusqu'à son dernier triptyque (*Offrandes*, 1915).

Ensemble manuscrit de 620 feuillets. 532 feuillets inédits, de premier jet, manuscrits au recto et numérotés au crayon, conservés dans 3 chemises en demi-maroquin rouge à coins de l'époque, étiquettes de maroquin rouge avec auteur et titre doré ; les poèmes sont ensuite placés dans des chemises avec titre manuscrit et numérotation prévue pour leur parution. Selon une note de l'auteur, « les différences d'encre n'ont pas de signification, simple hasard de copie ». Rares feuillets de la main de son secrétaire Henri Piniaud : f. 20 du « *Huitième* voile » et f. 29 du « *Neuvième voile* ». 23 feuillets présentent les textes imprimés ou tapuscrits des poèmes et sont enrichis de corrections de la main de Montesquiou.

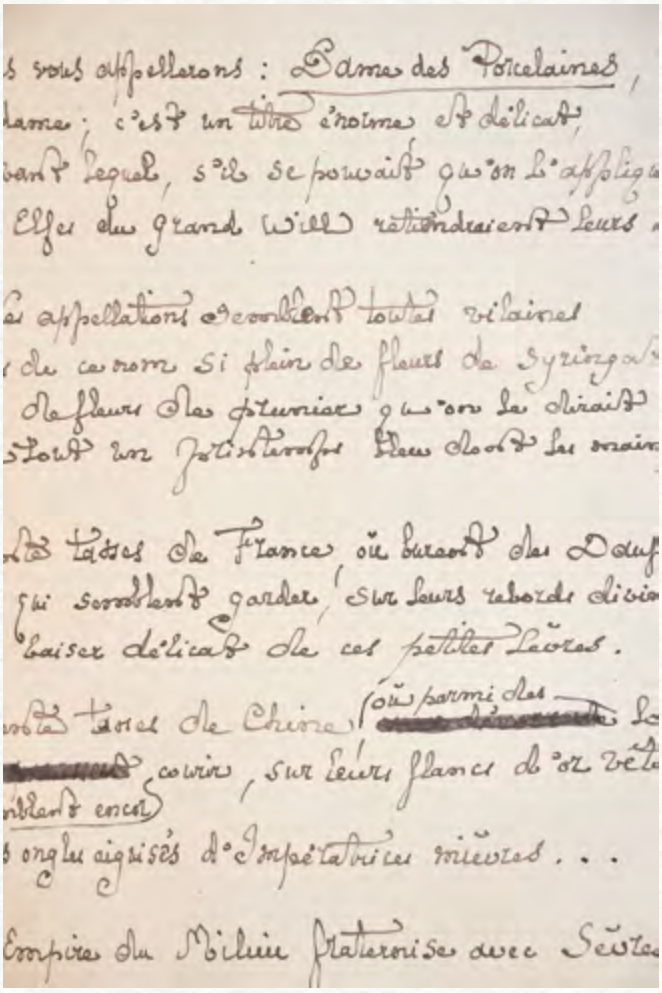
Un jeu d'épreuves imprimées se trouve en tête de la première chemise, ainsi qu'un calque au crayon d'après Aubrey Beardsley réalisé par l'auteur et accompagné de ses indications manuscrites.

Sublime ode au dandysme, à l'homosexualité et la beauté, cette promenade mondaine et poétique de Montesquiou plonge le lecteur dans le Paris fin-de-siècle et décadent décrit dans la *Recherche du temps perdu* **de son ami Marcel Proust. Empreint de son enthousiasme légendaire pour l'Art pictural, décoratif, théâtral et floral, le recueil livre également des centaines de vers endeuillés par la disparition de l'amant du comte, Gabriel Yturri.**

Grâce à ce recueil de poèmes de Robert de Montesquiou-Fezensac dont on avait perdu toute trace depuis 1986, il est désormais possible d'achever la réhabilitation du poète aristocrate qui a longtemps incarné et façonné l'esprit parisien. Montesquiou a laissé en mai 1920 des instructions manuscrites pour la publication posthume du recueil, initialement annoncée en deux volumes, et jamais réalisée. À sa mort un an plus tard, les poèmes seront légués à son secrétaire Henri Pinard, qui les vendra à une date inconnue. Passés aux enchères le 24 novembre 1986, ils sont mentionnés dans le colloque *Loire-Littérature* en 1989.

Ce manuscrit considérable de Montesquiou se construit comme une véritable « demeure de poésie » à l'image de ses célèbres appartements d'esthète décrits par Huysmans, où les « voiles » en enfilade contiennent des dizaines de poèmes inédits écrits parallèlement à ses précédents recueils. L'auteur a lui-même indiqué la parenté de chaque « voile » avec un recueil publié, annonçant ici la complétion totale de son œuvre par l'ajout de poèmes qui dormaient encore dans ses papiers.

Les trois épaisses chemises renferment des trésors de rareté et de curiosité, parfois tracés sur des feuilles colorées, souvent contrecollés sur de plus



grandes feuilles rigoureusement ordonnées en attendant leur parution. Des poèmes écrits sans rature, fluides, à l'écriture galbée et précieuse côtoient de nombreux autres manuscrits de premier jet : biffures et corrections témoignent également du travail en cours sur les nouveaux poèmes ; elles ont été appliquées dans les épreuves imprimées de l'ouvrage, présentes en tête de la première chemise du manuscrit. Quelques poèmes sont repris tels quels de recueils déjà parus mais sont légèrement modifiés, selon les explications données par l'auteur. Montesquiou ajoute également quelques bandes de notes manuscrites détaillant ses intentions.

Le manuscrit renferme un florilège poétique d'art sacré, de fleurs rarissimes et de mobiliers anciens ornant ses célèbres appartements parisiens « autour desquels s'étaient bâties tant de légendes » (Jacques Saint-Cère) qui alimentèrent les personnalités de Des Esseintes, du baron Charlus, de Dorian Gray et du paon vaniteux dans le *Chantecler* d'Edmond Rostand. Montesquiou était d'ailleurs accablé par les traits de ces célèbres fantômes de fiction dont il serait le dénominateur commun, la matrice originelle. Les goûts qui ont forgé ces personnages poussant le raffinement à l'excès ne sont pourtant jamais loin : porcelaines de Saxe, tasses de chine, mobilier Empire... un véritable musée de papier se construit au fil des vers, reconstituant les intérieurs si célébrés du comte :

« **quand je**
[touchais un laque,
Un ivoire, un
objet [qui séduit le
regard,
Et du cristal
[limpide ou de
l'albâtre opaque
Je sentais
me [frôler
l'effleurement de
l'art »

Les « voiles » du recueil manuscrit regorgent de poèmes orientalistes et symbolistes où l'on croise les tableaux de Gustave Moreau, l'extase de Sainte-Thérèse du Bernin qui « frissonne d'amour » ou le Saint-Sébastien, martyr fétiche de l'uranisme, transpercé par les flèches de l'amour et du désir. On retrouve également les manuscrits de ses curieuses dédicaces florales et parfumées sur des papiers colorés, dans le plus pur esprit d'un Des Esseintes, réunies dans le *Commentaire descriptif d'une collection d'objets de parfumerie*. Ce titre hautement scientifique désignait des impressions poétiques nées d'expériences olfactives : « **Les subtiles cassolettes / Où dort le dernier soupir / De la mort des violettes / Dans un reste d'élixir** ». L'omniprésence des titres latins rappelle également la bibliothèque de son *alter ego* huysmansien, grand bibliomane comme Montesquiou.

Dans l'intimité de l'idylle de Montesquiou, le manuscrit renferme l'ultime hommage du poète à son amant. Présenté ici dans son état final, son recueil à la mémoire de « son fidèle Yturri », intitulé *Le Chancelier de Fleurs,* est complété grâce aux soixante-dix poèmes inédits sur son compagnon. Le jeune Argentin flamboyant et ombrageux de neuf ans son cadet, que le poète, du haut de sa vénérable lignée, anoblit en « don Gabriel de Yturri », partagea sa vie durant vingt années. Ce dernier s'éteignit des suites de son diabète en 1905, deux mois seulement avant la mère de Marcel Proust. La sensibilité des deux amants les avait encore davantage rapprochés d'eux-mêmes et éloignés des autres, se complaisant dans la préciosité artistique, l'amour de la Beauté et du bibelot dont ces poèmes sont l'éclatant témoignage :

« **Pourtant vous êtes là, sur ce**
[papier sensible,
Comme mon cœur. Tous deux
[nous sommes fiers de nous
Lui, de garder encor votre image
[visible,
Moi, de faire durer ce qui reste de
[vous »

(« Premier voile »). L'union Montesquiou-Yturri est si fusionnelle qu'un doute plana longtemps sur le véritable auteur des vers publiés sous le nom du comte. Montesquiou n'hésite pas à placer des allusions facétieuses à son attirance homosexuelle qu'il condamne – pour le moins hypocritement – chez ses contemporains et ses prédécesseurs, notamment dans un sonnet sur Philippe d'Orléans, installant une statue lascive d'Antinoüs et Hadrien : « **Accoudés l'un à l'autre, ils sont debout et nus / Leur mollesse les unit, mais leur type contracté [...] Seul, le passant lettré sait ce qui les diffame / Et que, pour sa gouverne, en ce lieu les a mis / Monsieur frère du Roi, qui n'aime pas Madame !** » (« Sixième voile »).

À la mort d'Yturri, Montesquiou inconsolable publie *Le Chancelier*, recueil poétique et biographique en l'honneur de ce messager tant aimé, qui portait les fameux bouquets que le poète offrait à ses proches. Leur relation houleuse et passionnelle transpire de ces lignes macabres aux accents désespérés, dévoilées après sa propre disparition :

« **Vous qui m'avez, d'hier, devancé**
[dans la tombe.
Vous avez en cela, qui ne m'est
[point offert.
Déjà le jour descend, le soir naît, la
[nuit tombe.
Et je demeure seul, comme
[l'anneau de fer. »

Avec la publication du *Dernier Pli des neuf voiles*, Montesquiou espérait le triomphe posthume de ses œuvres

poétiques, tandis que ses mémoires – qui, eux, ont été édités – assureraient sa renommée en tant que chroniqueur de son temps. Jaloux de son protégé Marcel Proust, désormais couronné de gloire et d'honneurs, Montesquiou se souvient amèrement des temps où son jeune disciple s'initiait auprès de lui aux arcanes de la haute société et aiguisait ses aspirations littéraires. Les deux hommes accusent en 1905 le deuil d'une mère vénérée et d'un compagnon irremplaçable, qui les unit étroitement. Proust a par la suite fameusement sacrifié son amitié avec le comte pour son grand Œuvre, exposant sans pitié ses vices au travers du baron de Charlus, en qui Montesquiou s'était aisément reconnu malgré les dénégations de l'écrivain. Leurs caractères capricieux et la réclusion de Proust eurent raison de cette amitié fraternelle, qui influença néanmoins grandement le style et la substance de la *Recherche du temps perdu*.

Passées ses déceptions avec les littérateurs, Montesquiou se montre plus clément avec les poètes, et notamment l'inconstant D'Annunzio avec lequel il eut des relations troublées, mais aussi Paul Verlaine dont il fut proche durant les dernières années de l'auteur des *Poèmes saturniens*. Dans une version tapuscrite avec corrections manuscrites du « Sonnet anniversaire », marquant les 25 ans de la mort du clochard céleste, il mentionne sa destructrice et paroxysmique relation avec Rimbaud :

« **Ce hasard t'a conduit en de [tristes méandres ;**
Les uns furent [cruels, à force [d'être tendres ;
Les autres [furent beaux, [à force d'être [amers ».

L'ensemble manuscrit contient également des hommages aux icônes artistiques du Tout-Paris, les acteurs Charles Le Bagy, Ida Rubinstein, Réjane, mais surtout Sarah Bernhardt, le corpus de Montesquiou s'enrichissant de deux poèmes jusqu'alors inconnus dédiés à l'actrice.

Proche du cercle des inverties, Montesquiou multiplie également les offrandes poétiques à ses muses aux penchants lesbiens. Le « premier voile » du manuscrit renferme le tout premier poème encore inédit dédié à la poétesse Lucie Delarue-Mardrus, amante de Nathalie Clifford-Barney, qui avait fameusement éconduit le jeune Philippe Pétain. Elle fut rivale d'Anna de Noailles dans les affections de Montesquiou, qui consacre également un poème à cette dernière. Oscillant entre admiration et haine de la gent féminine, on retrouve des sonnets dédiés aux grandes personnalités qui l'entourèrent, telles la marquise de Casa-Fuerte, Mme Edmond Rostand, la princesse Bibesco, la comtesse Piccolomini, mais aussi des vers au vitriol sur les courtisanes célèbres, la Pompadour (« **Elle est épouvantable en même temps qu'exquise** », (« Deuxième voile »), ou encore la Païva « **la belle Juive qui s'empare de Paris / Pour y faire un choix sinistre de maris** » (« Deuxième voile »).

Le « seigneur des Hortensias », signe ses adieux au travers de centaines de feuillets manuscrits inédits et dévoile une pièce de sa demeure poétique encore inexplorée. Son personnage de fiction a longtemps fait de l'ombre à sa qualité d'auteur, qui retrouve sa juste place dans cet exceptionnel ensemble perdu depuis un siècle.

38 000 €

58. Robert de MONTESQUIOU & Gabriele D'ANNUNZIO

La Divine Comtesse.
Étude d'après Madame de Castiglione

Goupil & Cie | Paris 1913 | 19,5 x 28 cm | relié sous étui

Édition originale, un des quelques exemplaires numérotés sur japon, tirage de tête.

Reliure en plein maroquin bleu nuit, dos à quatre nerfs avec discrète reprise de teinte, gardes et contreplats de soie moirée marron chocolat, encadrement de quintuples filets dorés et de fleurons dorés en écoinçons des contreplats, toutes tranches dorées, couvertures illustrées conservées, étui bordé de maroquin bleu, plats de papier marbré, intérieur de feutrine bleu clair, superbe reliure de l'époque signée Meunier.

Préface de Gabriele D'Annunzio.
Ouvrage orné de 54 illustrations en camaïeu et en couleurs.

Très bel exemplaire parfaitement établi en plein maroquin de Meunier.

3 000 €

+ DE PHOTOS

59. [NAPOLÉON BONAPARTE] Adrien PROVOST

Panorama de 15 lithographies figurant le cortège funéraire ou Retour des cendres de l'Empereur Napoléon Ier

S. n. [Aubert] | Paris [ca. 1840] | reliure : 14,5 x 18,5 cm / panorama : 2,06 m | 1 panorama sous reliure

Très rare édition originale de 15 vues lithographiées en teinte bistre, montées en accordéon, formant un panorama de 2,06 mètres et donnant à voir la procession parisienne du retour des cendres de Napoléon Ier depuis l'arc de triomphe de l'étoile jusqu'aux Invalides.

En marge inférieure, la légende présente les différents groupes formant la procession : députation d'Ajaccio, Conseil municipal de Paris, prince de Joinville, commission de Sainte-Hélène... Au centre du panorama se dresse le spectaculaire char funèbre. Sans mention d'éditeur, cet impressionnant document a sans doute été imprimé par Aubert, éditeur fameux de panoramas parisiens parus à la même époque et eux aussi illustrés par Adrien Provost.

Reliure de l'éditeur en demi percaline à la bradel noire, plats de soie gaufrée encadrés de doubles filets dorés, le premier frappé en son centre du titre doré « Convoi de l'Empereur ».

« On voit bien au loin, dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Élysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition. On dirait que ce char traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée. » (Victor Hugo, *Choses Vues*, « 15 décembre 1840. Funérailles de l'Empereur. Notes prises sur place. »)

Superbe exemplaire.

2 800 €

60. Gérard de NERVAL

Les Filles du feu

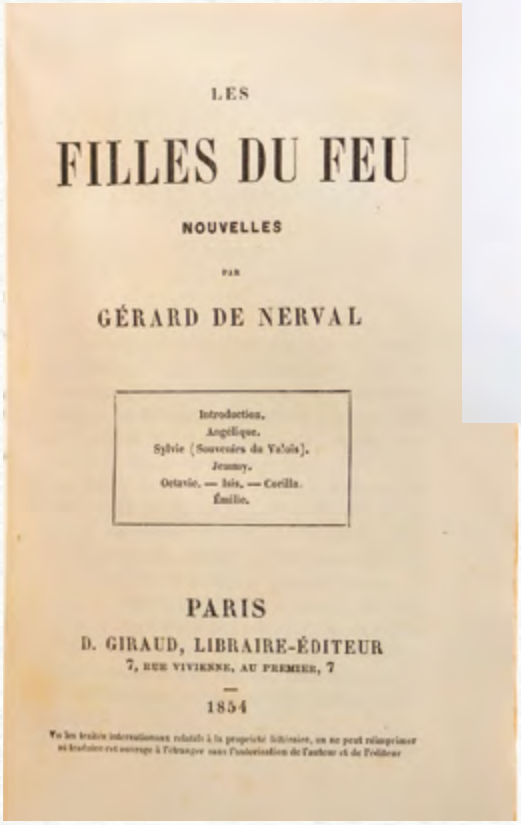
D. Giraud | Paris 1854
| 11,5 x 18 cm | relié

Édition originale rare et recherchée.

Reliure de l'époque en demi basane bleu marine, dos lisse orné de frises dorées, guirlandes dorées en tête et en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier caillouté, tranches mouchetées. Quelques rares et claires rousseurs.

Bel et rare exemplaire.

10 000 €



LES

FILLES DU FEU

NOUVELLES

PAR

GÉRARD DE NERVAL

Introduction.
Angélique.
Sylvie (Souvenirs du Valois).
Jemmy.
Octavie. — Isis. — Corilla.
Émilie.

PARIS
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7

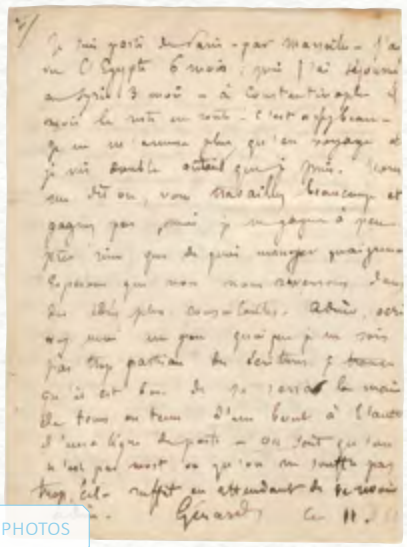
1854

+ DE PHOTOS

61. Gérard de NERVAL & Théophile GAUTIER & ANONYME

Trois lettres autographes signées de Gérard de Nerval, Théophile Gautier et un troisième scripteur adressées à Louis Desessart
« Quelle tristesse que Paris quand on revient des pays éclairés du soleil. Bruxelles est encore plus noir, pauvre garçon ! »

Paris 11 février 1844 | 10,4 x 13,6 cm | 4 pages sur 2 feuillets



+ DE PHOTOS

Trois lettres autographes signées par Gérard de Nerval (2 pages signées « Gérard »), Théophile Gautier (1 page) et un troisième scripteur qui n'a pas signé (1 page), adressées à Louis Desessart. La troisième lettre a été rédigée par un certain « Robert » (cf. la lettre de Nerval)

Louis Desessart, éditeur attitré de Théophile Gautier, publia avec Barba la pièce *Léo Burckart* de Nerval en 1839. À la suite d'ennuis financiers, il fut contraint de se réfugier **« dans cette triste et charmante ville de Bruxelles ».**

Les trois amis rédigent ce courrier à Paris, où ils se sont retrouvés au retour du long voyage en Orient qu'entreprit Nerval : **« J'ai vu l'Égypte 6 mois ; puis j'ai séjourné en Syrie 3 mois – à Constantinople 4 mois le reste en route. C'est assez beau. Je ne m'amuse plus qu'en voyage et je vis double autant que je puis. »**

Ce voyage force l'admiration de Théophile Gautier qui ne se rendra que des années plus tard en Turquie et en Egypte : **« Je suis à Paris et voudrais être au Caire d'où Gérard arrive. »** L'exotisme des voyages lointains contraste ici violemment avec la tristesse et l'austérité de l'Europe : **« Quelle tristesse que Paris**

quand on revient des pays éclairés du soleil. » (Nerval) D'autant plus que, loin des rêves d'évasion, Paris rime avec travail et mélancolie :

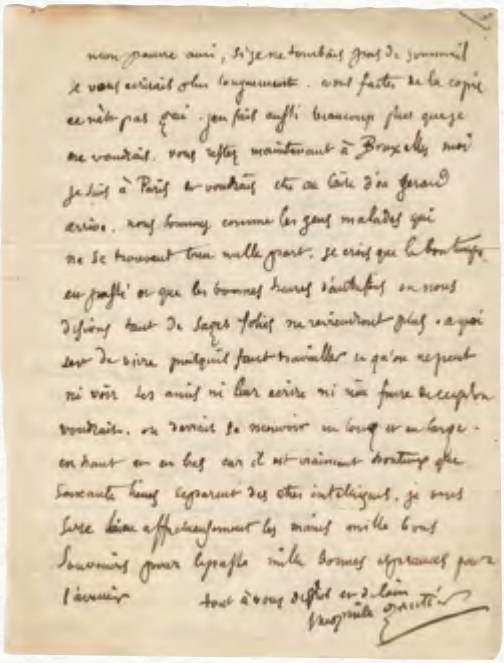
« **Nous sommes comme les gens malades qui ne se trouvent bien nulle part. Je crois que le bon temps est passé et que les bonnes heures d'autrefois où nous disions tant de sages folies ne reviendront plus. À quoi sert de vivre puisqu'il faut travailler et qu'on ne peut ni voir ses amis ni leur écrire ni rien faire de ce qu'on voudrait ?** » (Gautier)

Les deux écrivains sont très compatissants quant à l'exil belge de leur ami, Bruxelles apparaissant ici comme la capitale du spleen : « **Quoi ! Vous êtes encore dans cette triste et charmante ville de Bruxelles ! [...] Bruxelles est encore plus noir, pauvre garçon !** » (Nerval)

Cette triple lettre a en réalité été rédigée à l'initiative de « **Robert** » :

« **N'est-ce pas, mon cher ami, que je suis habile à faire oublier mes torts ? [...] je trouve le moyen en compensation, de t'envoyer ces autographes de deux de tes [...] camarades, de tes plus doux souvenirs, de deux célébrités qui malgré toutes leurs sympathies, toute leur affection pour toi, ne t'eussent jamais écrit un mot, si je ne leur avais pas taillé leurs plumes, affrété leur papier, comme à de petits enfants boudeurs, et si je ne leur eusse dit : écrivez tout de suite, tout de suite à l'exilé que vous aimez le mieux.** »

10 000 €



62. Philotée O'NEDDY & Célestin NANTEUIL

Feu et Flamme

Dondey-Dupré | Paris 1833 | 13,5 x 22 cm | relié

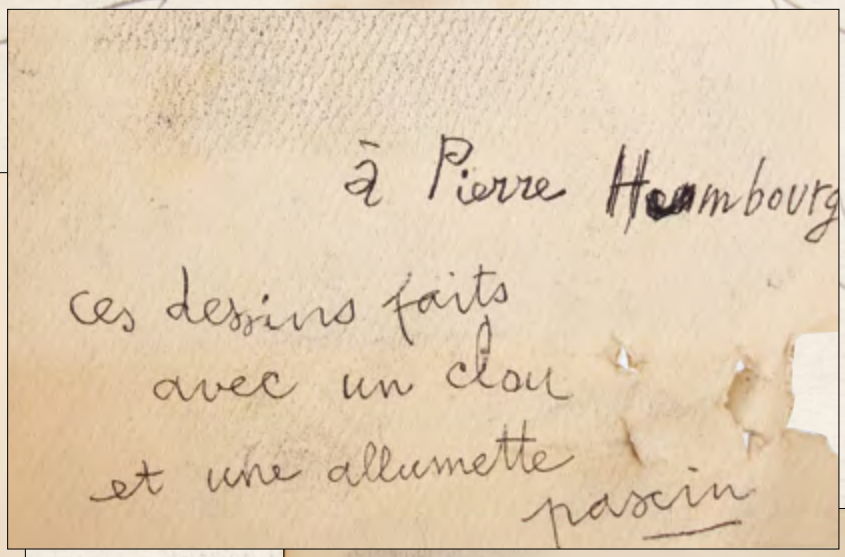
+ DE PHOTOS

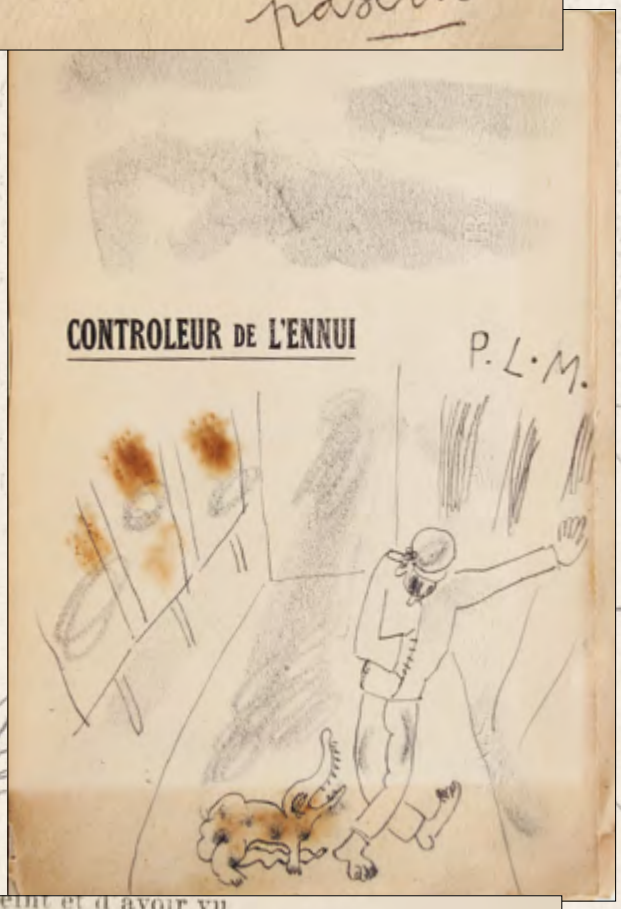
Édition originale très rare et recherchée, selon Clouzot, et imprimée à seulement 300 exemplaires.

Reliure en demi maroquin rouge à coins, dos lisse orné d'arabesques romantiques dorées, date dorée en queue, encadrement de filets dorés sur les plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier caillouté, couvertures doublées conservées, élégante reliure pastiche romantique signée Devauchelle.

Bel exemplaire de l'un des plus rares « Romantiques », bien complet du frontispice sur Chine, dessiné et gravé par Célestin Nanteuil.

6 000 €





63. Jules PASCIN & Pierre HUMBOURG

Contrôleur de l'ennui
enrichi de 12 « dessins faits avec un clou et une allumette » de Jules Pascin

Éditions des Cahiers du sud | Paris & Marseille
1925 | 14,5 x 21 cm | agrafé

Édition originale, un des 50 exemplaires numérotés sur pur chiffon de Moirans, tirage de tête.
Agréable exemplaire à toutes marges.

Envoi autographe signé de Jules Pascin à Pierre Humbourg : « Ces dessins faits avec un clou et une allumette. Pascin. »

En effet, notre exemplaire est enrichi de 12 dessins originaux humoristiques d'inspiration canaille, scatologique ou colonialiste de Jules Pascin à pleine page ou à double page, d'une technique très particulière sinon unique, réalisés à l'aide d'une simple tête de clou, la flamme puis le bout charbonneux d'une allumette.
Les petits manques en marge de l'envoi sont l'œuvre de Pascin lui-même qui avait originellement introduit ses outils graphiques improvisés au travers du feuillet de dédicace.

Tout à fait exceptionnel !

8 000 €

+ DE PHOTOS

64. Marcel PROUST

Les Plaisirs et les Jours

Calmann-Lévy | Paris 1896 | 20,5 x 30 cm | relié

Édition originale sur papier courant, illustrée de dessins de Madeleine Lemaire dont 14 hors-texte, préface d'Anatole France et partitions par Reynaldo Hahn.
Reliure en demi chagrin rouge, dos à cinq nerfs, gardes et contreplats de papier à la cuve, encadrement d'une large dentelle dorée sur les contreplats, couvertures et dos conservés, tête dorée, filet doré sur les coupes, reliure de l'époque signée Franz.
Exceptionnel envoi autographe signé de Marcel Proust au peintre Jean Béraud suivi d'une longue profession de foi artistique manuscrite entièrement inédite de Marcel Proust maquillée en fausse citation « extrait[e] d'un vieux livre d'esthétique ».
Exemplaire enrichi d'une aquarelle originale de Madeleine Lemaire signée.

En 1913, Jean Béraud sera, avec Lucien Daudet, l'un des deux seuls dédicataires de *Du côté de chez Swann* sur japon dont il recevra le n° 3 (l'exemplaire, n° 2 de Gaston Calmette, ne comporte pas d'envoi et les deux derniers exemplaires sur japon ne seront dédicacés qu'après 1918 à Jacques de Lacretelle et Louis Brun). Ce don exceptionnel témoigne moins de l'hommage d'un artiste que de la reconnaissance d'un homme. Jean Béraud fut en effet, en 1897, le témoin de Marcel Proust dans le duel qui l'opposa à Jean Lorrain, après sa critique diffamatoire des *Plaisirs et les Jours*. Simple anecdote pour Lorrain, le duel fut pour Proust un acte fondateur qui participa sans doute à l'émergence chez le jeune mondain d'un sentiment de légitimité, jusque-là entravé par ses origines juives et sa condition de simple bourgeois, homosexuel et journaliste d'à peine 25 ans. C'est d'ailleurs après ce duel que Proust organise son premier dîner « des plus littéraires et des plus élégants – rapporte-t-il lui-même dans *Le Gaulois* – qui réunit pour la première fois ses nombreux amis ». « C'est moi qui vous écris parce que c'est moi qui donne le dîner, chez moi » insiste Proust dans sa lettre d'invitation à Robert de Montesquiou.
Cette Cène proustienne (exactement 12 invités, tout de même) inaugure l'entrée en littérature de Marcel et son adoubement par la grande société artistique et aristocratique. Anatole France, préfacier des *Plaisirs et les Jours*, en est la figure centrale, entouré de « quelques autres hommes distingués » dont le Marquis de Castellane, le Comte Louis de Turenne et surtout des deux témoins de sa transfiguration, Gustave Borda et Jean Béraud.
Si la participation de Jean Béraud à l'avènement de Marcel Proust aboutira, quinze ans plus tard, à ce don d'un japon de *Du côté de chez Swann*, les origines de l'amitié entre l'écrivain et le peintre motivant l'audacieuse demande d'assistance du duelliste demeurent jusqu'à présent obscures.
C'est justement chez l'illustratrice des P*laisirs et les jours*, que le très jeune chroniqueur du *Figaro* rencontre, dans les années 90, l'un des principaux peintres de la vie parisienne de la Belle Époque, Jean Béraud, ami de Madeleine Lemaire et l'un des premiers habitués de son Salon artistique, littéraire et mondain. Pourtant, si plusieurs relations de dîners attestent de leur fréquentation, ni la biographie, ni la correspondance de Marcel Proust ne font mention d'une quelconque affinité entre les deux hommes jusqu'au duel de Proust. Bien que nul ne puisse ignorer la profonde intimité de leurs œuvres respectives, paraissant parfois même s'illustrer l'une l'autre, Proust ne fait jamais d'allusion directe à Jean Béraud avant 1897.
La dédicace de cet exemplaire, jusqu'à présent inconnu, est sans doute la première déclaration d'admiration que Marcel Proust se permet d'adresser à ce peintre renommé dont il partage les vues esthétiques et les sujets de prédilection. Car loin d'un simple hommage de reconnaissance respectueuse et polie, cette dédicace révèle la profonde connivence intellectuelle et artistique entre Proust et Béraud et éclaire les événements à venir.
Marcel Proust fut généreux en dédicaces sur ce premier ouvrage et on a pu recenser au moins 50 exemplaires avec envoi autographe sur les seuls 300 qui s'écoulèrent en vingt ans. L'éditeur Calmann-Lévy se plaindra d'ailleurs en 1918 d'en avoir conservé encore près de 1200, la plupart non encore brochés. Marcel Proust ayant alors partiellement renié cette première ébauche – aujourd'hui considérée comme la véritable genèse de *La Recherche* – il ne cherchera pas à reprendre sa diffusion après le commencement de parution de *La Recherche* (la rareté des exemplaires sur le marché laisse présumer une disparition du stock restant).
Mais en 1896, l'illustre inconnu Marcel Proust, fier de son œuvre mise en images par celle dont « l'excellent talent s'étend à tous les genres » et mise en musique par Reynaldo Hahn, l'offre généreusement à tous ses amis et habitués du Salon de « la Patronne » (surnom de Madeleine qui deviendra celui de sa projection littéraire, Mme Verdurin).
Modestie de la jeunesse, manque d'assurance ou prestige de ses dédicataires, les envois autographes du jeune prétendant au statut d'écrivain sont peu bavards. Sur la trentaine de dédicaces strictement d'époque que nous avons pu recenser, une seule autre est conséquente : la dédicace à Madame Armand-Cavaillet, qui obtint pour Proust la prestigieuse préface d'Anatole France, est en effet enrichie d'une longue citation de celui-ci.
Ce n'est qu'à partir de 1899 que Proust embellira quelques précieux exemplaires de somptueux exergues manuscrits à pleine page.
L'importance de la dédicace à Jean Béraud, strictement contemporaine à l'édition – comme l'atteste la graphie de la signature spécifique de cette époque – est donc une exception parmi les hommages et reconnaissances autographes distribués par Proust. Mais le recopiage d'un « vieux livre d'esthétique » en guise d'hommage d'un jeune homme de 25 ans à un grand peintre de 22 ans son aîné, avec lequel il ne partage aucune complicité avérée, est un geste encore plus surprenant.
Et, de fait, ladite citation n'est en réalité qu'un subterfuge pour atténuer

Hommage de reconnaissance et d'admiration
pour Monsieur Jean Béraud
Marcel Proust

" Les "genres" intellectuels se transformant comme les
espèces animales mais ne périssant jamais entièrement. Au milieu
même de la corruption d'une époque sans foi, où la théorie de l'
art pour l'art fait place à la bataille [illegible] de l'art [illegible] le Blairie

Baffleau comme il faisait sa [illegible]
chaque époque de l'art, ont pensé qu'
quelque chose de plus important que l'art
qui en fait, quand l'art l'exprime, le prime
à lui"
(Extrait d'un vieux livre d'Esthétique)

l'audace de l'éloge proustien à ce peintre admiré et lui présenter, sous couvert d'une nébuleuse autorité, une véritable analyse de son œuvre et une théorie artistique personnelle et ambitieuse.

Le style et la qualité d'écriture rendent transparente l'attribution réelle de cet « extrait ». Mais plus encore, ce texte inédit est une claire référence au tableau *La Madeleine chez le Pharisien* (1891) dans lequel Jean Béraud propose une vision moderne de la visite de Jésus chez le pharisien Simon. Cette scène de l'Évangile est projetée dans un dîner mondain présidé par Renan, où figurent nombre de personnalités parisiennes dont le chimiste Eugène Chevreul, Alexandre Dumas fils, le militant socialiste Albert Duc-Quercy et la demi-mondaine Liane de Pougy.

Par une coïncidence extraordinaire, le « vieux livre » de Proust fait justement l'éloge de l'artiste « au cœur généreux subordonnant la Beauté aux fins plus hautes qu'elle exprime, adorant le Christ, non pas en dilettante curieux de tous les archaïsmes, [...] mais comme une réalité vivante, comme un grand fait moral que la conscience dégage peu à peu du milieu antithétique des lamentables faits contemporains. »

L'hommage est appuyé mais sans arrogance, libre de susciter l'appréciation ou l'indifférence du maître. La suite ne pourrait être que flatterie : « en tel artiste [...] vous reconnaîtrez la race de cet Angelico qui faisait un tableau comme il faisait sa prière ». Elle est cependant bien plus que cela.

Car ce qui fait l'importance de cette pensée inédite, c'est peut-être moins ce qui lie Proust à Béraud, que sa résonance avec cet autre essai esthétique capital de Proust : *Contre l'obscurité* contemporain de la dédicace puisqu'il parait le 15 juillet 1896 dans la *Revue Blanche*.

Comme le note Jean-Yves Tadié, « l'esthétique de Proust, formulée [dans *Contre l'obscurité*] avec vigueur, ne changera plus ; c'est donc une date capitale dans la généalogie de ses idées. ».

Le parallèle entre les deux textes est frappant.

Tous deux s'ouvrent sur une référence à Darwin : « La langue pour rester vivante doit changer avec la pensée, se prêter à ses besoins nouveaux, comme les pattes qui se palment chez les oiseaux qui auront à aller sur l'eau » (C. O.), « Les "genres" intellectuels se transforment comme les espèces animales » (V. L. E),

pour se poursuivre avec une diatribe contre la pauvreté artistique de son époque : « Quant au talent qui n'a jamais été très commun, il semble qu'il y en eut rarement moins qu'aujourd'hui. » (C. O.), « Au milieu même de la corruption d'une époque sans foi, où la théorie de l'art pour l'art fait place à la pratique de l'art pour le plaisir » (V. L. E).

Mais contrairement à son article de la *Revue Blanche*, le « Vieux livre d'Esthétique » de Proust révèle des convergences troublantes avec l'esthétique mallarméenne.

Bien que Proust relègue la théorie de « l'Art pour l'art » à une époque révolue, il lui concède une plus grande pertinence qu'aux pratiques actuelles de « l'art pour le plaisir ». Et si ses piques sur « le symbole indifférent et poétique » et le « dilettante curieux de tous les archaïsmes » (ce même archaïsme dont Proust vantera le charme un mois plus tard à propos d'un poème de... Mallarmé, in corr. T. II p. 111)), stigmatisent ses anciens amis symbolistes, son éloge de « tous ceux qui, à chaque époque de l'art, ont pensé qu'il y avait quelque chose de plus important que l'art même et qui en fait, quand l'art l'exprime, le prix et la dignité » nuance fortement la condamnation sans appel de *Contre l'obscurité*.

Proust exprime ici, sous le double voile d'une citation imaginaire et d'un réel éloge de son dédicataire, une pensée artistique qui fait suite à sa dispute esthétique avec Mallarmé. Mais rectifiant le tir de son article, il rejoint le poète symboliste, sans doute malgré lui, dans une même quête du Vrai par l'Art. Que celle-ci soit exprimée sous la forme d'une apologie d'un art christique « en esprit et en vérité », ou sous celle d'un « face à face avec l'Indicible ou le Pur » (Mallarmé, *Divagations*, 1897), une même quête de Vérité artistique anime les deux écrivains à l'origine de l'aventure littéraire et poétique du XXe siècle.

Cet exceptionnel texte-dédicace inédit de Marcel Proust à Jean Béraud sur sa première œuvre est capital à plus d'un titre.
Il s'agit d'une des seules dédicaces-fleuves sur la première œuvre de Marcel Proust rédigée strictement à l'époque et enrichie de surcroit d'une aquarelle originale de Madeleine Lemaire.
Le don de cet exemplaire unique pose les fondations, jusqu'à présent inconnues, de la relation particulière qui unira Proust au dédicataire du japon n° 3 de *Swann*.

Enfin et surtout, ce véritable manifeste artistique contribue à l'élaboration de la théorie esthétique de Proust propre à structurer son immense œuvre en gestation.

VENDU

65. Marcel PROUST

À la recherche du temps perdu

Grasset & Nrf | Paris 1913-1927 | 12,5 x 19 cm pour le premier volume & 13 x 19,5 cm pour le second & 14,5 x 19,5 cm pour les suivants | 13 volumes brochés

Édition originale de première émission pour *Du côté de chez Swann*, comportant bien la faute typographique à Grasset, seulement présente dans les tous premiers exemplaires. Édition originale sur papier courant, un des très rares premiers exemplaires sans mention pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont il n'a été tiré qu'environ 500 exemplaires, les 2 000 exemplaires suivants présentant une mention fictive sur la couverture, étiquette « majoration temporaire cinquante pour cent » encollée sur le dos.
Éditions originales numérotées sur pur fil, seuls grands papiers avec les réimposés, pour les volumes suivants.
Très discrètes restaurations au dos des deux premiers volumes, quelques rares rousseurs.
Cette collection complète de *À la recherche du temps perdu* comprend les titres suivants : *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes* (2 volumes), *Sodome et Gomorrhe* (3 volumes), *La Prisonnière* (2 volumes), *Albertine disparue* (2 volumes) et *Le Temps retrouvé* (2 volumes).

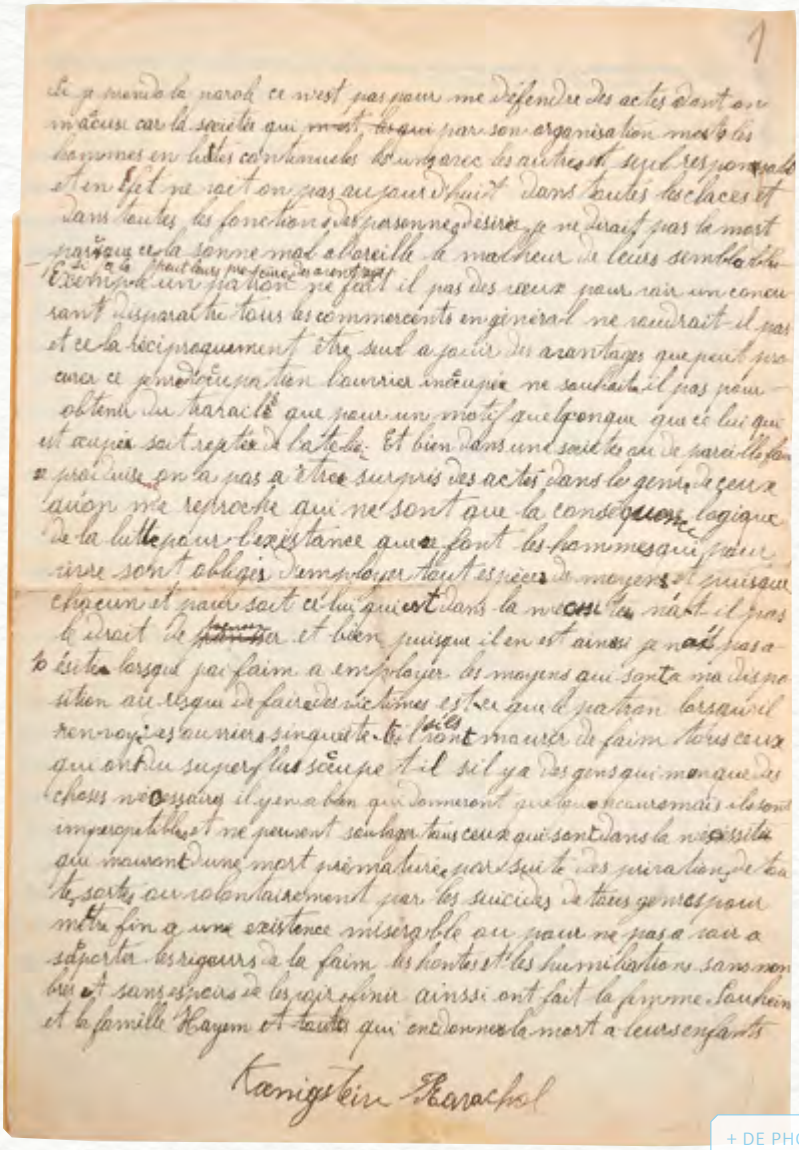
Précieux ensemble, tel que paru.

25 000 €

66. RAVACHOL (François Claudius Koënigstein, dit)

Testament politique autographe signé de Ravachol en grande partie inédit

[Montbrison] 1892 | 20 x 29,5 cm | 4 pages sur un double feuillet



+ DE PHOTOS

Exceptionnel manuscrit autographe complet signé du véritable testament de Ravachol – en grande partie inédit – et inconnu sous cette forme, précédant sa réécriture par un tiers pour la publication dans la presse. Unique témoignage de la véritable pensée de l'icône de l'anarchie.

Manuscrit de quatre pages in-4 lignées, entièrement rédigé à l'encre noire et doublement signé « Konigstein Ravachol » en pied de chaque feuillet. Corrections au crayon de papier dans le texte, peut-être de la main de l'avocat. Quelques pliures transversales et très infimes déchirures marginales sans manque.
Écrit en cellule durant le second procès de Montbrison qui mènera à sa condamnation à mort, ce texte, rédigé d'une écriture hâtive, sans ponctuation ni majuscules et à l'orthographe naïve, devait être prononcé par Ravachol lors de l'audience.

« Ravachol avait une sacrée envie de coller son grain de sel dans la défense, non pour se défendre, mais pour s'expliquer. Y a pas eu mèche, nom de dieu ! À la quatrième parole, le chef du comptoir lui a coupé le sifflet. Sa déclaration n'est pas perdue, nom d'une pipe ! ». (Émile Pouget, in *Père Peinard* 3-10 juillet 1892). Le Rocambole de l'anarchisme ne sera en effet pas autorisé à déclamer son texte, mais il le remettra à son avocat Maître Lagasse et, dès le 23 juin, la déclaration interdite se retrouvera reproduite dans le journal *Le Temps*.
Cette première parution dans un journal conservateur se veut fidèle au texte original jusqu'à reproduire l'orthographe fantaisiste de son auteur. Ce souci d'exactitude sera d'ailleurs dénoncé par Émile Pouget dans le *Père Peinard* du 3 juillet 1892, une semaine avant l'exécution de Ravachol : « *Le Temps*, le grand drap de lit opportunard l'a collée nature. En vrai jésuitard, il l'a même collée trop nature.
Ravachol avait écrit le flanche pour lui ; il savait comment le lire, - mais y avait pas un mot d'orthographe, vu qu'il se connait à ça, autant qu'à ramer des choux.
Le Temps a publié le flambeau sans rien changer, de sorte que c'est quasiment illisible […]. C'est ce que les jean-foutre voulaient, nom de Dieu ! […]
Je colle ci-dessous, sans y changer un mot, m'étant contenté d'y mettre de l'orthographe. »

Suit, dans ce même numéro du 3 juillet 1892, la reproduction exacte, mais sans les fautes, du discours initialement publié dans *Le Temps*.
Cette double publication associée à la noble attitude de Ravachol devant la guillotine aura un impact considérable sur l'opinion publique. En effet, même les organes anarchistes avaient jusqu'à lors conservé une certaine distance avec ce criminel provocateur accusé d'utiliser la cause anarchiste à des fins crapuleuses. Mais après l'exécution, ce testament sera rapidement repris par de nombreux autres journaux et l'ultime cri de révolte de Ravachol deviendra bientôt un véritable hymne de l'anarchie pour les libertaires de toutes nations.
Pourtant, la version reproduite par ces journaux, seule connue à ce jour mais dont la source manuscrite a disparu, diffère sensiblement du manuscrit en notre possession.
En effet, le style a été légèrement amélioré, quelques tournures ont été arrangées, et surtout, de larges passages ont été supprimés, dont le paragraphe de conclusion qui a été entièrement remplacé.

Notre manuscrit, comportant des ratures et des reprises semble ainsi être, à tout le moins, la version primitive de ce testament politique. Écrit d'une traite, d'une graphie compacte, sans ponctuation, ni paragraphe, ce manuscrit comporte deux longs passages révélant des préoccupations de santé publique totalement absentes de la version publiée.

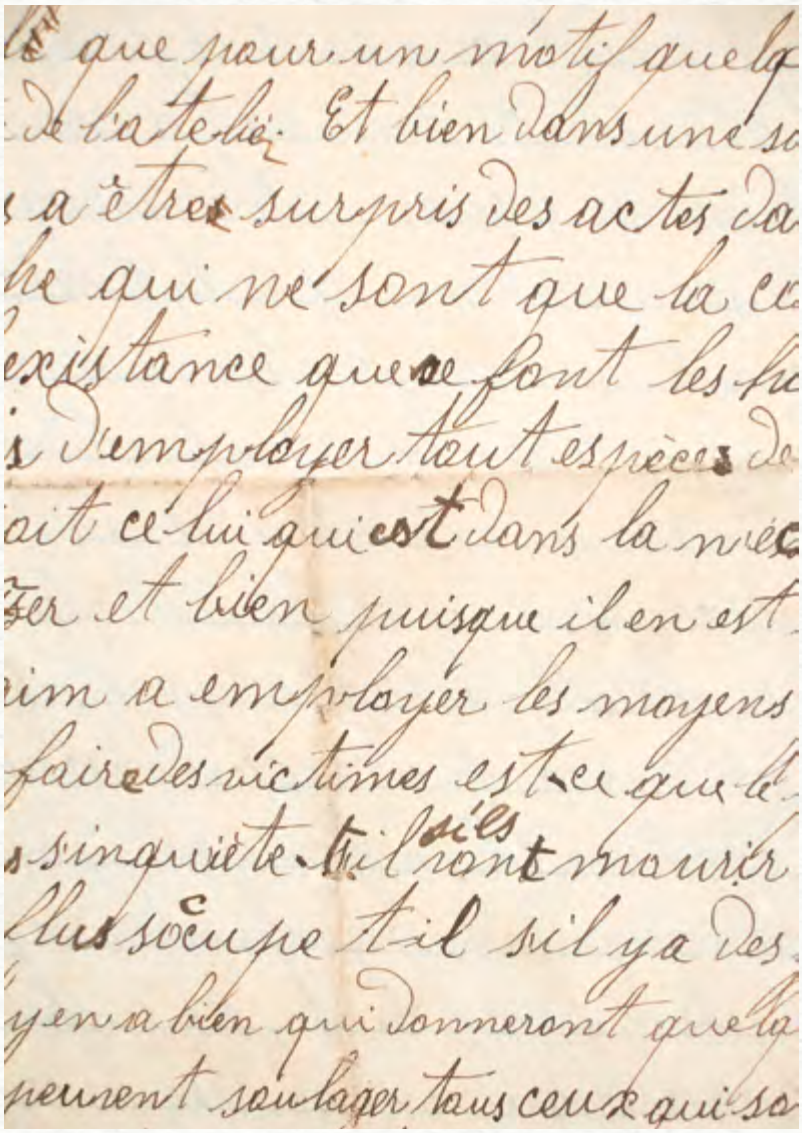
La première concerne un long passage, d'un tiers de feuillet, sur les « ingrédients dangereux » adjoints à la fabrication du pain : **« n'ayant plus besoin d'argent pour vivre, plus de crainte que le boulanger introduise dans le pain des ingrédients dangereux pour la santé et dans l'intention de lui donner une belle apparence ou le rendre plus lourd puisque cela ne lui rapporterait rien et qu'il aurait comme tout le monde et par le même moyen la facilité de se procurer les choses nécessaires pour son travail et son existence. On aurait pas à contrôler si le pain a bien le poids, si l'argent n'est pas faux, si le compte est bien exact. »** La seconde, bien plus longue que la première (presque une page entière), concerne l'industrie de la teinture de la soie dont Ravachol fut un modeste ouvrier : **« Eh bien que l'on se rende compte attentivement de toutes les matières perdues et des forces qu'il a fallu dépenser pour les produire, on comprend qu'on a travaillé inutilement à produire toutes ces drogues et à les fixer sur la soie qui est brûlée par l'excès de toutes sortes d'ingrédients dont la manipulation est dangereuse pour les ouvriers et dont la soie sera devenue entre leurs mains une chose dangereuse à mettre en contact avec la peau et par les poussières que produisent en séchant l'excès des drogues. »** La suppression de ces parties, dont la longueur témoigne de l'importance qu'elles revêtent dans l'esprit de l'auteur, n'est sans doute pas anodine et modifie profondément la réception du discours.

Contrairement à la version connue, le manuscrit est ainsi centré sur le bien-être des individus et la santé publique, mais surtout il s'appuie sur l'expérience personnelle de son auteur, sa condition d'ouvrier de la soie, qui constitue une des principales sources de la réflexion de Ravachol et de sa conscience politique. L'autre manuscrit connu de Ravachol (aujourd'hui disparu mais reproduit à l'époque dans le journal républicain *L'Écho de Lyon*) comporte également une longue digression sur le processus de fabrication de la soie et ses conséquences sur la santé des ouvriers.

Or le discours publié par la presse ne fait aucune mention de cette activité fondatrice de l'engagement de Ravachol, qui conclut son manuscrit. Au contraire, à ce long paragraphe prosaïque se substitue une superbe mais étonnante plaidoirie, dont la pensée synthétique et le style éloquent constituent une véritable rupture avec le reste du discours, auquel elle ne semble plus liée que par la fantaisie constante de l'orthographe.
« Oui, je le répète : c'est la société qui fait les criminels, et vous jurés… » ; « Je ne suis qu'un ouvrier sans instruction ; mais parce que j'ai vécu l'existence des miséreux, je sens mieux qu'un riche bourgeois l'iniquité de vos lois répressives » ; « Jugez-moi, messieurs les jurés, mais si vous m'avez compris, en me jugeant jugez tous les malheureux »

Superbes effets de manche, et conclusion grandiloquente où l'on est en peine de reconnaître le style oral de notre ouvrier dont le seul autre texte publié intégralement – ses *Mémoires* dictées à ses gardiens dans la soirée du 30 mars 1892 – ne comportent aucune conclusion et s'arrête aussi brutalement que notre manuscrit.
Cette envolée finale à la gloire de l'anarchie, dont nous ne connaissons aucune trace manuscrite et qui n'est même pas ébauchée dans notre version, se révèle donc de toute évidence apocryphe.
Comme la première publication est l'œuvre d'un journal conservateur, il est impossible que le journaliste en soit l'auteur. Il est donc plus vraisemblable que la version fournie à la presse ait été revue et corrigée par son dernier détenteur, l'avocat de Ravachol : Maître Louis Lagasse, juriste engagé, défenseur attitré de plusieurs journaux anarchistes et futur député du parti radical-socialiste.

Ainsi, notre manuscrit semble mettre en lumière une récupération idéologique de la pensée de Ravachol non qu'elle fut réellement trahie, mais habilement reformulée dans un cadre plus intellectualisé. Cette instrumentalisation de celui qu'on accusait encore la veille de détourner la cause anarchiste, fut une réussite totale. La postérité en fit une icône de l'indépendance et de l'insoumission. Il connut

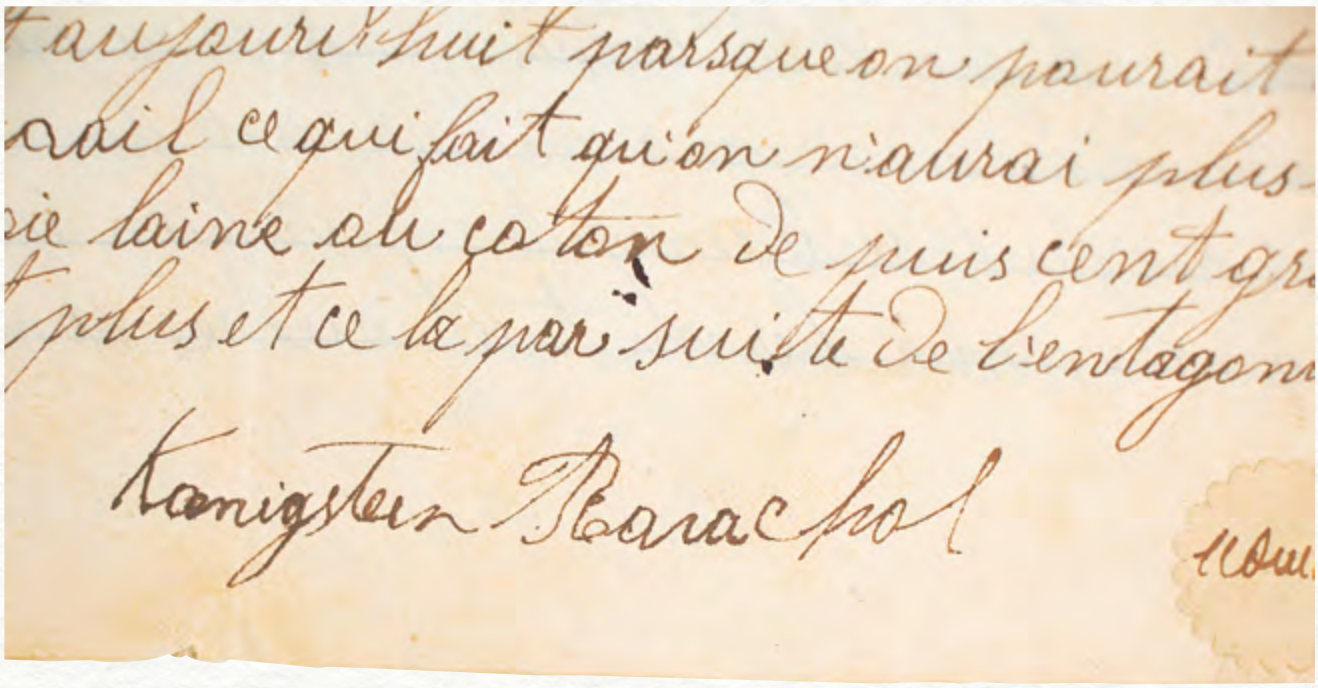

que pour un motif que la
de l'atelier. Et bien dans une so
a être surpris des actes da
he qui ne sont que la ce
existance que se font les fa
s d'employer tout es pièces de
oit celui qui est dans la nécé
ser et bien puisque il en est
im a employer les moyens
faire des victimes est ce que le
s s'inquiète t-il ils ont mourir
plus s'occupe t-il s'il y a des
y en a bien qui donneront que la
peuvent soulager tous ceux qui so

un véritable culte de la personnalité, exalté par les chansons, sanctifié par les romans, héroïsé par les combattants et parfois même institutionnalisé en devenant, comme en wallon, un nom commun.
Aux côtés de Proudhon et Bakounine, les grands théoriciens de l'anarchie, il manquait une figure pratique, un maître d'œuvre assumant la violence sous-jacente de cette idéologie nihiliste. Ravachol, grâce à cette formidable apostrophe, deviendra ce martyr attendu.

On peut douter que la version authentique du discours de Ravachol que nous révélons aujourd'hui eut eu un tel écho, alors que déjà, comme le notait Émile Pouget au sujet de la première parution, l'orthographe était un obstacle. « Il faut se foutre un sacré turbin pour saisir les idées. ». Mais il ajoutait malicieusement : « Ces couillons de bourgeois éduqués, se figurent qu'il faut savoir orthographier les mots pour avoir de l'idée dans la caboche. »
En effet, il serait présomptueux de conclure que la réputation de Ravachol fut ainsi usurpée par la plume habile d'un idéologue. Le manuscrit original, s'il dévoile la supercherie, met aussi en lumière la profondeur réelle des idées de Ravachol et les racines de sa révolte. Toutes les idées ajoutées ou réécrites par l'avocat sont bien présentes, bien que moins lisibles, dans le manuscrit original.

C'est bien la misère et les privations qui, pour Ravachol, poussent les malheureux au crime. Dès les premières lignes, il souligne la responsabilité de **« la société, qui par son organisation met les hommes en lutte continuelle les uns avec les autres, [et] est seule responsable** » En réponse à ce problème, la justice traite selon lui non pas les causes, mais les conséquences de la pauvreté : « **On finira sans doute par comprendre que les anarchistes ont raison lorsqu'ils disent que pour avoir la tranquillité morale et physique, il faut détruire les causes qui engendrent les crimes et les criminels. [...] Eh bien, messieurs, il n'y a plus de criminels à juger, mais les causes du crime à détruire.** » Cette légitimation de la violence anarchiste n'est pas gratuite et Ravachol, malgré son expression écrite limitée, propose une réforme et soumet à son auditoire l'idée d'une utopie fondée sur la justice sociale : « **En créant les articles du Code, les législateurs ont oublié qu'ils n'attaquaient pas les causes mais simplement les effets, et qu'alors ils ne détruisaient aucunement le crime. [...] Il suffirait d'établir la société sur de nouvelles bases où tout serait en commun, et où chacun, produisant selon ses aptitudes et ses forces, pourrait consommer selon ses besoins.** »
Et lorsqu'il dénonce la misère sociale, le texte original de Ravachol ne nécessite aucune réécriture de son avocat : « **Tous ceux qui ont du superflu s'occupent-ils s'il y a des gens qui manquent des choses nécessaires ? Il y en a bien quelques-uns qui donneront quelques secours, mais ils sont imperceptibles et ne peuvent soulager tous ceux qui sont dans la nécessité et qui mourront prématurément par suite des privations de toutes sortes, ou volontairement par les suicides de tous genres pour mettre fin à une existence misérable et ne pas avoir à supporter les rigueurs de la faim, les hontes et les humiliations sans nombre, et sans espoir de les voir finir.** »
Émondé des effets de style de l'avocat, cet émouvant manuscrit laisse transparaître l'obsession de celui qui se sait condamné à une fin imminente. La mort y est omniprésente : celle des criminels agissant par nécessité est mise en parallèle avec le trépas des « nécessiteux » travaillant jusqu'à l'épuisement. La graphie élancée, l'absence de ponctuation et l'enchaînement des phrases traduisent l'urgence de la pensée du condamné qui, dans ce dernier soupir d'encre, tente de résumer son combat et de justifier ses actions criminelles. Aucun répit n'est laissé au lecteur, les quatre pages sont abondamment rédigées jusqu'à la dernière ligne et Ravachol, comme pour assumer chacun de ses écrits ou peut-être dans l'incertitude de pouvoir achever sa pensée, signe sa déclaration sur chaque feuillet.

Témoignage inédit de Ravachol, qui vola et tua pour survivre, ce testament réhabilite avec authenticité la


au pourrit tout parsque on pourait
vail ce qui fait qu'on n'aurai plus
ie laine ou coton de puis cent gr
plus et ce la par suite de l'entagon
Kanigstein Ravachol

pensée de ce Rocambole, jusqu'alors icône modelée par les théoriciens. On y découvre les dernières pensées d'un homme ordinaire, mu par un véritable combat pour la justice, tout aussi loin de l'image du Christ de l'anarchie que d'un Judas criminel ayant employé l'idéologie libertaire à des fins crapuleuses.

L'homme que l'on découvre dans ce document capital, n'est certes pas le tribun que l'on pensait, mais son discours qui fut doublement censuré par les juges et par son avocat, révèle des préoccupations humanistes sans doute d'une trop grande modernité pour l'époque. En pleine révolution industrielle, il ne dénonce pas que la misère et la mauvaise répartition des richesses, mais aussi les risques de la chimie industrielle pour la santé de la population ouvrière.

Derrière l'idéologue et utopiste Ravachol, nous découvrons dans ce manuscrit inédit un François Claudius Koënigstein, plus modeste dans son expression mais plus visionnaire dans sa pensée, précurseur des grands défis écologiques et sanitaires à venir.

Considérable testament apologétique de la dignité humaine.

18 000 €

+ DE PHOTOS

67. [RAVACHOL (François Claudius Koënigstein, dit)] Alphonse BERTILLON

Unique portrait photographique daté et signé par Ravachol connu à ce jour

S. n. | Paris [à la prison de la Conciergerie] [6 mai 1892] | Cliché : 11,7 x 16,9 cm / Carton : 16,1 x 21,9 cm | 1 photographie

« Jugez-moi, messieurs les jurés, mais si vous m'avez compris, en me jugeant jugez tous les malheureux dont la misère, alliée à la fierté naturelle, a fait des criminels, et dont la richesse, dont l'aisance même aurait fait des honnêtes gens ! »

Superbe portrait photographique original de Ravachol réalisé par Alphonse Bertillon, tirage d'époque albuminé contrecollé sur bristol. »
Rarissime légende autographe signée du plus célèbre des anarchistes français, rédigée de son écriture hésitante et naïve, au bas du cliché : « 1er mai 1892 Koningstein [sic] Ravachol. »
La graphie *Koningstein* choisie par Ravachol diffère du patronyme de son père (*Königstein*). Cette variation attestée par le *Maintron* (dictionnaire biographique du mouvement social et ouvrier) se retrouve notamment dans un écrit de sa main daté du 13 avril 1892 et conservé à la Conciergerie.
« Un certain Varinard des Cotes a tracé son portrait graphologique. Il crut pouvoir noter l'absence d'orgueil et de vanité, la droiture et la loyauté des convictions ». (Ramonet et Chao, *Guide du Paris rebelle*, 2008).
Nous n'avons pu trouver aucun autre exemplaire de cette photographie dans les collections publiques internationales ni en vente aux enchères. **Les autographes du « Christ de l'anarchie » sont d'une insigne rareté. Nous ne connaissons que cette unique photographie de Ravachol dédicacée à l'exception de celle mentionnée dans les rapports de surveillance de la Conciergerie :** « Le nommé Ravachol nous a fait voir sa photographie sur le recto de laquelle il a inscrit ces mots : "À tous ceux que j'ai aimé. Mon cœur sera toujours près de vous, ma dernière pensée sera pour vous. Tous mes baisers". Signé Ravachol. Il a l'intention d'envoyer cette photographie à son frère, ainsi qu'une lettre dont le résumé est le suivant : "Comme vous le voyez, je suis souriant sur ma photographie, vous pourrez donc en déduire que mon sort n'est pas si triste que vous le pensez. Il ne me manque qu'une chose : la

liberté. Du reste je ne fais aucune différence entre ma vie en prison et celle que je menais auparavant. Toutes les deux ne sont que souffrance. Le vrai bonheur n'existera pour moi que lorsque je verrai la réalisation de mes projets, si cela ne se peut, je préfère la mort. J'envisage ces deux points le sourire aux lèvres". (8 mai 1892) Nous n'avons pu localiser ce cliché et n'en avons trouvé aucune autre trace depuis ce rapport. Nous n'avons d'ailleurs aucune certitude que cette photographie existe encore. À l'instar de la nôtre, elle a été réalisée lors d'une séance à la prison de la Conciergerie le 6 mai 1892 durant laquelle plusieurs poses ont été tirées. Ravachol a donc antidaté sa dédicace en se servant probablement de la date symbolique du 1er mai 1892, premier anniversaire du massacre de Fourmies.

Il est certainement fait mention de notre cliché dans les mémoires du photographe et père de l'anthropométrie Alphonse Bertillon : « Ce fut l'identification de l'anarchiste Ravachol qui consacra la sûreté de sa méthode. Ravachol avait fait sauter au moyen d'une bombe l'immeuble où habitait alors le procureur de la République ainsi que le restaurant Véry et menaçait de continuer cette besogne de destruction quand il fut arrêté au milieu d'une foule hurlante qui voulait le mettre en pièces, au point qu'il arriva au service anthropométrique avec un visage boursouflé, tuméfié, hideux. Il fallut toute la diplomatie, toute la pénétration psychologique d'Alphonse Bertillon pour le convaincre de se laisser mensurer et photographier. Ravachol exprima le désir, vu l'état effrayant de son visage, d'être photographié une seconde fois dès que ses plaies et ses ecchymoses seraient guéries. Bertillon le lui promit et tint parole, il poussa même la délicatesse vis-à-vis de ce bandit jusqu'à lui porter dans la cellule qu'il occupait au dépôt un exemplaire de son portrait collé sur bristol. Et Ravachol qui ne pouvait en croire ses yeux, de s'écrier : – vous êtes un honnête homme, vous au moins, monsieur Bertillon. » (Suzanne Bertillon, *Vie d'Alphonse Bertillon l'inventeur de l'anthropométrie*, 1941). Ce témoignage d'une grande précision nous éclaire sur l'importance de l'arrestation de Ravachol dans la carrière du célèbre criminologue et la relation particulière qui unit les deux hommes. Il faut dire que c'est Bertillon lui-même qui procéda à l'identification de l'activiste qui avait été « bertillonné » deux ans plus tôt, démontrant avec brio toute l'efficacité de sa méthode de classification : cette première fiche se trouvait parmi 500 000 autres, déjà réalisées depuis la création du service d'Identification judiciaire en 1889.

Nous ne savons pas à qui Ravachol destinait ce portrait qu'il estimait tant, mais l'absence de dédicataire et la date hautement symbolique qu'il y appose, ultime défi à l'État policier, laisse à penser qu'il l'offrit à un partisan de sa cause.

Rarissime tirage d'époque de l'icône anarchiste Ravachol, dont le nom – immortalisé dans la culture populaire – deviendra même un nom commun, de l'insulte du capitaine Haddock (« Mille millions de mille milliards de mille sabords !... Espèce de cannibale !... Bachi-bouzouk !... Ravachol !... ») à la litanie punk des Bérurier Noir : « Salut à toi l'Espagnol / Salut à toi le Ravachol ! ».

6 000 €

68. [RAVACHOL (François Claudius Koënigstein, dit)] Auguste BERTHON

Photographie originale de Ravachol entre des gendarmes

1891 | 10 x 13,5 cm (carton 10,8 x 16,5 cm) | 1 photographie

Photographie originale représentant Ravachol entre des gendarmes, tirage d'époque sur papier albuminé contrecollé sur un carton à bord rouge et portant la mention manuscrite

+ DE PHOTOS

« Ravachol à Montbrison » en pied. Ce cliché a été réalisé par Auguste Berthon, photographe à Saint-Étienne, la veille de l'exécution de Ravachol alors que celui-ci effectuait une promenade dans la cour de sa prison de Montbrison. Il est fait mention de cette promenade dans les rapports de surveillance de la Conciergerie : « Le détenu a été conduit à la promenade à 8 heures, a déjeuné à 9 heures et est retourné à la promenade de 10 heures à midi où il était encore lorsque nous avons été remplacés. » (11 mai 1892) Très habile restauration au coin supérieur gauche.

Nous n'avons pu trouver qu'un seul exemplaire de cette photographie à la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Auvergne.

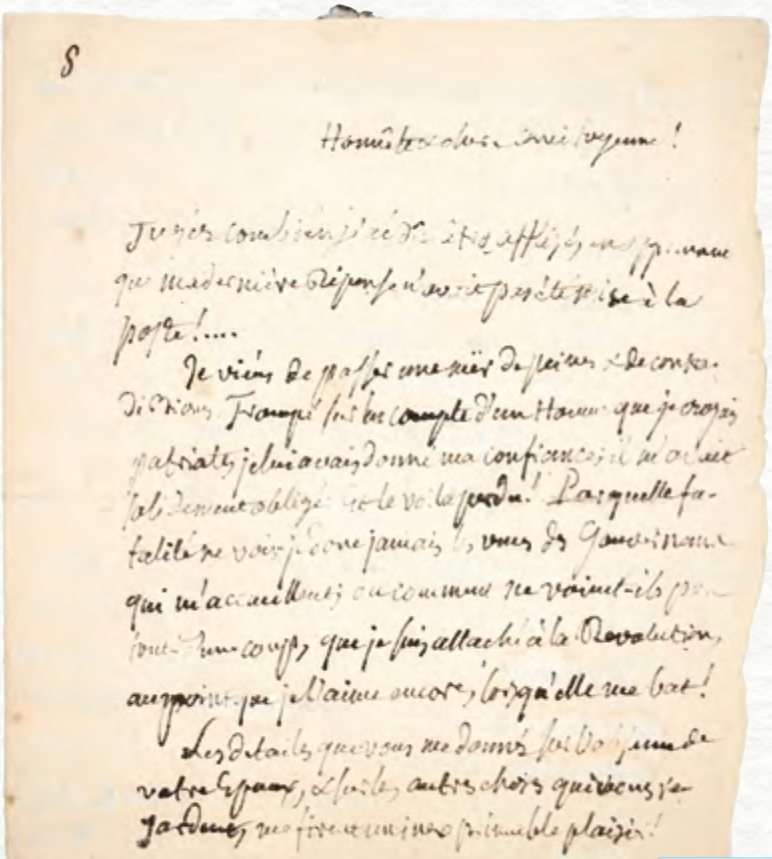
Rarissime photographie du Christ de l'anarchie en tirage d'époque.

2 500 €

69. Nicolas Edme RESTIF DE LA BRETONNE

Lettre autographe signée adressée à la citoyenne Fontaine

30 fructidor 1797 An V
[16 septembre 1897] | 18,5 x 21,3 cm
| 3 pages sur un double feuillet



+ DE PHOTOS

Rarissime lettre autographe signée « Restif Labretone » adressée à la citoyenne Fontaine. Trois pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé. Reste de cachet de cire, pliures inhérentes à l'envoi.

Cette lettre a été publiée, avec quelques inexactitudes, dans *Lettres inédites de Restif de Labretone* de V. Forest et É. Grimaud, 1883.

Les époux Fontaine sont des négociants de Grenoble et Restif de la Bretonne entama une correspondance avec eux à partir du 15 mars 1797. Importante lettre témoignant de l'achèvement de la publication du grand œuvre autobiographique de Restif : *Monsieur Nicolas ou les Ressorts du Cœur Humain dévoilé.* « **J'aurai achevé le** *Cœur humain Dévoilé* **sous 15 jours – je ferai aussitôt votre paquet, pour le tenir prêt...** » Les huit premiers volumes de cette grande somme autobiographique, imprimés par Restif lui-même – ouvrier typographe de formation – dans son logement du 11 rue de la Bûcherie, ont été confiés au « **malhonnête** » libraire Nicolas Bonneville qui n'honore pas ses dettes auprès de l'écrivain. Outre des déconvenues de santé (« **J'échange mes maladies, et ne les guérit pas** »), Restif fait également part à sa correspondante de ses déboires littéraires : « **L'Auteur de la Nature me conservera une amie sincère pour me dédommager des scélérats de l'Institut, et du perfide Mercier** ». En effet, l'année précédente, l'auteur apprend avec amertume qu'il n'est pas admis à l'Institut national et Louis-Sébastien Mercier, qui avait pourtant fait son éloge dans son *Tableau de Paris* et avait soutenu sa candidature, se détourne alors de lui. À cette somme de malheurs, s'ajoutent les finances. Désargenté et vivant de maigres rentes accordées par l'État, il maintient tout son soutien à la République : « **Par quelle fatalité ne vois-je donc jamais les** *vues* **des gouvernans qui m'accueillent ; ou comment ne voient-ils pas tout d'un coup, que je suis attaché à la Révolution au point que je l'aime encor, lorsqu'elle me bat.** » Restif, profondément antiroyaliste, a écrit plusieurs pamphlets en ce sens et vient justement d'ajouter à la fin de *Monsieur Nicolas* une apologie du coup d'État du 18 fructidor an V. Cependant, cette date signe la fin du versement de l'indemnité que lui avait allouée Lazare Carnot après son échec de l'Institut : « **Vous connaissez les événemens du 18 fructidor' je ne vous en parlerai pas. Ils m'ont rendu la vie ; mais en affligeant et mon cœur et ma reconnaissance.** »

Mais le grand chagrin de Restif, c'est la perte de sa fille, Filette, née de son aventure avec Louise Allan et dont la paternité ne lui fut révélée que tardivement : « **Je vous écris au lit, pleurant sur ma** *Filette* **morte depuis 11 mois moins dix jours** [...] *Filette* **était ma fille, et de Louise, dont elle avait l'âme et la beauté.** »

Les lettres autographes signées de Restif de La Bretonne parvenues jusqu'à nous sont rarissimes.

15 000 €

70. Léopold de SACHER-MASOCH

Lettre autographe signée
« [J'ai] cessé depuis longtemps toute communication avec Mme Wanda de Sacher-Masoch »

1er juin 1893 | 11,3 x 17,7 cm | 1 feuillet

+ DE PHOTOS

Lettre manuscrite probablement inédite, rédigée par un secrétaire, datée du 1er juin 1893 et signée par Léopold de Sacher-Masoch à un destinataire inconnu, probablement un avocat. Mention manuscrite de la main de Sacher-Masoch en marge haute gauche de la lettre : « Répondu le 1 mai 93 ».
Deux pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet.
L'écrivain se prépare à un éventuel procès intenté par sa première femme Wanda, l'inspiratrice de son célèbre roman *La Vénus à la fourrure*, **qui tente de recouvrer ce qui lui est dû et se libérer du fantasme qu'elle avait incarné à travers les œuvres de son mari.**

Wanda, de son vrai nom Angelika Aürora Rümelin, avait signé avec lui le fameux contrat stipulant qu'elle devait se couvrir de fourrure, et le fouetter ainsi vêtue, véritable évangile de ce qui deviendra le masochisme. Malgré cette union sacrée et actée, dès la fin des années 1870, Léopold fut las de la vie avec elle, Wanda étant incapable de combler ses désirs : « Courtisane malgré elle » et « infirmière » selon Jean-Paul Corsetti, elle fut, nous dit Gilles Deleuze « sa compagne à la fois docile, exigeante et dépassée ». Accablé par les difficultés d'argent, il revendit les fameuses fourrures et les robes de sa femme, et leur divorce fut prononcé en 1886.

Poursuivie par son *alter-ego* de *Vénus à la fourrure* qui avait fait d'elle une Dalila impérieuse et vénale, il semble que Wanda ait voulu poursuivre en justice son ancien mari : « **Ayant cessé depuis longtemps toute communication avec Madame Wanda de Sacher-Masoch, il m'est impossible de m'entendre avec elle à l'amiable [...] En cas échéant, ce sera contre moi que Mme de Sacher-Masoch pourra tenter un procès** ».

Le procès est sans aucun doute lié à la sortie de *Kassya*, un opéra de Léo Delibes sur un livret de Sacher-Masoch adapté par Henri Meilhac et Philippe Gilles, créé à l'Opéra-Comique la même année. Il est possible que Wanda, traductrice des œuvres de Masoch pendant ses années de mariage, n'ait pas reçu ses droits de traduction qui lui étaient dus pour *Kassya*, tiré d'une nouvelle parue dans les *Contes galiciens* de son mari.
Dans le même esprit que ses années de soumission absolue à Wanda, il tient à porter seul le fardeau des accusations de sa femme, moyennant une somme d'argent payée par les autres auteurs de l'opéra (Henri Meilhac et Philippe Gilles) : « **Je déclarerai dans un acte notariel [sic] que, en touchant la somme dite, je me charge de toute responsabilité vis-à-vis de Mme de Sacher-Masoch.** »

Étrange et pittoresque étape de l'histoire du fondateur du masochisme, encore inconnue de ses biographes.

800 €

71. SADE, Donatien Alphonse François, Marquis de

Les Antiquaires
Manuscrit autographe complet et unique

S. l. [Charenton] août 1808 | in-8 (17,5 x 21,5 cm) | (40 f.) (3 f bl.) | broché sous chemise et étui

Manuscrit original complet d'une des première œuvres du Marquis de Sade, entièrement réglé au crayon, et composé 40 feuillets recto-verso. Ce manuscrit, de même que les autres pièces conservées du Marquis, a été dicté à un copiste et corrigé par Sade lui-même.
Cahier broché sous couverture verte de l'époque, présentant un petit manque au milieu du dos. Titre à la plume en partie effacé sur le premier plat : *9/ Net et corrigé en août 1808 – bon brouillon. Les Antiquaires. Comédie en prose en 1 acte.* Ce titre est reporté au verso du premier plat de couverture.

Le manuscrit est présenté sous chemise en demi maroquin vert sapin, plats de papier marbré, étui du même papier marbré et bordé de maroquin vert sapin, ensemble signé P. Goy & C. Vilaine.

Nombreuses corrections, annotations et biffures manuscrites de la main

+ DE PHOTOS

de Sade, principalement des ajouts de didascalies, riches en indications scéniques et psychologiques.
Composée en 1776 puis recopiée à Charenton en 1808 et vraisemblablement enrichie à cette époque de quelques variations opportunes – notamment une allusion à Napoléon « dont il espérait, bien à tort, obtenir la permission de quitter, en homme libre l'hospice de Charenton » (p. 94) – *Les Antiquaires* **est l'une des premières créations théâtrales achevées du Marquis et par là-même, une de ses premières œuvres littéraires,** composée huit ans avant le *Dialogue entre un prêtre et un moribond*.

En effet, si la datation décisive des pièces est rendue difficile par l'absence des manuscrits initiaux, plusieurs indices ont permis aux bibliographes de précisément situer la première rédaction de cette pièce en 1776, avec une possible version corrigée durant la période révolutionnaire et quelques dernières évolutions au moment de cette ultime rédaction, qui est aujourd'hui l'unique manuscrit conservé de cette pièce.
Parmi les indices de datation – statut du personnage juif et anglais, style des dialogues, correspondance de Sade avec les théâtres – l'élément le plus déterminant est biographique.
Les Antiquaires **peut en effet être considéré comme le véritable « volet théâtral » du** *Voyage d'Italie* **de Sade avec lequel il entretient une intertextualité constante.**
La pièce met en effet en scène un antiquaire – c'est-à-dire au sens du XVIIIe un érudit, amateur d'antiquité – qui souhaite marier sa fille à un ami partageant la même passion, tandis que celle-ci trouve un stratagème pour le convaincre de la laisser épouser son jeune amant.
Que ce soit à travers le discours savant des vrais antiquaires ou celui, farfelu, de l'amant les singeant, Sade se sert de sa propre expérience et de ses impressions de voyage qu'il expose ou détourne selon le point de vue de ses personnages. Ainsi la description par l'amant Delcour du volcan Etna est-elle une parodie du récit détaillé que Sade fait du volcan Pietra-Malla, tandis que l'invention d'une « galerie souterraine reliant l'Etna à l'Amérique », est directement inspirée du tunnel de la Crypta Neapolitana, décrit par Sade dans son *Voyage*. Le Marquis invoquera cette même expérience volcanique pour écrire l'une des plus fameuses scènes de son *Histoire de Juliette*.
À peine revenu de son dernier périple savant, et presque parallèlement à l'écriture documentée et passionnée de cette expérience, Sade compose donc une version satirique de celle-ci (jusqu'à ses déboires d'intendance) maniant à la fois critique sociale de l'érudition stérile, et autodérision de sa propre passion pour l'Histoire, de « son avidité de tout voir et son insatiable curiosité » (cf. Maurice Lever, préface de *Voyage d'Italie*).
La satire virulente s'accompagne ainsi paradoxalement d'une démonstration très sérieuse des connaissances de l'auteur très au fait des dernières découvertes et des grandes questions archéologiques du temps.

C'est d'ailleurs ce qui vaudra à la pièce la critique de deux directeurs de théâtre auxquels Sade la proposa, vraisemblablement durant les années 1791, 1792 : « L'ouvrage est purement écrit. Il annonce esprit et connaissance dans un auteur, mais la pièce est trop sérieuse, trop scientifique. » (Théâtre du Palais-Royal) ; « Moins d'étalage d'érudition, plus de ridicule [...] sont autant de moyens nécessaires pour mettre en scène Les antiquaires. L'auteur qui se montre partout très instruit, s'en convaincra lui-même » (Théâtre de Bondi).

À moins que la pièce décriée soit une première version et que Sade ait tenu compte de ces appréciations et corrigé les défauts énoncés dans l'œuvre qui a survécu, il semble que ces critiques résultent d'une incompréhension de ce qui fait justement la particularité de cette pièce.
En effet, malgré un schéma très classique du conflit de génération confrontant un père obtus, obsessionnel et naïf à une jeunesse fantasque et libre d'esprit, la pièce ne propose pas de jugement définitif et les personnages d'anciens ne sont finalement pas dupes des supercheries et stratagèmes élaborés par les jeunes qui, eux-mêmes, finissent par concéder à leurs aînés une certaine autorité et manifester un respect pour leur savoir.

Si la pièce est très largement inspirée de Molière, c'est donc en digne héritier de Diderot que Sade met en scène cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, c'est-à-dire de l'antiquaire opposé au philosophe, dont fait état Jean Seznec dans ses *Essais sur Diderot et l'Antiquité*.
Dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie d'Alembert statue définitivement sur cette question : « C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un Érudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philosophe. » Diderot, plus modéré, expose dans l'article « érudition », les bienfaits et les limites des deux postures intellectuelles. C'est clairement de cet héritage que se réclame le jeune Sade dont la pièce illustre « les paradoxes de ce débat avec une irrésistible virtuosité satirique » (S. Dangeville) tandis que l'auteur définit sa position dans la querelle entre antiquaires et philosophes à travers la figure de Delcourt : « Eh mais vraiment il me serait difficile de passer pour un [savant]. J'ai pu acquérir toutes les connaissances d'un homme de mon état, sans néanmoins avoir étudié les sciences que Monsieur votre Père et ses amis cultivent depuis si longtemps. »

La réponse de la soubrette, Cornaline, témoigne pour sa part d'une liberté assumée face au savoir qui semble annoncer et éclairer la philosophie atypique et le détournement des valeurs du futur auteur des *Cent Vingt Journées de Sodome* : « Fussiez-vous vous-même aussi profond qu'eux, je ne veux pas que vous le paraissiez ; battez la campagne, faites des anachronismes, petit à petit on se méfiera de vous, on soupçonnera du mystère et de là même naître et l'instant de vous dévoiler et la nécessité de ne plus feindre. »
Cette apologie de l'excès jusqu'à l'invraisemblable, encore limité en cette année 1776 au domaine du savoir pourrait bien être les prémisses d'une pensée qui va s'épanouir dans des épopées apocalyptiques « propre[s] à faire naître l'instant de [n]ous dévoiler et la nécessité de ne plus feindre ».

Cette première expérience littéraire dont Gilbert Lély minimisa l'importance témoigne en réalité d'un auteur bien plus aguerri qu'il ne paraît au prime abord. Certes, comme l'écrit Sylvie Dangeville, *Les Antiquaires* est clairement rattaché aux années d'apprentissage de l'écriture théâtrale par le jeune marquis. Elle donne pour exemple la très forte influence des *Fourberies de Scapin*, du *Malade imaginaire* et des *Femmes savantes* sur les péripéties des *Antiquaires*.
Notons cependant, que Sade ne s'inspire que très légèrement de la structure dramatique de ces pièces mais bien plus largement – jusqu'à l'excès encore ! – des ressorts comiques de situations.

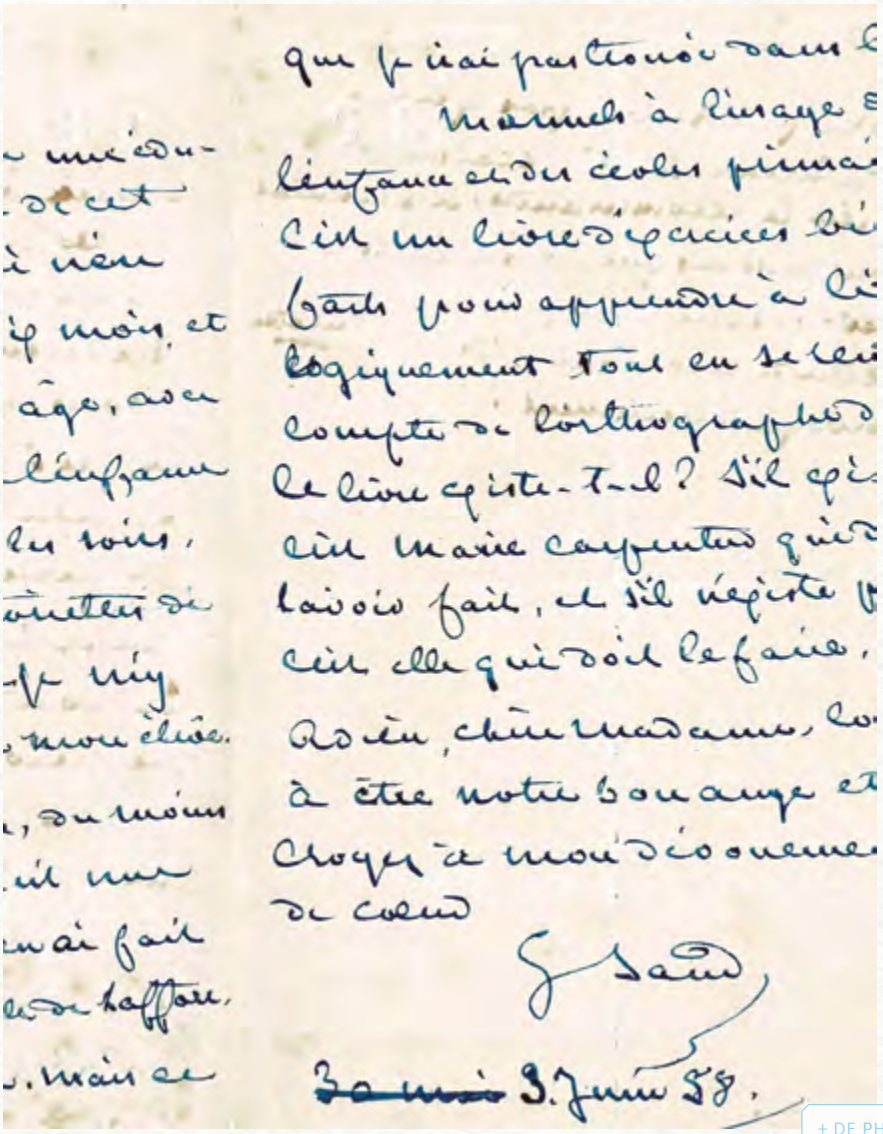
Or en soumettant au spectateur des personnages cachés dans des sacs et battus, des amants surgissant de coffres près à être brûlés, et des femmes prédatrices : « Un loup dans mon enfance se jeta sur moi et depuis lors j'entre quelque fois dans des accès de fureur ; je crois que je vous dévorerais, Monsieur », Sade n'est-il pas, déjà et entièrement, Sade ?

30 000 €

72. George SAND

Lettre autographe signée adressée à Stéphanie Geoffroy-Saint-Hilaire : de l'émancipation féminine par l'éducation
« Ç'a été pour moi une éducation à part que celle de cet enfant de 18 ans qui n'en avait que 2, il y a six mois, et qui a maintenant son âge, avec toute la candeur de l'enfance conservée. »

Nohant 3 juin 1858 | 13,4 x 20,9 cm | 4 pages sur 1 feuillet remplié



+ DE PHOTOS

Lettre autographe signée de George Sand adressée à son amie Stéphanie Bourjot, fille d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire. Quatre pages rédigées à l'encre bleue sur un feuillet remplié au chiffre de George Sand. Pliures inhérentes à l'envoi.

Cette lettre a été partiellement publiée dans *Correspondance*, t. XIV, n° 7846. **Très belle lettre, en partie inédite, dans laquelle George Sand évoque l'ouvrage de Marie Pape-Carpantier et l'éducation de sa jeune servante Marie Caillaud : « C'est un excellent livre, dans lequel j'apprends à lire à ma jeune servante, une fille extraordinairement intelligente et dont ce livre ouvre l'esprit à toutes sortes de bonnes notions. Ç'a été pour moi une éducation à part que celle de cet enfant de 18 ans qui n'en avait que 2, il y a six mois, et qui a maintenant son âge, avec toute la candeur de l'enfance conservée. Donc tous les soirs, nous lisons les historiettes de Marie Carpentier, et je m'y intéresse autant que mon élève. »**

Marie Caillaud n'a que onze ans lorsque George Sand la fait entrer à son service afin de s'occuper de la vaisselle et du poulailler, ce qui lui vaudra le sobriquet de « Marie des poules ». Mais l'écrivaine repère bien vite l'intelligence de la jeune paysanne : elle en fait rapidement sa gouvernante et à partir de 1856, la jeune fille participe aux séances du petit théâtre de Nohant. C'est au début des années 1858 que l'on trouve mention de son apprentissage notamment dans une lettre de George Sand à son ami Charles Duvernet : « Dans mes soirées d'hiver, j'ai entrepris l'éducation de la petite Marie, celle qui jouait la comédie avec nous. De laveuse de vaisselle qu'elle était, je l'ai élevée d'emblée à la dignité de femme de charge que sa bonne cervelle la rend très apte à remplir. Mais un grand obstacle, c'était de ne pas savoir lire. Ce grand obstacle n'existe plus. En trente leçons d'une demi-heure chacune, total quinze heures en un mois, elle a su lentement, mais parfaitement toutes les difficultés de la langue. Ce miracle est dû à l'admirable méthode *Laffore*, appliquée par moi avec une douceur absolue sur une intelligence parfaitement nette. » (16 février 1858)

Intime de l'écrivaine, Marie Caillaud deviendra finalement une comédienne influente de la scène de Nohant et côtoiera les illustres invités de George Sand : Delacroix, Gautier, Dumas, le prince Jérôme Bonaparte...
Mais Marie ne fut pas la première élève de George Sand, qui demeura toute sa vie durant intéressée par la question de la pédagogie et apprit à lire non seulement à ses enfants, mais aussi à ses petits-enfants et à plusieurs personnes de son entourages (domestiques, paysans).

Cette lettre montre toute l'implication qu'elle eut dans son rôle de maîtresse, réfléchissant sans cesse à des manières pertinentes et efficaces d'enseigner : **« Mais ce qui manque, du moins à ma connaissance, c'est une méthode de lecture. J'en ai fait une (pour mon usage, je ne l'ai pas écrite). Tirée d'abord de celle de Laffore, et modifiée à mon idée. Mais ce que je n'ai pas trouvé dans les manuels à l'usage de l'enfance et des écoles primaires, c'est un livre d'exercices bien faits pour apprendre à lire logiquement tout en se rendant compte de l'orthographe des mots. Ce livre existe-t-il ? »** Loin d'être un simple passe-temps, l'éducation revêtit pour George Sand une importance capitale et, comme

le souligne Georges Lubin, elle ne se borna donc pas à alphabétiser les plus jeunes. Il faut dire que la mère de Sand lui apprit elle-même à écrire dès l'âge de cinq ans : « Elle se rendit compte très tôt que la seule voie pour atteindre à l'égalité était l'émancipation intellectuelle. L'ignorance où les femmes étaient tenues était la cause de leur esclavage. L'ignorance où le peuple était tenu était le fondement de l'inégalité qui régnait entre les classes. L'éducation était le sésame qui ouvrirait les portes fermées. » (« George Sand et l'éducation » in *Nineteenth-Century French Studies*, 1976)

Beau et important témoignage du combat sans relâche que mena George Sand pour l'émancipation féminine par l'éducation.

2 300 €

73. George SAND

Le Marquis de Villemer

Michel Lévy frères | Paris 1864 | 14,5 x 23 cm | relié

+ DE PHOTOS

Édition originale de l'adaptation théâtrale.

Reliure en demi chagrin rouge, dos à quatre nerfs sertis de pointillés dorés orné de doubles caissons dorés, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, reliure de l'époque.

Exceptionnel envoi autographe signé de George Sand : « À monsieur Huart en lui demandant pardon de tout le mal que je lui donne. » Louis Adrien Huart n'est autre que le directeur du Théâtre de l'Odéon, où le *Marquis de Villemer* connut son immense succès.

« Le 1er mars 1864, en effet, se déroule l'événement théâtral de l'année : la première du *Marquis de Villemer*. L'Odéon, gardé par des cordons de police, est pris d'assaut par les étudiants qui campent sur la place depuis dix heures du matin. Dans la salle, les trépignements, les hurlements, les applaudissement interrompent les acteurs. La claque est débordée. On a refusé 3000 à 4000 personnes faute de place. La famille impériale applaudit, l'empereur pleure ouvertement, Flaubert est en larmes, le Prince Napoléon hurle son enthousiasme. C'est un triomphe. Deux cents personnes entourent George et l'embrassent au foyer. Les étudiants l'escortent jusqu'à son domicile aux cris de « Vive George Sand ! Vive *Mademoiselle La Quintinie* ! À bas les cléricaux ! » La police disperse la manifestation dans la nuit. Ces démonstrations anticléricales sont d'autant plus étonnantes que rien dans la pièce n'y fait allusion. Il s'agit d'un mélodrame, très réussi, dans lequel l'amour triomphe des préjugés sociaux. Le premier acte qui a bénéficié de l'esprit de Dumas fils est brillant. La pièce met en scène deux frères dont l'un, très proche de sa mère, introverti et sérieux, refuse de se marier... Il finira par épouser la dame de compagnie, une jeune femme vertueuse et droite. L'autre, un libertin sympathique et spirituel de quarante ans, se mariera avec une héritière tout juste sortie du couvent. Le rythme est enlevé, les caractères bien dessinés. La pièce jouit de l'aura de George Sand. Le succès se reproduit tous les jours. Les recettes sont fabuleuses. Le Quartier latin est méconnaissable. Les ruelles autour de l'Odéon, bien éloigné des grands boulevards élégants, sont obstruées par les équipages de luxe. Les belles dames font la queue dès le matin à la location. L'Odéon, ce théâtre « sale, froid, loin de tout, désert, misérable » (Lettre à Maurice et Lina Dudevant-Sand, 5 mars 1864), est illuminé tous les soirs. » (Évelyne Bloch-Dano, *Le Dernier Amour de George Sand*, 2010)

Provenance : bibliothèque de Grandsire avec son ex-libris.

3 800 €

74. George SAND

Lettre autographe à Gustave Flaubert

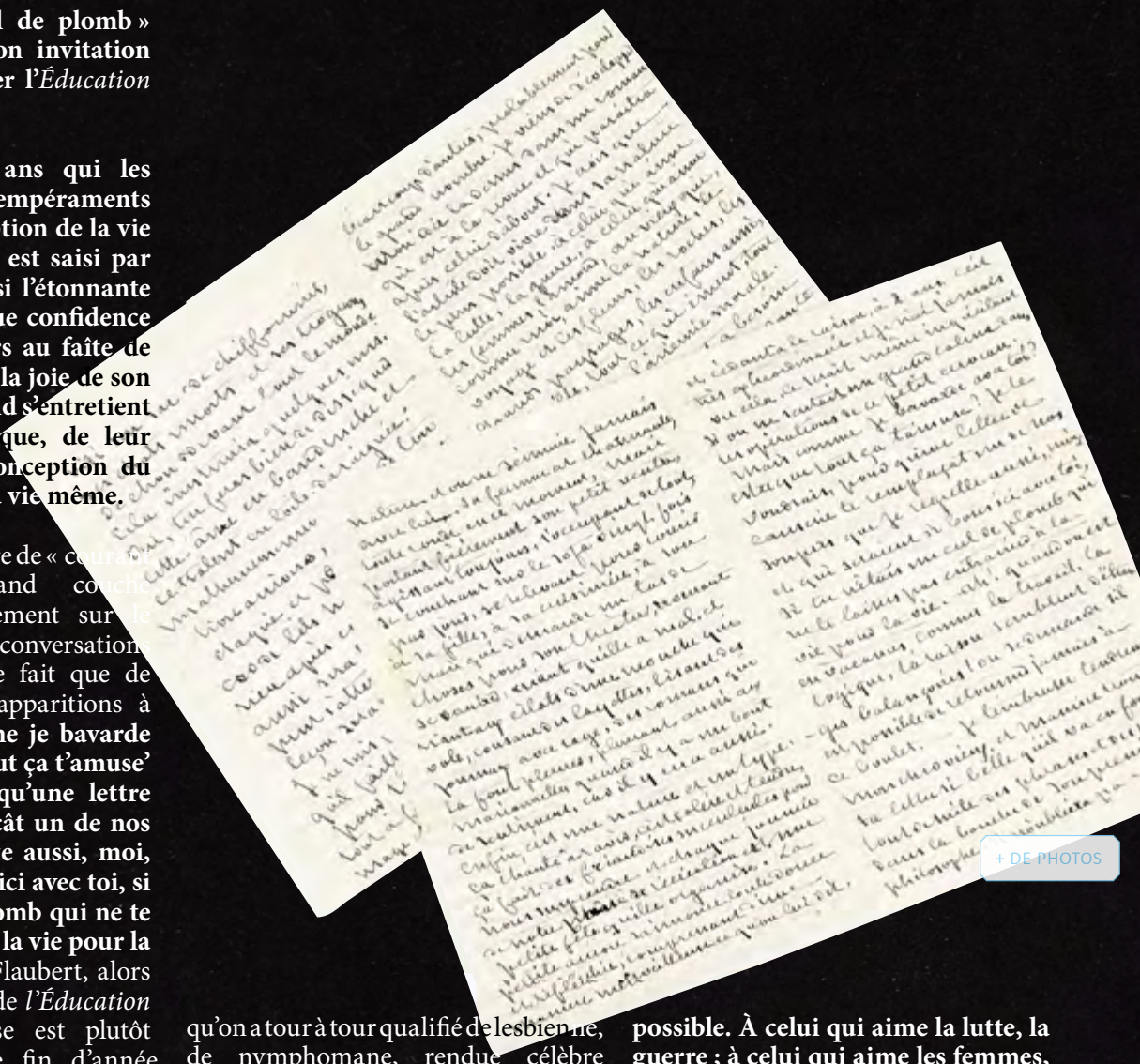
« Étroniforme est le mot sublime qui classe cette espèce de végétaux merdoïdes »

Nohant 21 décembre 1867 | 13,4 x 20,7 cm | 8 pages sur 2 feuillets sous chemise et étui

Lettre autographe de George Sand adressée à Gustave Flaubert datée du 21 décembre 1867, 8 pages sur deux feuillets rempliés. Publiée dans la *Correspondance*, XX, pp. 642-645. Issue d'une des plus belles correspondances littéraires du siècle, cette lettre écrite à la veille de Noël 1867 est un sublime témoignage de la

franche amitié entre George Sand, le « vieux troubadour » et Gustave Flaubert baptisé « cul de plomb » après avoir décliné son invitation à Nohant pour achever l'*Éducation sentimentale***.**

Malgré les dix-sept ans qui les séparent, leurs tempéraments opposés et leur conception de la vie divergentes, le lecteur est saisi par la tendresse mais aussi l'étonnante verdeur de cette longue confidence de George Sand. Alors au faîte de sa gloire littéraire et **à la joie de son théâtre de Nohant, Sand s'entretient longuement de politique, de leur séparation, de leur conception du travail d'écrivain, de la vie même.**



Dans cette lettre à l'allure de « contrat de conscience », Sand couche naturellement et librement sur le papier huit pages de conversation avec l'écrivain, qui ne fait que de trop rares et brèves apparitions à Nohant : « **Mais comme je bavarde avec toi ! Est-ce que tout ça t'amuse' Je le voudrais pour qu'une lettre de causerie te remplaçât un de nos soupers que je regrette aussi, moi, et qui seraient si bons ici avec toi, si tu n'étais un cul de plomb qui ne te laisses pas entraîner, à la vie pour la vie** », tandis que chez Flaubert, alors plongé dans l'écriture de *l'Éducation sentimentale*, la devise est plutôt *l'art pour l'art*. Cette fin d'année 1867 est marquée par la douleur de la disparition d'un « presque frère », François Rollinat, que Sand apaise par ses lettres à Flaubert et les soirées animées à Nohant : « **Voilà comme je vis depuis 15 jours que je ne travaille plus. [...] Ah' ! quand on est en vacances, comme le travail, la logique, la raison semblent d'étranges balançoires** ». Sand lui reprochait volontiers de travailler sans relâche dans sa robe de chambre, « l'ennemi de la liberté », alors qu'elle, courait par monts et par vaux, de Cannes à la Normandie, jusque sur les terres de l'écrivain qu'elle avait visitées en septembre. À cette occasion, Sand avait relu avec bonheur *Salammbô* dont quelques lignes se retrouvent dans *Mademoiselle Merquem*, sa dernière œuvre en date.

Leur amitié littéraire et virile, comme celle avec Rollinat, défia toute la vieille garde des littérateurs qui affirmaient l'impossibilité d'une liaison sincère entre l'homme et la femme. Sand, qu'on a tour à tour qualifié de lesbienne, de nymphomane, rendue célèbre pour ses amours retentissantes et si diverses, entame une longue et riche correspondance avec Flaubert pour qui elle est une mère et un vieil ami. Le « **vieux troubadour** » ou « vieux cheval » ne se considérait même plus comme femme, mais comme un être quasi-homme, rappelant ses travestissements de jeunesse et son formidable mépris des barrières entre les sexes. À Flaubert qui avait écrit à celle qu'on surnomma la « papesse des gynandres » : « Pour mieux tirer à l'arc, elles s'écrasaient le téton », en évoquant les Amazones ; Sand répond « **je ne suis pas dans ton idée qu'il faille supprimer le sein pour tirer l'arc. J'ai une croyance tout à fait contraire pour mon usage et que je crois bonne pour beaucoup d'autres, probablement pour le grand nombre** ». Guerrière certes, mais guerrière pacifique, Sand a volontiers adopté les usages d'un monde de lettrés misogynes, tout en ayant su rester elle-même : « **Je crois que l'artiste doit vivre dans sa nature le plus possible. À celui qui aime la lutte, la guerre ; à celui qui aime les femmes, l'amour ; au vieux qui, comme moi, aime la nature, le voyage et les fleurs, les roches, les grands paysages, les enfants aussi, la famille, tout ce qui émeut, tout ce qui combat l'anémie morale** » ajoute-t-elle ensuite. Belle évocation de sa « période verte », ce passage consacre le temps des romans champêtres de Sand, qui, assagie par les années, s'était tout entière livrée à la contemplation pour l'écriture de *François le Champi*, *La Mare au diable*, et *La Petite Fadette*. Mais son amour de la nature ne l'a pas empêché de conquérir sur les hommes le terrain du langage, elle qui encore à 63 ans « scandalisait les inscandalisables », selon les frères Goncourt.

Fidèle à ses idéaux socialistes, elle laisse libre cours à son aversion pour Adolphe Thiers « **Étroniforme est le mot sublime qui classe cette espèce de végétaux merdoïdes [...] Oui, tu feras bien de disséquer cette âme en baudruche et ce talent en toile d'araignée !** ». Devenu le chef

de l'opposition libérale au Second Empire de Napoléon III, Thiers venait de prononcer un discours affirmant la défense des États pontificaux et faisant volte-face à Garibaldi, futur père de la patrie italienne. On avait en effet bien ri à Nohant de la logorrhée de Flaubert, envoyée trois jours auparavant : « Rugissons contre Monsieur Thiers ! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois ! » écrit-il. Sand renchérit sur le même ton et décline le néologisme : « **Maurice trouve ta lettre si belle [...] Il n'oubliera pas étroniforme, qui le charme, étronoïde, étronifère** ». Dans ce contexte d'intense polémique, Sand met également en garde Flaubert, qui court le risque de reléguer son œuvre au statut de roman de circonstance en incluant sa critique de Thiers dans l'*Éducation sentimentale* : « **Malheureusement quand ton livre arrivera, il sera peut-être claqué et peu dangereux, car de tels hommes ne laissent rien après eux. Mais peut-être aussi sera-t-il au pouvoir. On peut s'attendre à tout. Alors, la leçon sera bonne**. »

Leurs aspirations socialistes et leur anticléricalisme ne les empêchent pas d'entretenir des avis très divergents sur l'essence du roman et le travail de l'écrivain : « **l'artiste est un instrument dont tout doit jouer avant qu'il joue des autres. Mais tout cela n'est peut-être pas applicable à un esprit de ta sorte qui a beaucoup acquis et qui n'a plus qu'à digérer.** ». Le détachement de Flaubert, son cynisme affiché pour ses personnages à l'instar de Madame Bovary, sévèrement jugée par le narrateur, se distinguait nettement du rapport affectif et personnel de Sand à l'écriture. Cette attitude presque schizophrène de Flaubert la confond volontiers et lui fait craindre pour sa santé mentale : « **Je n'insisterais que sur un point, c'est que l'être physique est nécessaire à l'être moral et que je crains pour toi un jour ou l'autre une détérioration de la santé qui te forcerait à suspendre ton travail et à le laisser refroidir.** » Flaubert ne se trahit et ne se révèle jamais à travers ses romans, au contraire de Sand, qui se jette corps et âme dans ses œuvres : « **Je crois que l'art a besoin d'une palette toujours débordante de tons doux ou violents suivant le sujet du tableau** ».

Alors que Flaubert, besogneux et pétri d'angoisses littéraires, est reclus à Croisset, Sand jouit cependant de sa liberté à Nohant, lieu de félicité familiale mais aussi de vie égalitaire où elle « **[s']amuse à en être éreintée** ». Elle troque volontiers les séances de tête à tête avec l'encrier pour les planches du petit théâtre à Nohant : « **Ces pièces-là durent jusqu'à 2 h du matin et on est fou en sortant. On soupe jusqu'à 5 h. Il y a représentation deux fois par semaine et le reste du temps, on fait des trucs, et la pièce (qui) continue avec les mêmes personnages, traversant les aventures les plus inouïes. Le public se compose de 8 ou 10 jeunes gens, mes trois petits-neveux et les fils de mes vieux amis. Ils se passionnent jusqu'à hurler**. ». Persévérante, elle incite une nouvelle fois son « cul de plomb » à sortir de sa retraite forcée : « **Je suis sûre que tu t'amuserais follement aussi, car il y a, dans ces improvisations, une verve et un laisser-aller splendides, et les personnages sculptés par Maurice ont l'air d'être vivants, d'une vie burlesque, à la fois réelle et impossible ; cela ressemble à un rêve.** » Deux ans plus tard, Flaubert fera une entrée fracassante à Nohant et Sand en sortira « courbaturée » après des jours de fête. Le Normand fit la lecture intégrale de son *Saint-Antoine* et dansa la cachucha habillé en femme !

Exceptionnelles pages de George Sand en communion spirituelle avec son illustre confrère ; Flaubert fut l'un des seuls à qui elle s'adressa aussi librement, crûment, mais tendrement, scellant par les mots sa profonde amitié avec le « grand artiste [...] du petit nombre de ceux qui sont des hommes » (lettre à Armand Barbès, 12 octobre 1867).

Notre lettre est présentée sous une chemise en demi maroquin noir, plats de papier caillouté, contreplat d'agneau velours noir et en regard garde de plexiglas protégeant la lettre, étui bordé de maroquin noir, plats de papier caillouté, ensemble signé P. Goy & C. Vilaine.

10 000 €

75. Jean-Paul SARTRE & Serge JULY & Sorj CHALANDON & Laurent JOFFRIN & Florence AUBENAS & COLLECTIF

Libération
Collection complète

Paris 1973-2004 | 7 200 numéros en feuillets

Collection complète du journal *Libération*, fondé en 1973 par Jean-Paul Sartre, Serge July, Philippe Gavi, Bernard Lallement et Jean-Claude Vernier.

7 200 numéros à l'état de neuf (jamais ouverts).

L'ensemble est bien complet de tous les « numéros zéros », les numéros publicitaires et les dossiers spéciaux, du lundi 5 février 1973 au lundi 3 janvier 1994, ainsi que du lundi 13 décembre 1999 au samedi 12 janvier 2002, du mercredi 27 mars 2002 au jeudi 9 mai 2002 et du mercredi 1er janvier 2003 au samedi 3 janvier 2004.
Les autres numéros (hors « séquences longues ») correspondent à des événements liés à la vie du journal, comme l'enlèvement de Florence Aubenas ou le limogeage de Serge July, ou à des événements politico-historiques, comme la mort de Mitterrand, la libération de Mandela ou l'attentat contre le World Trade Center.

La collection est vendue avec son meuble sur-mesure (2,60 m de hauteur, 4,20 m de longueur et 50 cm de profondeur). Il se compose de 35 casiers superposables de 84 x 36,5 x 50 cm, dans chacun desquels coulissent deux tiroirs. Chaque tiroir contient une centaine de numéros du journal.

Provenance : collection Frédéric Fredj.

75 000 €

Libération

ENFIN L'AVENTURE

(collection personnelle)

RENAULT : LE "PATRON SECRET"

Libération

MERCREDI 18 AVRIL 73 1re ANNEE N° 1

Prenez votre journal en main

IL FAUT ENCORE 23 MILLIONS POUR PARAITRE

nous appellons à souscrire

LE DERNIER FILM DE LA BUCKINGHAM INCORPORATED

ROYAL

Libération

MANDAT DE DÉPOT POUR PIERRE DEBIZET
Lire page 17

OURAL : LA CATASTROPHE NUCLÉAIRE DE 1958 CONFIRMÉE
Lire page 20

BRUAY: les deux dossiers

Libération

LUNDI 30 avril 73

alors ça vient Libération

1er mai, et demain ?

pour un printemps qui nous appartienne

Libération

NUMÉRO SPÉCIAL

SI VOUS LE VOULEZ UN QUOTIDIEN LIBRE TOUS LES MATINS

Déjà 37 fois inculpés

(collection personnel

5,50 F • LUNDI 4 MARS 1991 • 2e EDITION • NOUVELLE SERIE N° 3043

Libération

BAGDAD ACCEPTE LES CONDITIONS ALLIEES

L'IRAK SIGNE SA REDDITION

A Safwan, en Irak, une délégation militaire de Bagdad a entériné hier les exigences alliées : la libération réciproque des prisonniers, y compris les Koweïtiens pris en otage, et la localisation des mines posées dans l'Emirat. C'est le premier pas vers un cessez-le-feu définitif dont une résolution de l'ONU, acceptée hier soir par Tarek Aziz, a fixé samedi le cadre. Les témoignages se multiplient sur les manifestations anti-Saddam

Suisse 1F • Belgique 8F • Port. 10 Esc • 1F •

tion

jeudi 30 mai 1974 2e année n° 256

Directeur : Jean-Paul Sartre

1ère décision du conseil des ministres : depuis hier,

Insulter Giscard c'est légal !

(collection personnelle)

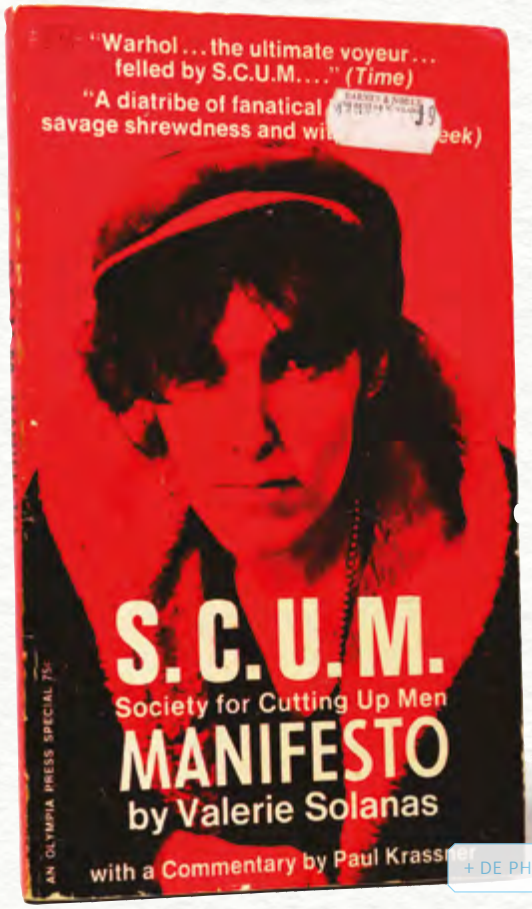
TETE DE CON, POURRI DE BOURGEOIS, POMME, NAZE, FASCHO, RAT D'EGOUT, PEINE A JOUIR, TROU DU C..., FILS A PAPA, REQUIN D'ARRIVISTE, MANGE CACA, PISSE FROID, MENTEUR, ... TIN, GRANDE SA...

+ DE PHOTOS

76. Valerie SOLANAS

[SCUM Manifesto] S.C.U.M. : Society for Cutting Up Men. Manifesto by Valerie Solanas with a commentary by Paul Krassner

The Olympia Press | New York 1968 | 10,5 x 18 cm | broché



+ DE PHOTOS

Édition originale après l'introuvable première version ronéotypée réalisée par l'autrice.
Inévitables petites traces d'usure en marges des plats et sur le dos, coupure de presse jointe. Étiquette de prix Barnes & Noble encollée sur le premier plat.
Commentaire par Paul Krassner.

Ce sulfureux pamphlet, publié par la marginale et modeste maison d'édition Olympia Press, tout juste réinstallée à New-York, ne fut tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires.
Discrimination de genre, discours de haine et appel au génocide, passage à l'acte avec une tentative de meurtre rageur, prémédité et sans repentir sur l'un des plus célèbres artistes du XXe, promotion d'une anarchie violente dans un grand rire scatologique, élimination ou humiliation programmée de la moitié du genre humain...

Dans son pamphlet misandre, *Scum manifesto* (« Society for Cutting Up Men »), Valerie Solanas ne témoigne d'aucune empathie, ne laisse aucune place à la modération ou à la réconciliation, n'accorde aucune exception à son projet de suppression de tous les hommes sinon pour « les hommes qui s'emploient méthodiquement à leur propre élimination [...] [comme] les travelos qui, par leur exemple magnifique, encouragent les autres hommes à se démasculiniser et à se rendre ainsi relativement inoffensif ». Le premier manifeste du féminisme radical ne s'adresse pas qu'aux femmes, il englobe également dans son combat les identités sexuelles rejetées par la société phallocrate que Solanas veut mettre à bas avec une rage inédite pour un tel combat.

« Life in this society being, at best, an utter bore and no aspect of society being at all relevant to women, there remains to civic-minded, responsible, thrill-seeking females only to overthrow the government, eliminate the money system, institute complete automation and destroy the male sex. »
Introduction qu'en 1971, Emmanuèle de Lesseps, s'attelant à une version française, traduira par :
« Vivre dans cette société, c'est au mieux y mourir d'ennui. Rien dans cette société ne concerne les femmes. Alors, à toutes celles qui ont un brin de civisme, le sens des responsabilités et celui de la rigolade, il ne reste qu'à renverser le gouvernement, en finir avec l'argent, instaurer l'automation à tous les niveaux et supprimer le sexe masculin. »

À la fois programme politique insurrectionnel, délire paranoïaque et texte poétique, le manifeste de Solanas dérange par son refus de se laisser enfermer dans un genre, sérieux, utopiste ou satirique. Car la question que pose un tel ouvrage n'est peut-être pas celle de sa moralité, mais du droit de son autrice à revendiquer l'excès. Publié après sa tentative de meurtre sur Andy Warhol, le terrible manifeste de Solanas est l'affirmation littéraire et littérale que l'homme n'a pas le monopole de la violence.

Bien qu'il s'offre comme un cri de colère rédigé dans l'urgence, SCUM est en réalité le fruit de deux années de réflexion et d'écriture avant d'être, à défaut d'éditeur, ronéotypé par Solanas en 1967 et vendu dans la rue (1 pour les femmes et 2 pour les hommes), sans rencontrer aucun succès.

En quête de reconnaissance, Valérie Solanas évolue alors dans le milieu underground new-yorkais et se lie d'amitié avec le pape de la contre-culture, Andy Warhol, dont elle fréquente la Factory. À défaut de pouvoir faire éditer son manifeste, « le meilleur texte de toute l'histoire, qui ne sera surpassé que par mon prochain livre », Solanas s'attelle à sa première œuvre littéraire : *Up your Ass*, une pièce de théâtre qu'elle veut faire produire par son mentor. Malheureusement, Warhol refuse la pièce et en égare l'unique manuscrit. En compensation, il offre à son amie un rôle dans deux de ses films. Solanas ne se satisfait pas de ce petit succès artistique et, le 3 juin 1968, fera feu à trois reprises sur Andy Warhol, blessant grièvement l'artiste et accédant du même coup à la célébrité. La jeune femme ne cache pas que son geste meurtrier, plus qu'une vengeance contre l'artiste, est surtout un acte politique et une nécessité artistique pour lui permettre de diffuser son œuvre. Ainsi, interrogée sur les motivations de sa tentative criminelle, elle soumet à la justice et aux médias cette réponse laconique : « Lisez mon manifeste, vous saurez qui je suis ».
Maurice Girodias, le sulfureux éditeur d'Olympia Press, condamné à plusieurs reprises notamment après la publication de *Lolita* et du *Festin Nu*, avait déjà remarqué Solanas l'année précédente. Il avait alors rejeté son manifeste mais lui avait proposé un contrat pour ses œuvres à venir. Après l'attentat, il décide finalement de publier également le pamphlet féministe de cette criminelle atypique

qui déclare la toute-puissance des femmes et la nocivité du sexe masculin. Comble de la provocation, Girodias reproduit en second plat de couverture la une du *New York Post*, relatant la tragique hospitalisation de Warhol.

Le livre de Solanas est-il l'œuvre de cette femme malade, enfant violée, lycéenne et étudiante prostituée, adulte diagnostiquée schizophrène paranoïde, échappée de plusieurs asiles, et qui finira ses jours dans une solitude et une pauvreté extrême ? Ou cette interprétation est-elle justement la démonstration de l'interdiction pour une femme de revendiquer toutes les extrémités du délire et de l'utopie anarchiste que l'on accorde aux hommes ?

En 1968, au cœur de l'interminable guerre du Vietnam, la violence n'est plus l'apanage des oppresseurs et la colère montante des minorités contre les discriminations endémiques des États-Unis se manifeste par de violents affrontements et la naissance de groupes radicaux tels que les Black Panthers. Mais les femmes restent exclues des revendications et leurs droits sont niés par les deux camps, comme le dénonceront également Angela Davis et Ella Baker.

Cependant, contrairement à elles, Solanas n'adhère à aucun combat d'émancipation et refuse toutes les utopies en vogue qui ne libèrent, d'après elle, que l'homme ; la femme restant, au mieux, une récompense :
« Le hippie [...] est follement excité à l'idée d'avoir tout un tas de femmes à sa disposition. [...] L'activité la plus importante de la vie communautaire, celle sur laquelle elle se fonde, c'est le baisage à la chaîne. Ce qui allèche le plus le hippie, dans l'idée de vivre en communauté, c'est tout le con qu'il va y trouver. Du con en libre circulation : le bien collectif par excellence ; il suffit de demander ».

« Laisser tout tomber et vivre en marge n'est plus la solution. Baiser le système, oui. La plupart des femmes vivent déjà en marge, elles n'ont jamais été intégrées. Vivre en marge, c'est laisser le champ libre à ceux qui restent ; c'est exactement ce que veulent les dirigeants ; c'est faire le jeu de l'ennemi ; c'est renforcer le système au lieu de le saper car il mise sur l'inaction, la passivité, l'apathie et le retrait de la masse des femmes ».

Véritable déflagration dans les milieux contestataires, S.C.U.M. divise les mouvements féministes émergeant comme NOW ou Women's Lib et donne naissance au féminisme radical. Pourtant, Solanas refuse toute affiliation et rejette même l'aide de l'avocate militante Florynce Kennedy en plaidant coupable à son procès alors que Warhol n'a pas voulu porter plainte contre elle : « Je ne peux pas porter plainte contre quelqu'un qui agit selon sa nature. C'est dans la nature de Valerie, alors comment pourrais-je lui en vouloir. » (Fascinant témoignage de l'emprise psychologique qu'exerçaient mutuellement ces deux êtres contraires)

Dans un grand feu d'artifice d'obscénité et d'extrémisme rigolard, l'ouvrage de Solanas déconstruit toutefois méthodiquement les propositions des intellectuelles progressistes autant qu'elle dévoile la structure irrémédiablement machiste d'une société faussement moderne. « S.C.U.M. se dresse contre le système tout entier, contre l'idée même de lois et de gouvernement. Ce que S.C.U.M. veut, c'est démolir le système et non obtenir certains droits à l'intérieur du système ».

Cinquante ans après, le manifeste de Solanas reste d'une acuité mordante, et la verve parfois délirante de son autrice ne saurait justifier l'effacement progressif de sa mémoire dans l'histoire sociale, à l'image de sa propre mère détruisant à sa mort tous ses manuscrits.

Outré(e), convaincu(e) ou abasourdi(e) par la cathartique violence du texte, nul(le) ne prétend ressortir indemne de l'expérience S.C.U.M. . Cela est sans doute lié à la force littéraire presque célinienne de la plume de Solanas mais peut-être également à l'indéniable actualité de sa révolte :
« Celles qui, selon les critères de notre « culture », sont la lie de la terre, les S.C.U.M.... sont des filles à l'aise, plutôt cérébrales et tout près d'être asexuées. Débarrassées des convenances, de la gentillesse, de la discrétion, de l'opinion publique, de la « morale », du « respect » des trous-du-cul, toujours surchauffées, pétant le feu, sales et abjectes, les S.C.U.M. déferlent... elles ont tout vu – tout le machin, baise et compagnie, suce-bite et suce-con – elles ont été à voile et à vapeur, elles ont fait tous les ports et se sont fait tous les porcs... Il faut avoir pas mal baisé pour devenir anti-baise, et les S.C.U.M. sont passées par tout ça, maintenant elles veulent du nouveau ; elles veulent sortir de la fange, bouger, décoller, sombrer dans les hauteurs. Mais l'heure de S.C.U.M. n'est pas encore arrivée. La société nous confine encore dans ses égouts. Mais si rien ne change et si la Bombe ne tombe pas sur tout ça, notre société crèvera d'elle-même. »

3 000 €

77. TCHICAYA U TAM'SI (Gérald-Félix Tchicaya, dit)

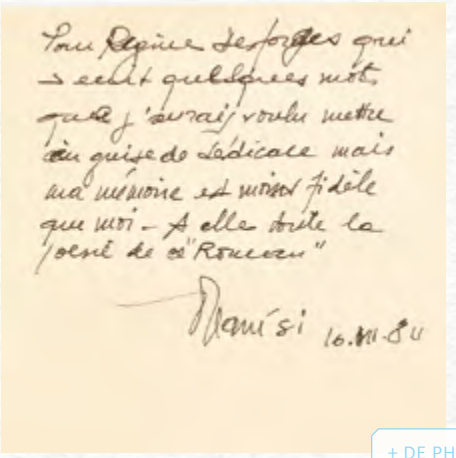
Les Phalènes

Albin Michel | Paris 1984 | 13 x 20 cm | broché

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.
Agréable exemplaire de cet ouvrage qui reçut le Prix Femina 1984.

Rare et précieux envoi autographe daté et signé de Tchicaya U Tam'si à Régine Deforges : « Pour Régine Deforges qui a écrit quelques mots que j'aurais voulu mettre en guise de dédicace mais ma mémoire est moins fidèle que moi. À elle toute la poésie de ce "roman" ».
Provenance : bibliothèque de Régine Deforges.

800 €


Pour Régine Deforges qui a écrit quelques mots que j'aurais voulu mettre en guise de dédicace mais ma mémoire est moins fidèle que moi – A elle toute la poésie de ce "Roman"
Tam'si 16.III.84

+ DE PHOTOS

78. Paul VERLAINE

Femmes

Nulle part (Henri Kistemaekers) | [Bruxelles] 1890 | 13,5 x 22 cm | relié

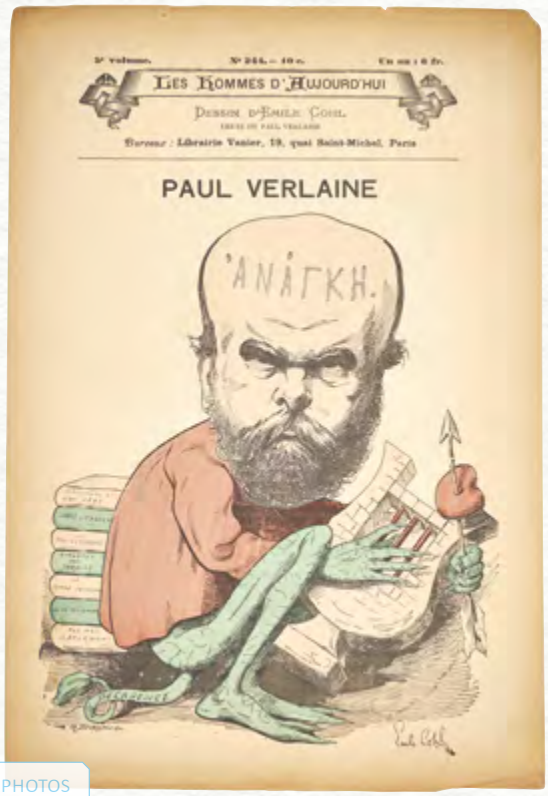
Édition originale imprimée sous le manteau à 175 exemplaires numérotés, le nôtre un des 25 lettrés de tête.

Reliure à la bradel en demi maroquin bordeaux, dos lisse, date dorée en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures conservées.

Très rare et bel exemplaire.
Provenance : bibliothèque du docteur Lucien-Graux avec son ex-libris encollé sur un contreplat.

10 000 €

+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

79. Paul VERLAINE & Émile COHL

« Paul Verlaine »
Les Hommes d'aujourd'hui n° 244

Léon Vanier | Paris 1896 | 20,3 x 29,8 cm | en feuillets

Seconde édition, celle-ci définitive, en partie originale car augmentée par l'auteur lui-même, deux feuillets rempliés.

Sur la Une, une xylographie en couleurs représentant Paul Verlaine.

500 €

80. [Arthur RIMBAUD] Paul VERLAINE & Manuel LUQUE

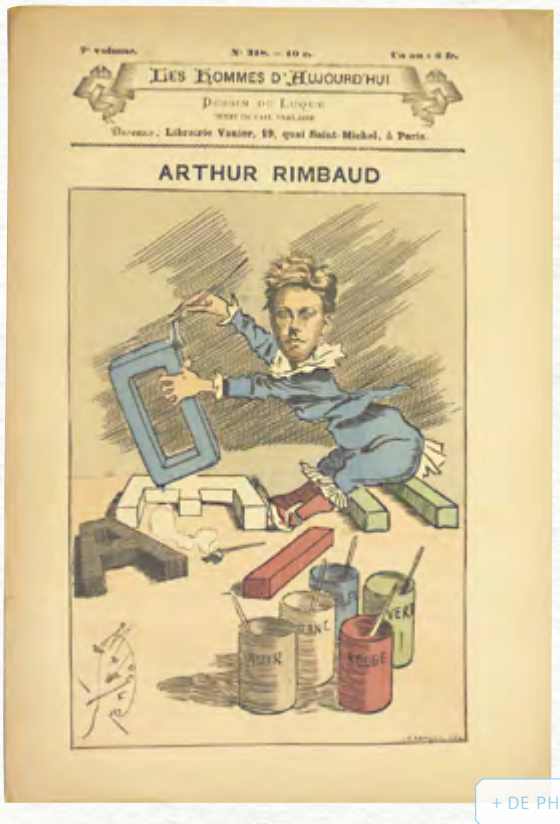
« Arthur Rimbaud »
Les Hommes d'aujourd'hui n° 318

Léon Vanier | Paris [janvier 1888] | 20,3 x 29,8 cm | en feuillets

Édition originale de cette publication en deux feuillets et édition originale du texte de Paul Verlaine.

Sur la Une, une xylographie en couleurs représentant Rimbaud caricaturé en bébé jouant avec les voyelles de son poème du même titre.
Très rare.

3 500 €



+ DE PHOTOS

+ DE PHOTOS

81. [VERLAINE Paul] Marie CRANCE

Portrait à l'aquarelle et à l'encre de Paul Verlaine

Paris [ca. 1893] | 19,2 x 22,5 cm | 1 feuille encadrée sous marie-louise

Portrait à l'encre et à l'aquarelle du poète Paul Verlaine par son amie Marie Crance, portant la signature de l'artiste et la mention manuscrite « Paul Verlaine à l'hôpital ».
Une feuille sous cadre et marie-louise. Une inscription au dos du cadre « Écrit en marge (par l'encadreur) : « Pour Messieurs Thénot et Lercey, 25 avril 1894 » indique le probable *terminus post-quem* du dessin.

Marie Crance (1860-1945), surnommée Marie-aux-fleurs, était à l'époque la compagne du dessinateur Frédéric-Auguste Cazals, qui l'épousera en 1912. Tour à tour blanchisseuse, bonne, et chanteuse dans les tripots préférés du poète, elle fut pour Paul Verlaine une amie et une protectrice dévouée. Elle lui pansait sa jambe malade lorsque le poète se dérobait aux médecins pour s'installer seul dans des hôtels des faubourgs parisiens. Gaie, simple et pétillante, elle lui rendit également visite durant ses séjours hospitaliers à Broussais, Tenon, Cochin, ou Saint-Antoine où elle réalisa ce portrait en buste de Verlaine, au regard perçant du poète, raidi par d'antiques rhumatismes. Verlaine lui consacra un sonnet dans la deuxième édition des *Dédicaces* qu'il accompagne aussi d'un charmant dessin (Verlaine, *Lettres inédites [...]*, éd. Georges Zayed, 1976, p. 45) :

« Je veux donc dire de ma voix la [mieux timbrée,
Et les tracer du bec de ma meilleure [plume,
Vos mérites et vos vertus dans [l'amertume
Douce de vous savoir d'un autre [énamourée
Mais d'un autre... »

Émouvant portrait du poète vagabond étrangement robuste, dont la silhouette se noie dans les douceurs de l'aquarelle.

2 000 €

+ DE PHOTOS

82. [JAZZ] Boris VIAN [Django REINHARDT & Claude LUTER & Bill COLEMAN & Sidney BECHET, etc...]

38 manuscrits et 43 tapuscrits formant l'ensemble des 45 chroniques de Boris Vian sur le jazz à Paris pour la radio américaine WNEW

PARIS 1948-1949 | 82 PAGES MANUSCRITES SUR 48 FEUILLETS IN-4 & 113 PAGES DACTYLOGRAPHIÉES DU MÊME FORMAT EN FEUILLETS

« This is Boris Vian saying "Bonjour" from Paris... »

Exceptionnel ensemble complet des 45 chroniques de Boris Vian sur le jazz français des années 1930-40 pour la radio américaine WNEW.

Manuscrit autographe de 38 émissions rédigé sur papier blanc ou quadrillé et parfois sur du papier à en-tête de la Centrale et de l'Office professionnel des industries et des commerces du papier et du carton. L'ensemble comporte de nombreuses ratures et corrections et parfois des dessins marginaux. Tous les manuscrits sauf deux sont accompagnés de leur tapuscrit. Les sept autres chroniques ne nous sont transmises que par leurs tapuscrits.

Toutes les chroniques sont rédigées en anglais, à l'exception des six premières pages qui sont en français. **Les manuscrits, tous de la main de Boris Vian** et dans son style pittoresque, ne présentent que les parties prononcées par l'écrivain lors des enregistrements. Les tapuscrits contiennent quant à eux la totalité des chroniques, parties des speakers (Bob Langley, Ben Smith et Bob Carrier) comprises, et présentent des annotations de Boris ou de son collaborateur américain Ned Brandt.

Important dossier de travail témoignant de l'essor du jazz en France par l'un de ses acteurs et plus grands défenseurs : l'américanophile Boris Vian.

Ces chroniques ont été enregistrées entre avril 1948 et juillet 1949 par la Radiodiffusion française pour être retransmises outre-atlantique à la National Public Radio WNEW de New York. **Ces enregistrements semblent définitivement perdus** : on n'en trouve aucune trace ni en France ni aux États-Unis. Ces chroniques ne firent l'objet d'une publication écrite – réalisée d'après l'ensemble que nous proposons – qu'en 1997 sous le titre de *Jazz in Paris*.

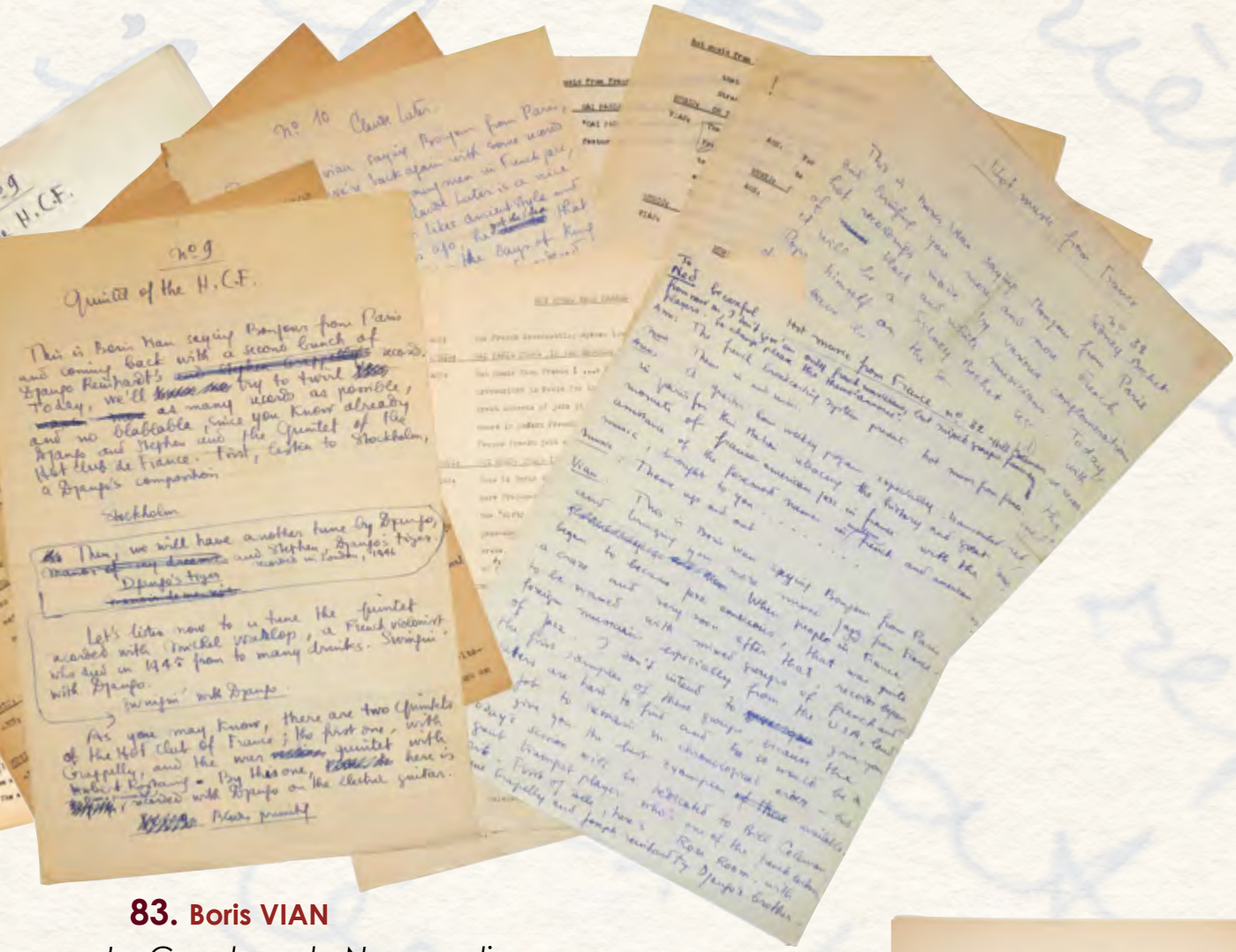
Cette série d'émissions devait présenter au public américain le jazz français créé et enregistré à partir des années 1930-40. Chaque chronique, d'une quinzaine de minutes, fut construite sur le même modèle : une présentation d'un groupe ou d'un musicien, entrecoupée d'extraits sonores de musique jazz. « En dépit de cet effort promotionnel, après plus d'une année l'émission s'essouffla. On avait déjà demandé à Vian de réduire les paroles au profit de la musique (voir n° 9), puis brusquement le programme fut annulé sans que son auteur principal y soit vraiment

préparé. » (Gilbert Pestureau)

Véritable promoteur du jazz et lui-même joueur de « trompinette », Boris Vian multiplia les chroniques musicales dans les journaux et magazines à partir de 1946. La mission confiée par la WNEW n'est pas une mince affaire pour lui : il a appris l'anglais tardivement et en a surtout été un traducteur. Prenant son rôle très à cœur, il parvient néanmoins à fournir des chroniques à la fois pédagogiques car très documentées, mais aussi infiniment poétiques et humoristiques. L'engagement de Boris Vian dépasse le simple cadre musical, comme le souligne Gilbert Pestureau dans son introduction à *Jazz in Paris* : « Vian insiste sur la vogue et l'importance en France des groupes « mixtes » de jazzmen, alors que la ségrégation se prolonge aux États-Unis. » : **« This is Boris Vian saying *bonjour* from Paris and bringing you more and more French hot recordings made by various conglomerations of black and white musicians. »** (Chronique n° 38, « Sidney Bechet »)

Provenance : Fondation Vian.

45 000 €



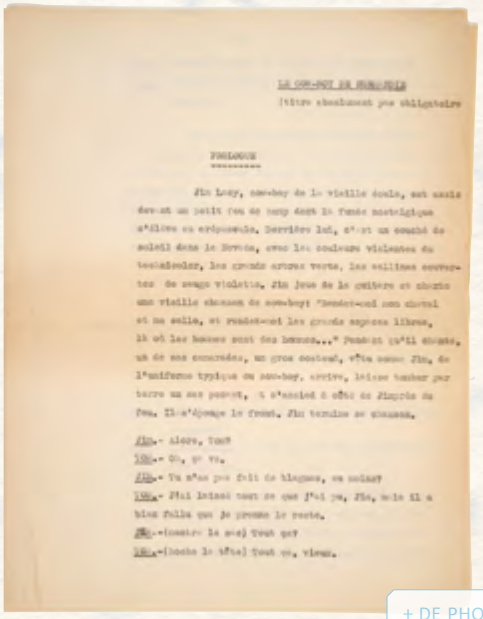
83. Boris VIAN

« Le Cow-boy de Normandie »
Tapuscrit complet et signé de ce scénario de western parodique

PARIS 23 OCTOBRE 1953 | 21 X 27 CM | 14 PAGES TAPUSCRITES SOUS CHEMISE & 1 ENVELOPPE

Tapuscrit complet d'un projet de scénario de film intitulé « Le Cow-boy de Normandie ». Quatorze pages tapuscrites sous une couverture de papier quadrillé sur laquelle est inscrite, de la main de Boris Vian : « Projet de scénario – Boris Vian 6 bis Cité Véron Paris 18e ». On joint l'enveloppe de la S.A.C.D.
Ce scénario a été retranscrit dans le recueil *Rue des ravissantes* et réalisé sous la forme d'un court métrage par Clémence Madeleine-Perdrillat en 2015.
Cette parodie de western narre l'histoire de Jim Lacy, un cow-boy désabusé quittant son Nevada pour une terre plus authentique : Fleurville en Normandie.
Provenance : Fondation Vian.

1 800 €



+ DE PHOTOS

84. François VILLON & Auguste GÉRARDIN & Jean TINAYRE

Les Ballades

Édouard Pelletan | Paris 1896 | 23,5 x 30,5 cm | relié sous chemise-étui

Édition illustrée de dessins d'Auguste Gérardin gravés par Jean Tinayre imprimée à 350 exemplaires, le nôtre un des 25 exemplaires sur japon ancien, in-4 raisin (texte réimposé), **enrichi d'une aquarelle originale signée**, d'une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine.
Reliure en plein maroquin marron, dos à quatre nerfs mosaïqué d'encadrements de maroquin noir et de motifs végétaux de maroquin vert sapin, vert clair et marron, plats richement mosaïqués de listels de maroquin dans les mêmes tons, contreplats doublés de maroquin incrusté de multiples encadrements mosaïqués et rehaussés à l'or, gardes de tissu moiré, les suivantes de papier peigné, filets à froid sur les coupes et les coiffes, toutes tranches dorées sur témoins. Chemise en demi maroquin brun à bandes et papier à motifs et étui du même papier, bordé de maroquin brun et doublé de papier peigné.

Superbe ensemble signé Marius Michel.

Provenance : bibliothèque de Louis Barthou avec son ex-libris dessiné et gravé par Boutet de Monvel encollé sur l'une des gardes.

Magnifique exemplaire établi dans une spectaculaire reliure de Marius Michel, l'un des grands maîtres de la reliure française.

10 000 €

+ DE PHOTOS

se produit pour la soie teinte en
affirmer si elle sont ~~aussi~~ autant chargées
Et bien que l'on se rende compte atten
et des forces qu'il a fallu dépenser
qu'on a travaillé inutilement
et a les fixé sur la soie qui est
greciens dont la manipula
et dont la soie sera devenu entre t
mettre en contact avec la peau
en séchant bexé des droques. S
tonner comme ce la se fait au pa
ise régulièrement le travail
teindre des parties de soie lain
jusqu'à cent Kilog et plus e
des intérêts

excès

Kan